Arca, revue du nouveau monde

Numéro spécial, juin 2018



L'ARCHE DES ENFANTS

Que soient très chaleureusement remerciés et bénis : Aliénor, Camille, Caroline, Charles, Grégoire, Hélène, Karine, Marguerite, Marie Fé, Marie-Joëlle, Oriane, Stéphane, sans oublier les contributeurs du *Fil d'Ariane* pour avoir alimenté la rubrique *Le coin des enfants* pendant de longues années, Catherine d'Oultremont et Hans van Kasteel, Lorraine et Sébastien pour leur soutien aussi généreux que précieux, Antoine et Odile pour leur confiance, leur entrain et leur enthousiasme.

Charlotte

Cet ouvrage est une édition familiale, tirée en une centaine d'exemplaires pour nos proches qui le désiraient.

Que le lecteur ne nous tienne pas rigueur des petites imperfections résultant du fait que cette revue est tout à fait artisanale. Pour toute information supplémentaire ou pour contribuer, visitez : www.arca-librairie.com

TABLE DES MATIÈRES

Table des matières 1

Introduction 5

Le Grand Œuvre et le Grand Art ou l'or potable dans les contes pour enfants 7

Il était une fois — Hélène de Mévius 9

Contes 11

Contes juifs 13

Le Bouc aux yeux humains 15

Moïse et Korach 27

Le Sinaï 31

La Torah 41

L'échelle 45

La Torah et les anges 47

L'enfant 51

Le roi 53

Le jeu 53

Contes islamiques 55

L'homme à la vie inexplicable 57

Histoire du feu 65

Les sources du Nil 75

La maison fatale 85

Histoire de Hasan 91

Les chauves-souris et le caméléon — Sohravardī 99

Le Palais de l'homme vêtu de bleu 103
Moïse et Al-Khidr 109
Ahmed Yasavi 113
Jésus chez les musulmans 115
Les saints musulmans 121
Le mémorial des saints (extraits), Farid al-Din 'Attar 129
Contes du Roi-Singe (extraits) 137
Une ruse bien inutile 139
L'empereur Hadrien et le sage Aquilas 141
L'éléphant blanc 145
La prière du berger 149
Le songe de Moulad Nasr Eddin 151
Contes slaves 153
La grand-mère qui savait tout 155
Vassilissa la très belle 161
Long-j'y vas 179
Contes d'Extrême-Orient 191
Choei-yun 193
Un certain manque d'initiative 201
Prudence 203
La lettre et l'esprit ou le mot et la chose 205
Les deux savoirs 207
Une tasse de thé 211
Les conseils d'une mère 213
Le voleur 215
Bien et mal 217
Le Bouddha au nez noir 219

Table des matières

Les soldats de l'humanité 221
Trois sortes de disciples 223
Négociation de logement 225
Conte d'Afrique 229
L'animal aux longues cornes 231
Contes divers 235
La légende dorée (extrait), Zacharie et Élisabeth — Jacques de Voragine 237
Le plaisir et les hommes – Mateo Aleman 245
L'ossement qui parle 255
Paracelse et le Diable 265
La Nef des fous — Sebastian Brant 269
Fables (extraits) — Jean de La Fontaine 275
Le jeune cordonnier et le dragon 279
Amycus et Célestin — Anatole France 289
Là où il n'y a rien, il y a Dieu – William Butler Yeats 299
L'oiseau bleu — Max Jasinski 311
L'humilité — Louis Cattiaux 319
Le vieux Simon 323
La Panacée — Catherine d'Oultremont 327
L'œuf du pêcheur — Catherine d'Oultremont 333
Le livre mystérieux — Catherine d'Oultremont 339
Le trésor secret — Hans van Kasteel 343
« Loup ! Loup ! où es-tu ? » — Hans van Kasteel 353

INTRODUCTION

Le Grand Œuvre et le Grand Art ou l'or potable dans les contes pour enfants

> *Comment pourrait-il disposer du pouvoir divin, celui qui n'est pas redevenu comme un petit enfant inoffensif ?*
>
> *Louis Cattiaux,*
> Le Message Retrouvé, *XXV, 10'.*

Comme nous l'a admirablement montré le Philosophe belge Emmanuel d'Hooghvorst dans le *Fil de Pénélope*[1], les Sages de tous temps et lieux n'ont eu cesse de revoiler un même mystère sous d'innombrables formes et images.

Que ce soit en usant de textes alchimiques, de cabale hébraïque, chrétienne ou musulmane, des tarots ou de la géomancie…, les Philosophes par le Feu, enfants de Dieu qui jouent avec l'eau pure qui ne mouille pas les mains, n'ont jamais eu qu'une seule et même idée : celle de montrer à leurs amis qu'ils ont, eux aussi, découvert le secret du Mystère de l'homme et des dieux, tout en espérant transmettre cette bénédiction à leurs propres enfants sous un nouveau voile.

Ainsi en est-il des aventures du Chat botté, de Riquet à la Houppe, de Barbe bleue, de Peau d'âne, de Cendrillon et de bien d'autres encore[2]. Ces contes (et leur comment-taire) sont autant de cartes et de guides qui exhortent les lecteurs fidèles à chercher la sortie du funeste labyrinthe dans lequel nous sommes tombés. Malheureusement, il ne suffit pas de lire une de ces nombreuses cartes, mais bien

[1] Publié en 1996 aux éditions de la Table d'Émeraude, puis republié en 2009 chez Beya.

[2] Nous ne saurions que trop peu recommander la lecture des contes des Frères Grimm, ceux de Perrault ou encore ceux d'Andersen.

plutôt que quelqu'un nous offre le feu qui fera voir en un éclair ce que nous cherchons tous depuis toujours.

Bon nombre des contes ici rassemblés ont été publiés dans notre revue amie Le Fil d'Ariane, qui distilla ces quelques bonbons à nos enfants pendant de nombreuses années. Craignant que ce trésor ne disparaisse dans le fond de nos tiroirs, nous avons décidé d'en republier une sélection, aujourd'hui en un seul volume, qui, nous l'espérons, réjouira les éternels enfants que vous êtes !

Antoine

> *« Quoi de plus beau et quoi de plus haut que la famille unie dans le Seigneur, qui communique à ses enfants l'amour et l'intelligence de Dieu ? »*
>
> *Louis Cattiaux,*
> Le Message Retrouvé, *XXXIV, 17'.*

Il était une fois — Hélène de Mévius

Il était une fois,
illo tempore,
hors du temps.

Ce sont des histoires qui ne nous parlaient pas du temps et de l'année qui sont nôtres. De quelle nuit des temps veut-on nous parler ? Contés autrefois au coin de l'âtre, de grand-mère à petites filles pour nous parler et nous rappeler sous d'innombrables images, notre mystère, celui de l'homme, lors de sa courte vie ici-bas !

Les anciens, les sages nous ont enseigné que nous sommes corps, âme et esprit. Notre corps est terrestre et obéit aux lois de la nature. Notre esprit nous vient des astres et notre âme est une partie divine. Cette partie divine est d'origine royale, princière, elle a du sang bleu. Elle nous vient du ciel, et doit retrouver sa seconde moitié, qui s'est incarnée en ce bas monde.

C'est donc de cette énigme-là que nous parlent les contes de fées. Ils nous rappellent le mystère du ciel dans l'homme régénéré par le ciel.

Pour ce faire, nous, les grand-mères, avons un très beau rôle à jouer ! Laisser les enfants croire à cette incroyable histoire. Il faudra garder un cœur d'enfant candide pour vivre dans le surnaturel et la magie qui est la science des Rois Mages !

Pour attirer notre attention sur ce grand mystère, notre mystère, les grands sages ont imaginé des jeux, des fables, la mythologie, des chansons, certains opéras (que sais-je encore ?) et les contes. Les princesses ont bien souvent de beaux cheveux blonds pour nous rappeler que ce mystère est solaire. Les marâtres sont toujours odieuses et acariâtres, responsables d'un monde imparfait et déchu. Le prince charmant va chercher sa Belle avec détermination. Pour ce faire, il va devoir affronter bien des épreuves, traverser ronces et épines.

Blanche-Neige chassée par sa marâtre a bien mangé une pomme empoisonnée qui nous rappelle la pomme de discorde chez les païens, et bien sûr l'histoire biblique du jardin d'Eden. Blanche-Neige est comme morte, en léthargie veillée par les sept nains dont les noms étranges nous font peut-être penser aux caractères des planètes. Piquée au doigt et endormie, la Belle au bois dormant sera réveillée ensuite par le prince charmant. Le petit Poucet, grâce à son intelligence, son habileté, son audace a pu voler les bottes de l'ogre. Elles lui donneront une mesure qui lui permettra d'acquérir la richesse et de sauver ses frères. Le Petit Chaperon rouge sous sa petite cape couleur chair va se laisser séduire par le malin. Elle n'est pas instruite des dangers et des mystères de la vie. Le loup l'attend au coin du bois, profite de son manque d'instruction pour la séduire ; il va dévorer la grand-mère et lui prendre sa robe. Il devient ainsi cette grand-mère nature qui détruit toutes ses productions. Le grand méchant loup trouvera bien toutes les ruses possibles pour nous détourner, nous distraire de notre chemin…

Mais les contes toujours d'actualité sont bien là pour continuer à nous rappeler à travers des centaines d'histoires belles et terrifiantes qu'il y a un chemin à prendre, des épreuves à traverser et une union à espérer.

Et pour conclure, un petit adage, bien lourd de sens…

À bon entendeur

Salut !

Hélène

Printemps 2016

CONTES

Contes juifs



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

De Seve, *Le Bouc de Juda*, 1764.

Le Bouc aux yeux humains[3]

Non loin de la ville de Kotzk (dans la région de Lublin), en Pologne, vivait jadis le tricoteur Leib. Il se levait à l'aurore pour tricoter ses trois paires de bas qu'il emportait, une fois terminées, au marché de la ville. Avant le soir il les vendait et achetait de la nouvelle laine pour se remettre à l'œuvre dès l'aube. Ainsi s'écoulaient les jours et les années. Ne disposant guère de temps libre, l'homme n'avait point d'instruction. Il ne savait ni lire ni écrire ; quant à la sainte Torah, il en avait simplement entendu parler. Ceci le tourmentait beaucoup. « Je suis vieux, pensait-il, mais les enfants pourraient m'apprendre l'alphabet. Je vais bientôt mourir, et je ne pourrai même pas déchiffrer le verdict lors du jugement suprême. » Leib connaissait toutefois une joie : sa tabatière pleine de bon tabac. Lorsque, pendant son travail, il en prenait une pincée pour en tirer de

[3] Tiré de Leo Pavlát, *Contes juifs*, Paris : Gründ, 1986 (Légendes et contes de tous les pays), p. 166. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 33 (1988), pp. 85-91.

bonnes bouffées, le monde lui paraissait tout de suite plus gai. Ses yeux se mettaient à briller et ses doigts reprenaient vie, comme s'il avait bu un élixir. Leib allait chaque semaine chercher du nouveau tabac, qu'il fumait toujours jusqu'au dernier brin.

Un soir justement, il s'en revenait, ayant rempli sa tabatière. Il sifflotait d'un air joyeux, heureux d'avoir gagné un peu plus d'argent que de coutume et pensant avec délice au moment où il fumerait sa pipe ; à cette idée, il souriait comme un bienheureux et en avait même oublié son ignorance. Mais les larmes de la joie et de la peine ne se distinguent pas et, moins d'une heure plus tard, Leib sombrait dans le désespoir : en arrivant chez lui, il chercha dans sa poche, mais n'y trouva plus la tabatière. Il sortit en courant du logis, inspectant avec sa lanterne chaque rue par où il était passé, mais en vain : la tabatière était bel et bien perdue.

Leib éclata en sanglots. « Seigneur, quelle existence nous menons, nous autres juifs ! Nos ennemis ont dévasté le Temple sacré, ils nous ont chassés de la Terre sainte. Tu nous as dispersés parmi les nations, et notre vie n'est que tracas et souffrance. La seule chose que Tu nous aies laissée est Ta Torah, Ta Loi. Mais moi, j'ai passé toute ma vie à tricoter et à vendre des bas. Je n'ai pas appris à lire, et mon bonheur n'a point été l'Écriture, mais ma tabatière pleine de bon tabac. De quoi me suis-je rendu coupable, pour ne même plus avoir le droit de fumer ma pipe ? Pourquoi m'avoir privé de ma tabatière ? »

Leib, éploré, se mit à errer sans but. Il s'était éloigné de sa maison, et se retrouva bientôt au milieu des champs et des bois. Dans l'herbe d'une grande clairière, il s'effondra, rompu de chagrin, le cœur brisé de douleur, lorsqu'il entendit un puissant piétinement. La terre en fut secouée à l'instar d'un bateau sur la mer démontée, et Leib se retrouva sur le dos. Lorsqu'il revint à lui, il

ne sut s'il était en plein rêve, ou éveillé : devant lui se tenait un bouc gigantesque.

Ses pattes étaient plus hautes que les arbres les plus grands, son corps se dressait comme un imposant rempart. De ses cornes immenses, qui s'élevaient jusqu'au firmament, le bouc toucha les étoiles qui se mirent à chanter et à glorifier Dieu pour Son amour et Sa grâce infinis. Mais le plus étrange chez le bouc étaient ses yeux verts. Ils posaient sur Leib un regard doux et paisible qui n'était pas celui d'un animal, mais d'un homme bon et compatissant.

«Pourquoi es-tu si triste? demanda le bouc au tricoteur. Qu'est-ce qui t'afflige?»

Reprenant courage, Leib conta son malheur. À la fin, le bouc hocha la tête : «S'il ne t'est rien arrivé de plus grave, il m'est facile de t'aider, fit-il. Je vais me pencher vers toi et tu couperas de mes cornes ce dont tu as besoin pour une nouvelle tabatière.»

Leib sortit aussitôt son couteau. Le bouc baissa la tête et le tricoteur en tailla un bout juste assez grand pour tenir dans sa poche.

Le lendemain, Leib bourra sa pipe avec le tabac de sa nouvelle tabatière. Il en prit une première pincée, puis une deuxième, mais le tabac ne diminuait pas. C'était là une chose tout à fait extraordinaire, mais plus extraordinaire encore était l'arôme que dégageait le tabac. La tabatière l'avait complètement transformé. En le fumant, Leib avait l'impression de humer les encens du Temple de Salomon. Il n'avait jamais rien respiré de plus agréable et, bientôt, il se rendit compte que son esprit lui-même n'avait plus sa naïveté d'antan. Plus il fumait et plus il savait de choses. La tabatière était un maître qui transmettait par l'odeur du tabac son enseignement et, dans chaque bouffée, se cachait une leçon.

La nouvelle de la tabatière extraordinaire du tricoteur se répandit vite. Chacun voulait savoir comment il

l'avait acquise ; riches et pauvres demandaient à en respirer le parfum délicat. Jour et nuit, les voisins frappaient à la fenêtre de Leib qui ne put bientôt plus quitter sa maison sans qu'aussitôt la foule se pressât autour de lui. Alors, il ne put garder davantage le silence. Il révéla son secret et décrivit le lieu où venait le bouc miraculeux aux yeux humains.

Lorsque, le lendemain, Leib se rendit au marché pour vendre ses trois paires de bas habituelles, une surprise l'attendait. Le tanneur Yaakl était devant sa maison, tirant d'un air satisfait sur sa pipe, et il lui montra de loin une tabatière semblable à la sienne. La nuit suivante, ce fut au tour de Pinhesl de recevoir la tabatière magique des cornes du bouc, puis à celui du tailleur Dov. Chaque matin, le cadeau du Paradis faisait un nouvel heureux parmi les gens des alentours, et il fit aussi grandir la sagesse des Juifs de cette région.

Jusqu'alors, Leib continuait de vivre comme par le passé, si ce n'est qu'il recevait davantage de visites. Tout en tricotant ses bas, il s'entretenait avec les hassidim de questions érudites, se montrant déjà plus docte que maint rabbin, ayant résolu de nombreux problèmes. Lui-même, néanmoins, n'avait toujours pas trouvé la réponse à ses interrogations : d'où venait le bouc miraculeux? Comment se faisait-il que la tabatière taillée dans sa corne ait procuré cette sagesse digne des savants? Et que signifiaient ses yeux humains? Où qu'il allât, Leib ne laissait pas de penser au bouc, de même que tous ceux qui avaient aperçu la bête extraordinaire. Celle-ci avait changé leur vie. Dans leur tabatière à tous, était caché le pouvoir mystérieux d'un maître inconnu, capable de faire comprendre les lois divines même au plus grand ingénu.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs mois. Le jour du Pardon, le grand jour du jugement qui scelle dans le divin registre le destin de chaque Juif, était proche, lorsque l'on

annonça que le bouc aux yeux humains avait disparu. Plusieurs nuits de suite, il n'apparut pas dans la forêt, et ceux qui étaient venus afin d'obtenir une tabatière de sa corne s'en retournèrent déçus. « Où est le bouc? demandèrent-ils à Leib. C'est à toi qu'il est apparu la première fois. Ne connais-tu point son mystère? Ne sais-tu pas où il s'en est allé? »

Leib se contentait de hocher la tête négativement, mais l'angoisse oppressait sa poitrine. Cette nuit-là, il fut long à s'endormir et, quand il ferma enfin les yeux, il vit en songe une petite pièce dans laquelle se tenait un vieil homme. « Leib, lui dit celui-ci, rends-toi dès demain à Kotsk et va trouver Rabbi Menahem Mendel, Il te dira où est le bouc. »

Le lendemain matin, Leib, pour la première fois de sa vie, ne tricota point de bas. Dès son réveil, il partit pour Kotsk, mais le chemin lui pesait. « Rabbi Menahem Mendel est un grand tzaddik, un homme saint comme

il n'en naît pas chaque jour, pensait-il. Et s'il ne me reçoit pas? Et même s'il me reçoit, puis-je lui dire que je viens le trouver simplement à cause d'un rêve étrange?»

L'après-midi était avancé lorsque Leib frappa à la porte de la maison du rabbin. Le tzaddik en personne vint lui ouvrir, et Leib demeura stupéfait. Devant lui se tenait le vieillard de son rêve. Il portait le même caftant et la même calotte que dans le songe, et Leib reconnut également le son de sa voix. «Tu es le dernier, fit Rabbi Menahem Mendel, comme s'il connaissait Leib depuis longtemps et attendait sa visite. Entre.»

Déconcerté, Leib pénétra dans la maison, mais sa surprise grandit encore. Dans la petite pièce sombre ne se distinguaient que des visages connus : il y avait là le tanneur Yaakl, le tonnelier Pinhesl, le tailleur Dov, et tous ceux qui avaient reçu une tabatière du bouc prodigieux aux yeux humains.

Leib prit place.

«Que signifie tout ceci? se demandait-il. Aurions-nous eu le même rêve?»

Il voulait déjà poser la question mais, comme personne ne parlait, il n'osa pas rompre le silence.

«Et bien, patientons un peu», pensa-t-il.

Avec précaution, il sortit alors la tabatière magique de sa poche et bourra sa pipe dont il tira une bouffée; Yaakl alluma également la sienne, puis Pinhesl, imités bientôt par tous les visiteurs.

La petite chambre s'emplit de fumée. Mais ce n'était pas une fumée ordinaire : l'odeur exhalée par toutes ces tabatières magiques semblait provenir du Paradis. À présent, ce n'était plus seulement les mystères des traités sacrés qui s'ouvraient à Leib et à ses compagnons : le savoir du maître inconnu les élevait à la connaissance supérieure, celle des choses célestes. Leib ne savait déjà plus pour quelle raison il était venu voir Rabbi

Menahem Mendel, ni même si c'était le jour ou la nuit. Les heures défilaient, sans que personne eût encore prononcé un seul mot. Puis la fumée miraculeuse se dissipa légèrement. Le charme disparut, et Rabbi Menahem Mendel prit la parole : « Les gens vous demandent où est le bouc, fit-il doucement. Ils pensent que si vous avez reçu la tabatière de sa corne, ils la recevront aussi. Mais vous, qui savez plus que les autres mortels, vous devez connaître la vérité. Le bouc ne donnera plus de tabatière à personne. Ses cornes, qui distribuaient la sagesse et le bonheur, ne touchent déjà plus le ciel. Il ne lui en est même pas resté le plus petit bout. »

Leib considéra le visage du rabbin. À cet instant, il se rendit compte qu'il avait les mêmes yeux verts que l'animal, et que le bouc mystérieux, le maître invisible qui consolait les affligés et enseignait les ignorants, n'était autre que le tzaddik lui-même.

« Rabbi, s'exclama Leib, et tous les autres avec lui. »

Chacun s'était levé soudain, et se précipitait vers le tzaddik. Mais celui-ci recula d'un pas.

« Tout ce que je pouvais vous donner, je vous l'ai donné, dit-il d'un ton las. Maintenant, allez répandre ce que je vous ai transmis. Il tendit sans mot dire la main à chacun, et après le départ de ses disciples, il s'enferma dans sa chambre. »

De ce jour, Rabbi Menahem Mendel ne parla plus à personne. Il vécut seul et, seul, il mourut.



Moïse et Korach[4]

Korach[5] aussi, craignant d'être chassé avec les autres, eût voulu emporter toutes les richesses de l'Égypte. Or, Joseph, prévoyant pour son souverain des jours d'épreuve, avait enfoui jadis près du fleuve, sous un obélisque, un trésor immense de gemmes, de jade, d'ivoire et de poudre d'or ; car, au temps de la famine, tous les peuples de la terre étaient venus pour acheter son blé.

Korach connaissait le lieu où gisait le trésor : il en avait dérobé le secret à l'aïeule Sérah, dernière descendante du dernier frère de Joseph. Une nuit donc, les esclaves de Korach, par centaines, enveloppant de cordes l'obélisque, l'abattirent, et, soulevant une dalle de basalte, trouvèrent une clef si lourde que trente mulets n'eussent point suffi à la porter. Ils ouvrirent le caveau et, à la

[4] Tiré de Edmond Fleg, *Moïse raconté par les sages*, Paris : Albin Michel, 1956. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 5 (1978), pp. 59-60.

[5] Trésorier d'Égypte, comme autrefois Joseph, Korach tenait les clefs de tous les trésors du Pharaon. Mais sa richesse n'était pas comme celle de Joseph : un don de Dieu ; car Joseph amassait pour tous et Korach pour lui seul.

lumière d'une torche, y pénétrèrent ; et, comme ils en sortaient, un à un, le dos courbé sous les lingots qu'ils entassaient dans les chars, Moïse était debout, seul, sur l'autre bord du fleuve, à la lueur d'une torche.

Une voix de Dieu l'avait guidé au lieu secret où Joseph était enseveli. Car, sachant que son corps embaumé serait pour leur pays une bénédiction, les Égyptiens avaient voulu que nul jamais ne pût l'arracher à sa tombe. Détournant le cours de la rivière, et creusant dans les profondeurs une fosse profonde, ils y avaient déposé, dans un cercueil de porphyre, le cadavre sacré. Et, depuis des siècles, le Nil, tour à tour débordant ou rentrant dans ses bords, roulait ses vagues nourricières sur la dépouille nourricière de l'Hébreu défunt[6].

Or, en mourant, Joseph avait dit à ses frères : « Il m'est connu qu'un temps viendra où les Égyptiens, dans

[6] Joseph a nourri l'Égypte et ses frères. Pour les chrétiens le père « nourricier » de Jésus porte le même nom. Comment s'en étonner puisque Joseph vient d'une racine qui signifie : « ajouter », « augmenter », « multiplier ».

leur ingratitude, feront peser sur vous l'esclavage. Mais l'Éternel, d'une main puissante et d'un bras étendu, vous ramènera au pays de vos pères. Alors, emportez-moi, et que par vous un sépulcre me soit taillé dans la seule terre où les os ressuscitent et où les morts voient Dieu. »

Moïse donc était venu ; et, penchant sur l'eau le feu de sa torche, il appelait : « Joseph ! Joseph ! L'heure est arrivée ! Dieu n'attend que toi ! Nous partons ! Viens avec nous ! »

Du fond des vagues, un bouillonnement monta ; tenu par une invisible main, le porphyre ruisselant du cercueil vint se placer sur le dos du prophète. Et, tandis que, longeant une rive du fleuve, Korach emportait, dans le cortège de ses chariots, la richesse de Joseph, sur l'autre rive Moïse emportait sa sainteté.

Alors Dieu dit à Moïse : « Ce Joseph, que tu portes au pays de ses pères, il a porté au pays de ses pères son père Jacob, pour l'ensevelir ; mais il n'accomplissait

qu'un devoir de fils. Toi, Joseph ne fut pas ton père ; tu ne lui dois aucun devoir, et tu l'ensevelis. C'est pourquoi l'Éternel qui est sans devoir envers ses créatures, lui-même t'ensevelira. » Ainsi qu'il est écrit : « l'Éternel ensevelit Moïse dans la vallée. »



Le Sinaï[7]

Pourquoi, demandent nos Rabbis, Moïse dut-il redescendre et rester à distance, au milieu des Hébreux, lorsque Dieu leur parla? Dieu n'était-il pas sans cesse auprès de Moïse, et Moïse n'avait-il point coutume d'entendre l'Éternel? Mais si, quand Dieu parla, Moïse était resté sur la montagne, près de Dieu, Abiram et Dathan eussent dit aux Hébreux. : « Ce n'est pas Dieu, c'est Moïse qui vous parle. » Et les Hébreux eussent douté que Dieu leur parlât.

Or, la nuit d'été fut si courte, et si doux le sommeil matinal, qu'au troisième matin, qui était le sixième du mois de Sivan, quand Dieu descendit sur le Sinaï, au-devant d'Israël, tous les Hébreux dormaient encore. Moïse, seul éveillé, parcourut le camp, réveillant chacun : « Lève-toi, disait-il, communauté d'Israël, secoue ton sommeil ; ton époux attend sa fiancée sous le dais

[7] Tiré de Edmond Fleg, *Moïse raconté par les sages*, Paris : Albin Michel, 1956. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 5 (1978), pp. 59-60.

nuptial. » Et, marchant le premier, suivi d'Aaron et de ses fils, et de tous les hommes, de toutes les femmes, de tous les enfants d'Israël, il conduisit l'assemblée entière au pied de la montagne, qu'une nuée couvrait comme un dais nuptial.

Alors, attestant la majesté de l'époux, des fanfares mêlées de foudre et de trompettes mugirent et rugirent sur le Sinaï ; fracassant à coups d'éclairs, les portes du vent et de la tempête, de la grêle et du feu, l'invisible Présence inonda, de tumulte et de tremblement, les abîmes d'en haut et les abîmes d'en bas.

La terre aussi, dans la terreur, frissonna : « Est-ce le jour du dernier Jugement ? cria-t-elle ; vais-je avoir à rendre les morts que j'ai mangés et le sang que j'ai bu ?

– Ce n'est pas le monde qui finit, lui répondit Moïse ; c'est le monde qui commence. » Les cieux aussi

palpitèrent et pleurèrent : « Notre Roi, nous quitte, il abandonne son royaume !

– Non, Dieu ne quitte pas le royaume des cieux, leur répondit le prophète ; il étend sa frontière jusqu'au cœur des hommes. »

Et le Seigneur lui-même était triste : « Pourquoi es-tu triste, Seigneur, lui demanda Moïse, quand tu leur donnes ta Loi ?

– Tu vois que je la leur donne, répondit l'Éternel ; je vois ce qu'ils en feront ! »

Tout à coup, la nuée s'ouvrit ; le Sinaï arracha ses racines au désert ; bondissant jusqu'au firmament, son large sommet, pareil à un tapis d'incendie, vint se poser sous les pieds de flammes et sous les ailes de flammes des quatre Bêtes à faces d'homme, de lion, d'aigle et de taureau, attelées aux roues, pleines de regards, qui tournoyaient, comme des soleils, sous le chariot dont la splendeur portait le trône, dont la splendeur portait la

Splendeur du Seigneur ; autour d'elle, deux fois soixante myriades d'anges, dont chacun tenait une ceinture de gloire et une couronne de gloire pour chacun des Hébreux, chantaient : « Saint, saint, saint est l'Éternel Zébaoth, le monde est plein de sa sainteté ! »

Mais soudain, comme Dieu allait parler, il y eut dans l'univers un silence. Plus un bœuf ne mugit sur toute l'étendue de la terre ; plus un oiseau ne gazouilla sous toute l'étendue des cieux ; l'eau arrêta son murmure, le feu son crépitement ; le tonnerre devint muet, l'écho perdit sa voix ; les ailes des Chérubins cessèrent de battre et les bouches des Séraphins de chanter ; afin, selon Rabbi Abbahou, que, dans le silence de tout, tous pussent connaître que hormis Dieu, il n'y a rien.

Alors, l'Éternel dit : « Je suis. »

Comme ce mot retentissait, remplissant de son immensité les espaces, tous les Hébreux, sauf Moïse, s'enfuirent, et leurs âmes s'enfuirent de leurs corps. La

Torah s'en revint vers Dieu, demandant : « Roi du Monde, est-ce aux vivants que tu m'envoies, ou aux morts ?

– Aux vivants.

– Mais tous sont morts.

– En ta faveur, qu'ils ressuscitent. »

Et Dieu fit pleuvoir sur eux la rosée qui ressuscite les morts. Mais comme, ressuscités, ils ne pouvaient soutenir ni le poids de sa parole ni le regard de sa Splendeur, il manda auprès de chaque Hébreu deux anges : l'un lui mettait autour du cœur la ceinture de gloire, afin d'empêcher son âme de partir ; l'autre lui mettait autour du front la couronne de gloire, afin d'empêcher ses yeux de mourir. Ainsi, ils purent entendre et voir à la fois les paroles de la vision divine ; car, disent nos Rabbis, ils virent ce jour-là ce qui s'entend, ils entendirent ce jour-là ce qui se voit.

Et les paroles de la vision disaient : «Regarde : je suis le Dieu unique, et je me montre à toi dans ma Splendeur unique. Que si quelqu'un te tente un jour et te dit "viens, servons d'autres dieux", tu lui répondras : "Peut-il servir un autre Dieu, celui qui a vu face à face, dans sa splendeur, le seul Dieu?" Regarde : je suis le Dieu de tous les peuples, mais à Israël seul je m'allie, pour qu'il m'allie à tous les peuples. Regarde : je suis le Dieu éternel et pitoyable, juste et longanime, abondant en grâce et en vérité ; si tu m'obéis, mes bienfaits te montreront ma tendresse, si tu ne m'obéis pas, mes châtiments te prouveront mon amour. Ne profane pas mon Nom, car sur mon Nom repose le monde ; et qui profane mon Nom détruit le monde. Souviens-toi du Sabbat pour le sanctifier, car le Sabbat est, dans ce monde, le commencement de l'autre monde. Honore ton père et ta mère, car en honorant ceux qui t'ont créé, tu honoreras ton Créateur. Ne tue point ; car le meurtre contraint à la

vengeance le Dieu de compassion. Ne fais point le stupre. Ne vole point. Ne mens point. Ne convoite point... »

Et chacune de ces paroles, après avoir touché l'oreille de chaque Hébreu, se posait sur sa bouche et baisait sa bouche, ainsi qu'il est écrit : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche. »

Et chacune de ces paroles, non seulement Israël l'entendait, mais les soixante-dix nations de la terre l'entendaient, car, en les prononçant, l'Éternel parlait soixante-dix langages à la fois. Et non seulement les vivants les entendaient, mais aussi ceux qui ne vivent plus, et ceux qui ne vivent pas encore ; car, selon ce que nous enseigne Rabbi Isaac, toutes les âmes de tous les temps furent présentes au Sinaï ; tous les Prophètes et tous les Sages y entendirent, en cette heure-là, les voix et virent, en cette heure-là, les visions qu'au cours de tous les temps ils révélèrent et révéleront à tous les hommes. Et tous y entendirent la même vision et y

virent la même voix, mais selon que chacun d'eux fut ou sera différent, cette vision et cette voix fut différente pour chacun d'eux.

Lorsque l'Éternel eut dicté aux Hébreux ses dix premiers commandements, et lorsqu'ils les eurent acceptés, l'instinct mauvais les quitta. Et Dieu leur demanda : «Israël, veux-tu accepter ma Torah tout entière, avec ses trois cent soixante-cinq défenses, nombreuses comme les Jours de l'année humaine, et ses deux cent quarante-sept ordonnances, nombreuses comme les organes humains?» Tous répondirent : «Oui, oui.» Mais, malgré les anges qui les assistaient et les ceintures et les couronnes de gloire qui les ceignaient, ils crièrent à Moïse : «Nous avions demandé de Le voir et de L'entendre ; nous ne pouvons plus : nous sommes trop faibles pour sa voix, trop faibles pour sa vision. Qu'il se montre à toi ; qu'il te parle à toi. Tu nous montreras ce qu'il t'aura montré ; ce qu'il t'aura dit, tu nous le diras.» Alors l'instinct mauvais rentra en eux ; mais s'ils avaient pu regarder

l'Éternel jusqu'au bout et jusqu'au bout l'entendre, plus jamais ils n'auraient péché.

Or Moïse leur dit : « Éloignez-vous de la Montagne. Je monterai seul vers Dieu. »




בראשית

La Torah[8]

Alors, durant quarante jours et quarante nuits, pour apprendre la Torah, Moïse demeura sans manger et sans boire.

Or, voyez, dit Rabbi Chija bar Abba ; combien la Torah est plus grande que le monde : pour donner le monde au monde, il ne fallut à Dieu que sept jours, il lui en fallut quarante, pour lui donner la Torah.

Durant quarante jours et quarante nuits, Moïse étudia donc la Torah ; mais ce qu'il apprenait chaque jour, il l'oubliait chaque nuit ; ce qu'il apprenait chaque nuit, il l'oubliait chaque jour. Et il dit à l'Éternel : « En vain, tu enseignes, en vain j'apprends ; car la Torah est la Torah, et Moïse n'est que Moïse. »

Que fit Dieu ? Il prit deux tables de saphir, qu'il avait créées la veille du premier Sabbat, tout à la fin de

[8] Tiré de Edmond Fleg, *Moïse raconté par les sages*, Paris : Albin Michel, 1956. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 5 (1978), pp. 59-60.

la création ; et, de sa propre main, il y grava, pour Moïse, la Torah. Or, ces deux tables n'étaient longues et larges que de six pieds ; et pourtant il y put écrire les Dix commandements, et entre les lignes des Dix commandements, les deux cent quarante-sept ordonnances et les trois cent soixante-cinq défenses de la Torah. Et ces tables étaient telles que l'écriture s'y pouvait lire par-dessus la pierre, par-dessous la pierre et à travers la pierre ; et, bien que cette pierre fût la plus dure des pierres, elle se roulait comme un parchemin et n'avait point de poids.

Or, tandis que Dieu écrivait dans le saphir, Moïse vit des traits et des signes qu'il traçait comme des couronnes, nouées aux lettres de la Torah. Il demanda au Saint, béni soit-il : « Roi du monde, pourquoi ces signes? Pourquoi ces traits? Sans leurs couronnes, les lettres ne suffiraient-elles point? » Dieu lui répondit : « Après des générations et des générations, un homme se lèvera,

Akiba sera, son nom, et, sur chacun de ces signes et de ces traits, il amoncellera des pensées nouvelles.

– Roi du Monde, dit Moïse, permets que je le voie.

– Retourne-toi et va. »

Moïse se retourna, alla, et s'assit à la huitième des rangées dans l'École d'Akiba ; et il écouta le Docteur enseignant à ses disciples la Torah. Mais cette Torah, il ne la comprenait point, car la Torah qu'enseignait Akiba était pleine de pensées nouvelles, que Dieu n'avait point enseignées à Moïse dans sa Torah. Or, les disciples d'Akiba demandaient à leur maître : « Rabbi, de qui tiens-tu cette Torah ? » Et le Rabbi répondait à ses disciples : « De la Torah donnée par Dieu à Moïse, sur le Sinaï. »

Alors le prophète interrogea l'Éternel : « Seigneur, comment cette chose est-elle possible ? Je ne reconnais plus la Torah que tu m'as donnée. Cette Torah nouvelle est-elle la Torah ? » Et Dieu lui répondit : « Il y a

cinquante portes de la connaissance ; je t'en ai ouvert quarante-neuf, mais la dernière t'est fermée, car nul homme, fût-il Moïse, mon fils, ne peut tout savoir. La Torah que tu connais a mille sens que tu ne connais pas, et que d'autres, au cours des siècles, connaîtront ; car elle parlera à chaque siècle le langage de chaque siècle ; mais ce qu'y trouvera chaque siècle s'y trouve déjà ; et chaque Torah nouvelle sera encore ta Torah. »

« Mais pourquoi Akiba viendra-t-il si tard dans les siècles ? répliqua Moïse ; et pourquoi choisir un Moïse, Seigneur, quand tu as un Akiba ?

– Tais-toi, car tel est mon décret : Moïse convient aux jours de Moïse ; Akiba aux jours d'Akiba. »



L'échelle[9]

Un matin, le Baal-Shem-Tov pria plus longtemps que de coutume. Fatigués, les disciples s'en allèrent. Plus tard le Maître leur dit avec mélancolie :

«Imaginez un oiseau rare au sommet d'un arbre. Pour s'en emparer, des hommes formèrent une échelle vivante qui permit à l'un deux de grimper jusqu'en haut. Mais ceux d'en bas, ne pouvant voir l'oiseau, perdirent patience et rentrèrent chez eux. L'échelle se disloqua et, là-haut, l'oiseau rare s'envola.»



[9] Tiré de Élie Wiesel, *Célébration hassidique : portraits et légendes*, Paris : Editions du Seuil, 1972, p. 42. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 1 (1977), pp. 47-50.



BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE LYON

Peeter Van der Borcht, *Le songe de Jacob ou l'échelle céleste*, XVIe siècle.

La Torah et les anges[10]

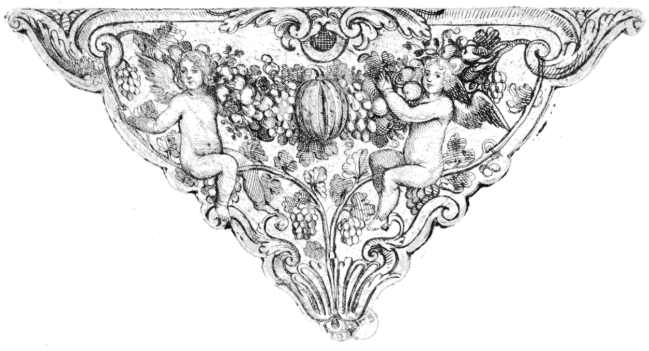
Lorsque Moïse commence l'ascension de la montagne où il doit recevoir la Loi, il est arrêté par les anges : « Que viens-tu faire ici, misérable créature ? Qui te permet de pénétrer dans le domaine de la pureté ? » Ce à quoi, tout simplement, Moïse répond : « Je suis un fils d'Abraham et je viens chercher la loi de Dieu pour Israël. » La réponse est loin d'apaiser les créatures angéliques. Elles dirigent vers Moïse le souffle ardent de leurs bouches : « Maître du monde, implore Moïse, j'ai peur : peut-être vont-ils me brûler au souffle de leur bouche. » Dieu le tranquillise alors : « Saisis le trône de ma gloire et tu pourras leur parler. » S'étant ainsi assuré de l'appui divin, le prophète adresse aux anges des paroles simplement humaines, des paroles de simple bon sens qui vont les déconcerter : « Vous voulez, dit-il à peu près, m'empêcher de recevoir la Loi. Mais en quoi

[10] Tiré de Robert Aron, *Les années obscures de Jésus*, Paris : Bernard Grasset, 1960, p. 114. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 30 (1987), pp. 82-83.

vous concerne-t-elle? C'est une Loi faite pour des hommes : êtes-vous des créatures humaines? Il est écrit dans la Torah : "Honore ton père et ta mère." Avez-vous un père et une mère? Il est écrit dans la Torah : "Tu ne convoiteras pas." Vous est-il jamais arrivé d'éprouver des convoitises? La Torah prescrit de se reposer le Sabbat : vous est-il jamais arrivé de travailler les autres jours? La Torah défend l'adultère. Est-il des femmes parmi vous? Je vous le dis ; ceci ne vous regarde pas. »

Confondus par la raison humaine, les anges s'adressent alors à Dieu. Mais celui-ci, à son tour, assène ses vérités à ces serviteurs encombrants : « Depuis que vous existez, vous m'avez toujours empêché de faire ce que je voulais... Quand j'ai voulu créer le premier homme, vous m'avez dit : "Qu'est-ce que c'est que ce mortel?" Et vous ne m'avez laissé en repos que lorsque, pour vous punir, j'ai détruit plusieurs d'entre vous... Et maintenant vous recommencez, vous voulez m'empêcher

de donner la Torah à Israël... Insensés : sachez que si Israël ne reçoit pas la Torah, il n'y aura plus de demeure dans l'univers ni pour vous, ni même pour moi. »





Hippolyte Lecomte, *Moïse : quatorze maquettes de costumes*, 1827, n. 14.

L'enfant[11]

Demain vous serez de retour chez vous au travail, et vous travaillez dur, je sais. Si je vous demandais pourquoi vous investissez tant d'énergie, tant de talent et tant de peine dans ce que vous faites, chacun de vous me dirait : « Oh ! ce n'est pas pour moi c'est pour mon enfant, je tiens à ce qu'il grandisse en bon juif aimant les hommes et craignant Dieu. » Oui c'est ce que vous me diriez. C'est ce que depuis des milliers d'années, les hommes disent dans toutes les langues. Ils se tuent à la tâche, toujours pour le bien du fils, qui à son tour, se sacrifie pour le sien qui, lui, ne pense qu'à l'enfant qu'il a ou aura.

Quant à moi, j'attends l'Enfant véritable.

[11] Tiré de Élie Wiesel, *Célébration hassidique : portraits et légendes*, Paris : Editions du Seuil, 1972, p. 222. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 1 (1977), pp. 47-50.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Garnier, *Le Jeu de cache-cache*, entre 1945 et 1985.

Le roi[12]

Imaginez un palais aux portes innombrables, dit le Baal-Shem à son entourage. Devant chaque porte, un trésor attend le visiteur qui, y puisant à sa guise, n'éprouve pas le besoin de continuer.

Pourtant tout au bout des couloirs, il y a le Roi prêt à recevoir celui de ses sujets qui pense à Lui et non aux trésors.

Le jeu[13]

Imaginez deux enfants qui jouent à cache-cache ; l'un se cache mais l'autre ne le cherche pas.

Dieu se cache et l'homme ne cherche pas : imaginez sa peine !

[12] Tiré de Élie Wiesel, *Célébration hassidique : portraits et légendes*, Paris : Editions du Seuil, 1972, p. 42. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 1 (1977), pp. 47-50.
[13] Tiré de Élie Wiesel, *Célébration hassidique : portraits et légendes*, Paris : Editions du Seuil, 1972, p. 92. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 1 (1977), pp. 47-50.

Contes islamiques

L'homme à la vie inexplicable[14]

Il était une fois un homme nommé Mojoud qui vivait dans une ville où il occupait un poste de petit fonctionnaire. Il avait toutes les chances de finir ses jours comme Inspecteur des Poids et mesures.

Un jour, alors qu'il se promenait près de chez lui, dans les jardins d'un ancien édifice, Khidr – le mystérieux Guide des soufis – lui apparut, drapé dans un manteau vert étincelant. Khidr lui dit : « Homme au brillant avenir ! Quitte ton travail. Je te donne rendez-vous dans trois jours au bord de la rivière. » Et il s'évanouit.

Tout tremblant, Mojoud vint trouver son supérieur et lui annonça qu'il lui fallait partir. Très vite, la nouvelle se répandit dans la ville. Chacun s'exclamait : « Pauvre Mojoud ! Il est devenu fou. » Mais comme il y

[14] Tiré de Idries Shah, *Contes derviches*, Paris : Le Courrier du livre, 1979, pp. 39-42. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 39 (1990), pp. 93-98.

avait de nombreux candidats sur les rangs pour son poste, ils eurent vite fait de l'oublier.

Au jour convenu, Mojoud rencontra Khidr qui lui dit : « Déchire tes vêtements et jette-toi dans la rivière. Peut-être quelqu'un te sauvera-t-il. »

Mojoud obéit, tout en se demandant s'il n'était pas devenu fou.

Comme il savait nager, il ne se noya pas mais il alla à la dérive sur une très longue distance avant d'être tiré de l'eau par un pêcheur qui le prit dans sa barque : « Homme insensé ! s'écria le pêcheur ; le courant est fort par ici. Mais diable, que fais-tu ?

– En vérité, je ne sais pas, répondit Mojoud.

– Tu es fou ! dit le pêcheur ; je vais t'héberger malgré tout dans ma hutte de roseau, là-bas, au bord de la rivière, et nous verrons alors ce que je peux faire pour toi. »

Quand il se rendit compte que Mojoud savait bien parler, il apprit avec lui à lire et à écrire. En échange, le pêcheur pourvut à la subsistance de Mojoud qui l'aida dans son travail. Au bout de quelques mois, Khidr apparut de nouveau, cette fois au pied du lit de Mojoud et il lui dit : « Lève-toi maintenant et quitte ce pêcheur. Tu ne manqueras de rien. »

Mojoud quitta aussitôt la hutte, vêtu comme un pêcheur, et il alla à l'aventure jusqu'à ce qu'il arrivât sur une grand-route. Comme l'aube se levait, il vit un fermier monté sur un âne qui allait au marché. « Cherches-tu du travail? lui demanda le fermier. Parce que j'ai besoin d'un homme pour m'aider à rapporter quelques achats. »

Mojoud le suivit. Il travailla au service du fermier pendant près de deux ans pendant lesquels il apprit beaucoup sur l'agriculture mais presque rien par ailleurs.

Un après-midi, alors qu'il était en train de mettre de la laine en balles, Khidr lui apparut : « Quitte ce travail, marche jusqu'à la ville de Mossoul et avec tes économies installe-toi comme pelletier. »

Mojoud obéit.

À Mossoul, il devint bientôt un pelletier réputé et trois ans s'écoulèrent pendant lesquels il exerça son métier sans jamais revoir Khidr. Il avait mis de côté une somme d'argent assez considérable et projetait déjà d'acheter une maison lorsque Khidr lui apparut et lui dit : « Donne-moi ton argent, quitte cette ville et mets-toi en route pour la lointaine Samarcande où tu travailleras pour le compte d'un épicier. »

C'est ce que fit Mojoud.

Bientôt, il commença à manifester les signes indubitables de l'illumination. Il guérissait les malades, prodiguait soins et conseils tant à la boutique que durant

ses moments de loisir. Sa connaissance des mystères s'approfondissait chaque jour davantage.

Des clercs, des philosophes et bien d'autres encore venaient lui rendre visite et l'interrogeaient : « Avec qui as-tu étudié ?

– C'est difficile à dire », répondait Mojoud.

Ses disciples lui demandaient : « Comment as-tu débuté dans la vie ?

– Comme simple fonctionnaire.

– Et tu as abandonné ton travail pour te vouer à la mortification ?

– Non, j'ai abandonné mon travail tout simplement. »

Ils ne comprenaient pas.

D'autres l'approchèrent qui voulaient écrire l'histoire de sa vie.

«Qu'as-tu fait dans la vie? lui demandèrent-ils.

– J'ai sauté dans une rivière, je suis devenu pêcheur puis j'ai quitté la hutte de roseau au beau milieu de la nuit. Après quoi, je suis devenu valet de ferme. Tandis que je mettais la laine en balles, j'ai changé mes plans et je suis parti pour Mossoul où je suis devenu pelletier. Là, j'ai pu mettre de l'argent de côté mais je l'ai donné finalement. Puis je me suis rendu à pied à Samarcande où je suis entré au service d'un épicier. Et c'est ici que je me trouve maintenant.

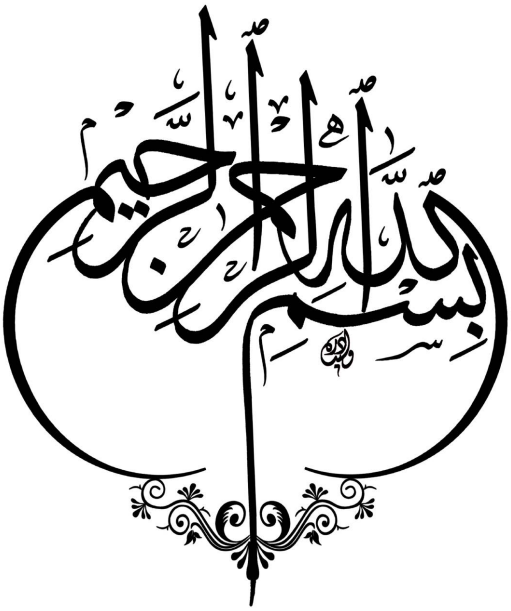
– Mais ce comportement inexplicable n'éclaire en rien tes dons étranges et ta conduite exemplaire, dirent les biographes.

– C'est vrai», répondit Mojoud.

Et c'est ainsi que les biographes fabriquèrent de toutes pièces un récit prodigieux et passionnant parce que tous les saints doivent avoir leur hagiographie et elle doit

être conforme aux appétits de l'auditoire et non aux réalités de la vie.

Et personne n'a le droit de parler de Khidr directement. C'est pourquoi cette histoire n'est pas vraie. C'est la représentation d'une vie. C'est la vie réelle de l'un des plus grands soufis.





George de la Chapelle *et al.*, *Recueil de divers portraits*, Paris, XVIIe XVIIIe s.

Histoire du feu[15]

Il était une fois un homme qui contemplait l'opération de la nature. À force de concentration et d'attention, il finit par découvrir le moyen de faire du feu.

Cet homme s'appelait Nour. Il décida de voyager de communauté en communauté pour faire part aux gens de sa découverte.

Nour transmit le secret à de nombreux groupes. Certains tirèrent parti de cette connaissance. D'autres, pensant qu'il devait être dangereux, le chassèrent avant même d'avoir eu le temps de comprendre de quel prix cette découverte aurait pu être pour eux. Pour finir, une tribu devant laquelle il faisait une démonstration fut prise de panique : ces gens se jetèrent sur lui et le tuèrent, convaincus d'avoir affaire à un démon.

[15] Tiré de Idries Shah, *Contes derviches*, Paris : Le Courrier du livre, 1979, pp. 39-42. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 39 (1990), pp. 93-98.

Les siècles passèrent. La première des cinq tribus qui avaient appris à faire le feu en avait réservé le secret à ses prêtres. Ils vivaient dans l'opulence et détenaient tout pouvoir tandis que le peuple gelait.

La seconde tribu finit par oublier l'art de faire le feu et idolâtra les instruments. La troisième adorait une représentation de Nour lui-même : n'était-ce pas lui qui les avait enseignés? La quatrième tribu conserva l'histoire de la création du feu dans ses légendes ; certains y ajoutaient foi, d'autres les rejetaient. Seuls les membres de la cinquième communauté se servaient effectivement du feu, ce qui leur permettait de se chauffer, de faire cuire leurs aliments et de fabriquer toutes espèces d'objets utiles.

Un jour, un sage accompagné d'un petit nombre de ses disciples entreprit de traverser les territoires occupés par les cinq tribus. Les élèves furent stupéfaits de découvrir une telle variété de rituels. Et de dire à leur

maître : « Mais ces différents procédés ne se réfèrent-ils pas tous à l'art de faire le feu et à rien d'autre? Nous devrions éduquer ces gens!

– Eh bien, nous allons refaire notre voyage, proposa le maître. Lorsqu'il sera terminé, ceux qui auront survécu connaîtront les vrais problèmes et la manière correcte de les aborder. »

Quand ils arrivèrent sur le territoire de la première tribu, ils furent reçus avec hospitalité.

Les prêtres invitèrent les voyageurs à assister à leur cérémonie religieuse au cours de laquelle un feu allait être allumé. Quand ils en eurent fini et que la tribu eut manifesté son émoi devant l'événement, le maître demanda : « Quelqu'un désire-t-il prendre la parole?

– Pour la cause de la Vérité, je me sens contraint de dire quelque chose à ces gens, dit le premier disciple.

– Si tu veux le faire, à tes risques et périls, je t'en donne la permission», dit le maître.

Le disciple s'avança et en présence du chef de la tribu et des prêtres, il déclara : «Je peux accomplir le miracle que vous prenez pour une manifestation spéciale de la divinité. Si je le fais, reconnaîtrez-vous que vous êtes dans l'erreur depuis bien longtemps?

– Saisissez-vous de cet homme!» S'écrièrent les prêtres. On l'emmena et on ne le revit jamais plus.

Puis les voyageurs entrèrent dans le territoire voisin où la seconde tribu idolâtrait les outils qui servaient à faire le feu. Une fois encore, un disciple se porta volontaire pour essayer de faire entendre raison à la communauté.

Ayant reçu la permission du maître, il dit devant la tribu rassemblée : «Je sollicite la faveur de vous parler comme à des êtres raisonnables. Vous vénérez les moyens par lesquels quelque chose peut être fait, même

pas la chose en soi. Vous retardez ainsi le moment de son utilisation. Je connais la réalité qui est le fondement de cette cérémonie. »

Les membres de cette tribu étaient plus raisonnables. Ils répondirent au disciple : « En tant que voyageur et étranger, tu es le bienvenu parmi nous. Mais, puisque tu n'es pas des nôtres et que tu ignores tout de nos coutumes et de notre histoire, tu ne peux comprendre ce que nous faisons. Tu te trompes. Peut-être même essaies-tu de nous enlever notre religion ou de la modifier. En conséquence, nous refusons de t'écouter. »

Les voyageurs poursuivirent leur chemin.

Lorsqu'ils arrivèrent sur les terres de la troisième tribu, ils trouvèrent devant chaque maison une idole qui représentait Nour, le faiseur de feu originel. Ce fut au tour du troisième disciple de s'adresser aux chefs de la tribu :

«Cette idole représente un homme qui lui-même représente un pouvoir et ce pouvoir peut être exercé.

– Peut-être en est-il ainsi, répliquèrent les adorateurs de Nour, mais il n'est donné qu'à une minorité de pénétrer le vrai secret.

– À la minorité qui le comprendra. Pas à ceux qui refusent de regarder certains faits en face, dit le troisième disciple.

– C'est là pure hérésie de la part d'un homme qui ne parle même pas correctement notre langue et qui plus est, n'est pas un prêtre de notre religion», murmurèrent les prêtres. Et il ne put aller plus loin.

Le groupe continua son voyage et arriva bientôt au pays de la quatrième tribu. Un quatrième disciple s'avança devant tout le peuple assemblé.

«L'histoire des faiseurs de feu est vraie et je sais comment faire du feu», dit-il simplement.

La confusion se répandit dans la tribu qui se divisa aussitôt en plusieurs factions. Certains dirent : « C'est peut-être vrai. Et si c'est le cas, nous voulons savoir comment faire le feu. » Mais, quand le maître et ses adeptes eurent interrogé ces gens, il s'avéra que la majorité d'entre eux étaient désireux d'utiliser ce savoir-faire à leur propre avantage et qu'ils ne comprenaient pas qu'il était destiné à favoriser le progrès de l'humanité. Les légendes déformées avaient pénétré si profondément dans l'esprit de la plupart que ceux qui pensaient qu'elles pourraient bien représenter la vérité étaient souvent des déséquilibrés, qui n'auraient pas été capables de faire du feu même si on leur avait montré comment procéder.

Il se trouva une autre faction pour affirmer : « Il est évident que ces légendes ne reposent sur rien. Cet homme essaie tout bonnement de nous mystifier pour se faire ici une place au soleil ! »

« Nous préférons les légendes telles qu'elles sont, proclamait un autre groupe, car elles constituent le ciment même de notre cohésion. Si nous les abandonnons et que nous découvrons par la suite que cette nouvelle interprétation est sans valeur, qu'adviendra-t-il de notre communauté ? »

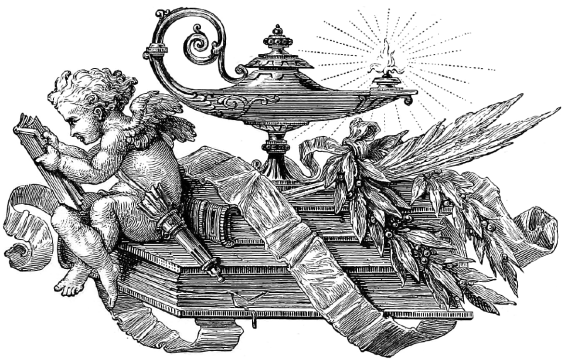
Et il y avait encore bien d'autres points de vue.

La petite troupe continua son voyage jusqu'à ce qu'elle atteignît le territoire de la cinquième communauté. L'emploi du feu y était chose banale et ses membres avaient d'autres problèmes à affronter.

Le maître dit alors à ses disciples :

« Vous devez apprendre à enseigner car les hommes ne veulent pas de l'enseignement. Tout d'abord, il vous faudra leur apprendre à apprendre. Avant cela même, vous devrez leur apprendre qu'il y a encore quelque chose à apprendre. Ils imaginent qu'ils sont prêts à apprendre, mais ils ne veulent apprendre que ce qu'ils s'imaginent

devoir apprendre, et non ce qu'il leur faut apprendre en tout premier lieu. Quand vous aurez appris tout cela, alors serez-vous en mesure d'inventer les voies de votre enseignement. La connaissance sans la capacité spéciale d'enseigner n'est pas la même chose que la connaissance plus la capacité. »





George de la Chapelle *et al.*, *Recueil de divers portraits*, Paris, XVIIe XVIIIe s.

Les sources du Nil[16]

On croit qu'un homme, descendant d'Ésaü, appelé H'âïd, fils d'Abou Sâloum, fils d'Ésaü, fils d'Isaac, fils d'Abraham, qui s'était enfui de chez lui par crainte d'un certain roi, vint en Égypte. Il y séjourna plusieurs années et, après avoir été témoin des propriétés merveilleuses du Nil et de tous les avantages que ce fleuve procurait à la contrée, il fit vœu devant Dieu d'en longer la rive jusqu'à son origine, et il se jura qu'il ne serait arrêté que par la mort.

Il marcha donc en suivant la rive du fleuve pendant trente ans ; selon d'autres, il marcha quinze ans le long du fleuve et quinze ans dans les terres, et parvint à un lac. Il vit le Nil en sortir devant lui et, s'étant avancé, il monta sur les hauteurs qui entouraient le lac ; il trouva un homme debout qui était en train de prier

[16] Tiré de Pierre du Bourguet, *Contes de la Vallée du Nil*, Paris : Tchou, 1968, p. 312. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 12 (1981), pp. 65-70.

sous un arbre couvert de fruits. Il alla à lui, le salua et l'homme lui dit :

« Qui es-tu ?

– Je suis, répondit-il, H'âïd, fils d'Abou Sâloum, fils d'Ésaü, fils d'Isaac, fils d'Abraham. Et qui es-tu toi-même ? »

Il répondit :

« Je suis 'Imrân. Qu'est-ce qui t'amène, ô H'âïd, dans ce lieu éloigné ? Dieu m'a révélé que je resterai ici jusqu'à la venue d'un certain homme qu'il y enverrait. »

H'âïd reprit :

« Ô 'Imrân, apprends-moi ce que tu sais touchant ce Nil. As-tu entendu dire que quelqu'un des enfants d'Adam en ait jamais atteint les sources ?

– J'ai entendu dire, répondit 'Imrân, qu'un homme, descendant d'Ésaü, devait y parvenir. Je ne pense pas que ce soit un autre que toi, ô H'âïd.

– Indique-m'en donc le chemin, dit H'âïd.

– Je ne te l'indiquerai pas, répondit 'Imrân, avant que tu ne m'aies accordé ce que je vais te demander.

– Et qu'est-ce, ô 'Imrân?

– Quand tu repasseras ici, si je suis encore vivant, je désire que tu restes auprès de moi jusqu'à ce que Dieu me révèle quelque chose à ton sujet, et, si tu me trouves mort, je voudrais que tu m'ensevelisses.

– Cela t'est accordé, lui répondit H'âïd.» Alors 'Imrân reprit :

«Marche dans la direction où tu te trouves le long de ce lac. Tu arriveras en un lieu où tu trouveras une bête monstrueuse, dont tu verras le commencement mais non la fin. Ne t'effraie pas et monte dessus. Cette bête est l'ennemie du soleil. Quand le soleil se lève, elle fond sur lui pour l'avaler et n'est arrêtée que par l'ardeur de ses rayons. Quand il se couche, elle se précipite sur lui dans l'autre sens, espérant encore l'avaler. Monte donc

sur cette bête et chevauche-la jusqu'à ce que tu aies rejoint le Nil. Descends-en donc alors et remets-toi en marche ; tu te trouveras, à l'endroit où tu seras descendu, sur une terre de fer, ayant des montagnes, des arbres et des plaines en fer ; tu la traverseras et tu entreras dans une terre de cuivre, où les montagnes, les arbres et les plaines sont en cuivre ; en sortant de la terre de cuivre, tu entreras dans une terre qui sera toute d'argent ; et, après la terre d'argent, tu arriveras à une terre d'or ; c'est dans celle-là que les mystères du Nil te seront révélés. »

H'âïd voyagea jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la terre de fer ; de là, il parvint à celle de cuivre, de celle-ci à celle d'argent, et de la terre d'argent à la terre d'or. Après avoir marché quelque temps dans cette dernière, il arriva devant une muraille d'or avec créneaux d'or, dans laquelle était une coupole d'or percée de quatre portes. Il vit l'eau descendre de cette muraille et se rassembler sous la coupole ; elle s'y divisait ensuite et rejaillissait en

quatre fleuves ; trois de ces fleuves, sortant de trois portes, s'enfonçaient sous la terre. Le quatrième s'écoulait à la surface du sol : c'était le Nil. H'âïd but de son eau et prit un peu de repos ; puis il s'approcha de la muraille et tenta de l'escalader. Mais un ange lui apparut et lui dit :

« N'avance pas plus loin, ô H'âïd, tu as acquis maintenant la science complète du Nil, et ce lieu clos est le paradis. Cette eau sort du paradis.

– Je veux voir, répliqua H'âïd, ce qu'il y a dans le paradis,

– Il ne t'est pas permis, répondit l'ange, d'y pénétrer en ce temps-ci.

– Mais qu'est-ce du moins, demande-t-il, que cette chose que je vois là-bas ?

– C'est la sphère où tournent le soleil et la lune,

– Je veux y monter, dit H'âïd, et tourner avec elle. »

Quelques-uns prétendent en effet qu'il y monta et les autres le nient. L'ange le prévint ensuite qu'on allait lui apporter de la nourriture du paradis.

« Tu ne devras pas, ajouta-t-il, lui préférer rien de terrestre, car on ne doit rien préférer à ce qui sort du paradis. Cette nourriture subsistera aussi longtemps que tu vivras. »

Tandis que l'ange achevait ces mots, H'âïd vit descendre devant lui une grappe de raisin de trois couleurs. Elle avait la couleur de l'émeraude verte, celle de la perle blanche et celle de l'hyacinthe rouge. Puis l'ange répéta :

« Ô H'âïd, tu as maintenant la science complète du Nil. »

Mais le voyageur demanda encore : « Que sont ces trois fleuves qui plongent sous la terre?

– Le premier, dit l'ange, est l'Euphrate, le second le Saïh'oun et le troisième le Djaïh'oun. »

H'âïd alors s'en retourna et il marcha, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé la bête. Il monta dessus. Quand le soleil s'abaissa pour se coucher, elle s'élança sur lui, et le voyageur se trouva, ramené à l'endroit où il l'avait d'abord montée. Il continua sa route et revint à la demeure de 'Imrân. Ce personnage était déjà mort. H'âïd l'ensevelit et passa, trois jours auprès de son tombeau ; alors il vit venir un vieillard d'aspect très vénérable qui s'approcha du tombeau de 'Imrân et pleura. Cet étranger se tourna ensuite vers lui et le salua.

« Ô H'âïd, demanda-t-il, quelles découvertes as-tu faites relativement au Nil ? »

Le voyageur raconta tout ce qu'il avait vu et le vieillard reprit :

« C'est en effet là ce que nous trouvons expliqué dans les livres. »

Cependant, des fruits merveilleux avaient paru sur l'arbre ; l'étranger en cueillit et dit à H'âïd :

«Est-ce que tu n'en manges pas?»

H'âïd répondit :

«J'ai sur moi des substances du paradis qui m'ont été données là-haut, et je ne dois leur préférer aucune nourriture d'ici-bas.

– Tu as bien raison, ô H'âïd ; il ne faut rien préférer de terrestre à quelque chose qui vient du paradis. Mais as-tu jamais vu en ce monde des fruits comparables à ceux-ci? C'est Dieu qui a tiré du paradis cet arbre pour 'Imrân afin qu'il trouvât sa subsistance, et il l'a transplanté pour lui en cet endroit. Cet arbre n'est pas de ce monde ; il n'a été laissé là que pour toi. Quand tu seras parti, Dieu l'enlèvera.»

Et le vieillard continua d'insister de la sorte jusqu'à ce que H'âïd se fût décidé à prendre un de ces fruits et à mordre dedans. Mais, aussitôt, l'ange parut devant lui et lui dit :

«Le reconnais-tu maintenant? C'est celui qui a fait sortir ton père du paradis. Si tu avais pu garder ces raisins qui t'ont été donnés, les hommes de la terre en auraient aussi mangé et il en serait resté toujours. Mais désormais tu chercheras en vain à en avoir, comme ton père l'a autrefois cherché.»

H'âïd regagna l'Égypte et il raconta l'aventure à ses compatriotes. Dieu l'ait en pitié!





Léon Carré, .in J. C. Mardrus, *Le Livre des mille nuits et une nuit*, Paris : Piazza, 1926-1932.

La maison fatale[17]

Il y avait un homme qui avait deux femmes qui lui avaient donné chacune sept filles.

Quatorze filles ! Pas un garçon ! C'est une infortune exceptionnelle. Le père avait une préférence marquée pour l'une de ses femmes qui était fort méchante et ne pensait qu'à se débarrasser des filles de sa rivale.

Or il y avait dans la ville une maison fatale, hantée par les djoun ; on y mourait si l'on y passait la nuit. Ayant entendu parler de cette maison elle persuada son mari de la louer et d'y envoyer un soir coucher les sept filles de l'épouse dédaignée. Ce qui fut fait.

Mais ces filles étaient fort malignes et avec cela très bonnes, courageuses et bien élevées. Sans se troubler, elles demandèrent seulement à leur misérable père de

[17] Tiré de Mohammed El-Fasi, Émile Dermenghem, *Contes Fasis (recueillis d'après la tradition orale)*, Paris : Éditions d'Aujourd'hui, 1976. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 15 (1982), pp. 78-82.

leur acheter des balais, des poissons, du lait, des parfums.

La maison était fort sale et pleine des carcasses desséchées des hommes qui y avaient péri. Avec courage les sept sœurs balayèrent partout, jetèrent du lait sur le plancher pour amadouer les djnoun, friands de ce breuvage, et firent brûler les parfums dans le même but.

Pendant ce temps l'une d'elles, ayant allumé du feu, faisait griller les poissons pour le souper. Mais voici qu'une main sans bras et sans corps se présenta, se tendant vers elle, cependant qu'une voix disait d'un ton suppliant et doux : « Donnez-moi, ma sœur, donnez-moi un poisson à manger.

– Avec plaisir et bon cœur, chère amie, dit-elle sans se troubler. Celui-ci est encore trop chaud. Il te ferait du mal. Je vais le faire refroidir. »

Au bout d'un instant, elle tendit à la main le poisson devenu tiède. Et de même pour sept autres mains qui

arrivèrent l'une après l'autre demander des poissons grillés.

Puis, le soir venu, les sept sœurs allumèrent des bougies, se mirent à table et mangèrent.

Un djinn à deux nez se présente alors, une bougie à la main. Au lieu d'avoir peur, elles l'accueillent aimablement, le font asseoir à côté d'elles et lui offrent du thé à la menthe bien sucré. « Voulez-vous d'un être à trois nez? s'écrie alors un autre djinn brusquement apparu.

– Mais oui, de tout cœur amical et comme hommage dû. » Et successivement apparurent des génies à quatre, cinq, six, sept nez, qui tous furent aimablement reçus par les sept sœurs.

On entendit alors crier une voix de petit enfant qui pleurait, gémissait et disait : « Ô mes sœurs! Ô mes sœurs! Faites-moi, je vous prie, descendre. »

La plus brave de toutes prit une bougie et monta l'escalier qui conduisait à la terrasse. Sur la dernière marche gisait un gros morceau de viande. C'était lui qui faisait tout ce bruit. Elle le prit doucement dans sa robe et lui fit descendre l'escalier.

Au lieu de leur faire du mal, les djnoun, touchés du bon accueil que leur avaient fait les sept sœurs, les remercièrent de les avoir nourris et parfumés, d'avoir lavé la maison, et de leur avoir tenu compagnie.

Le lendemain à l'aube, le père vint à la maison fatale avec quatorze porteurs munis de sept planches pour emporter les cadavres de ses filles, qu'il croyait mortes. Mais au lieu de les trouver inanimées, il les vit joyeuses et bien portantes, couvertes de bijoux donnés par les djnoun reconnaissants. Il dut renvoyer les porteurs et ramener les jeunes filles chez lui.

Qui est-ce qui fut bien désappointée? Ce fut la méchante femme jalouse. Voyant les cadeaux dont ses

belles-filles avaient été comblées, elle en voulut autant pour ses propres filles et traita son mari de maladroit. À sa demande, celui-ci conduisit ses sept autres filles à la maison hantée et les y laissa seules.

Comme les premières, elles demandèrent des poissons et des victuailles, mais comme elles étaient sales et négligentes, ne pensèrent ni aux balais ni aux parfums. Sans rien nettoyer, elles se mirent à préparer leur repas. Une main se présenta devant celle qui faisait griller les poissons, en en demandant un.

« Quelle horreur ! s'écria la jeune fille. Et elle se mit à réciter la formule d'exorcisme : Bismi llahi errahmani er-rahim. Au nom du Dieu clément et miséricordieux. A'oudou billahi men ech-chaïtäni errajim. Je cherche auprès de Dieu un refuge contre Satan le lapidé. »

Et elle cria à ses sœurs : « Donnez-moi une hache. »

Mais la main, menacée, disparut sans rien dire.

Quand les djnoun à deux, trois, quatre, cinq, six, sept nez vinrent leur demander à partager leur repas, au lieu de les recevoir aimablement, comme avaient fait leurs sœurs, elles refusèrent leur compagnie, non sans les accabler d'injures et de moqueries. Quand la voix d'enfant cria de la terrasse : «Aidez-moi à descendre», personne ne vint au secours du morceau de viande enchanté, mais chacune s'écria : «Allah y ena 'lek. Dieu te damne!»

Aussi quand le père arriva le lendemain dès l'aube, cette fois sans porteurs ni planches, ce fut sept cadavres qu'il trouva dans la maison fatale.

Il se repentit amèrement de sa faute et cessa d'aimer la méchante femme qui avait causé ce malheur par sa mauvaise intention à l'égard de ses belles filles, car la mauvaise intention est tout.

Histoire de Hasan[18]

Il était une fois un homme appelé Mechedi Hassan Khorâssâni qui vivait il y a fort longtemps.

Un jour, le désir de devenir derviche lui passa par la tête et entra dans son cœur. Il alla trouver quelques-uns de ses amis, leur confia son projet et s'informa des démarches à faire et de la voie à suivre pour devenir derviche. Ceux-ci lui apprirent qu'il devait emporter avec lui cinq mannes d'opium et les porter aux Indes où habitait un derviche fameux.

Mechedi Hassan fit immédiatement ses préparatifs de voyage et prit la route des Indes. Il marcha fort longtemps et après de nombreux jours, arriva au bord de la mer, il prit un bateau et se rendit sur une île. Là, il vit un vieux derviche, assis par terre, vêtu d'un linge

[18] Tiré Adrienne Boulvin, E. Chocourzadeh, *Contes populaires persans du Khôrassân*, Paris : Klincksieck, 1975, p. 106. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 2 (1977), pp. 65-75.

serré autour de la taille. Il s'approcha de lui et le salua très poliment.

Le vieillard lui dit : « Que le salut soit sur toi, ô Mechedi Hassan Khorâssâni, toi qui veux devenir derviche ! Qu'as-tu apporté comme présent ? Donne-le pour que je le voie. »

Mechedi Hassan dont tout le corps tremblait d'émotion, fit quelques pas en avant et déposa les paquets d'opium devant le vieillard. Celui-ci les ouvrit, mélangea l'opium avec sa main et, lorsqu'il l'eût bien remué, il avala le tout en une fois ! Ensuite, il lança un regard à Hassan et lui dit :

Puisque tu as faim, lève-toi, va derrière cet arbre : tu y trouveras un sac de farine d'orge et une terrine ; allume un feu à cet endroit et fais-toi du pain.

Hassan obéit aux ordres du vieillard et se fit cuire quelques galettes de pain. Le vieillard lui dit alors : « Maintenant, va là-bas, tu trouveras sous les pierres

un sac rempli de ghorouts, apporte-les ici, frotte-les avec de l'eau et lorsqu'ils seront bien mélangés, mange-les avec ton pain. »

Hassan obéit de nouveau, alla chercher le sac de ghorouts, le vida dans la terrine et se mit à les frotter avec de l'eau. Pendant qu'il était occupé à faire ce travail, il vit, soudain, apparaître sept cavaliers.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le vieillard, ils mirent pied à terre et s'inclinèrent. Le vieux derviche leur demanda quelles nouvelles ils apportaient de la ville. Après avoir baisé le sol, les cavaliers répondirent que leur roi était mort la veille et qu'ils étaient venus prier le derviche de leur choisir quelqu'un pour gouverner leur pays.

Le vieillard leur désigna Mechedi Hassan Khorâssâni Côme roi. Alors les cavaliers accompagnèrent Hassan jusqu'à la ville et le firent asseoir sur le trône royal.

Mechedi Hassan avait peine à croire qu'il se trouvait réellement sur le trône. Pendant quelque temps, il régna avec un bonheur complet et une grande puissance.

Mais, un jour, le vieux derviche vint lui rendre visite, et comme l'orgueil lui avait fait perdre la tête, il ne prêta aucune attention à l'arrivée du vieillard, ne répondit même pas à son salut et le fit asseoir très loin de lui, près de la porte d'entrée. Sans lui témoigner aucun respect, il regarda le vieillard d'un air orgueilleux. Le derviche dit à Hassan : «Idole du monde, puisque vous êtes devenu roi, j'ai trois grâces à obtenir de vous. »

Mechedi Hassan, sans lui témoigner aucun intérêt, lui dit de parler et d'énoncer ses requêtes.

Le vieillard dit : «Ô idole du monde, vous possédez, dans votre trésor, une épée appelée "l'épée aux émeraudes" ; je désire que vous donniez l'ordre que l'on me l'apporte pour que je l'attache à ma ceinture, car, comme

vous le savez, je vis dans une île lointaine remplie de bêtes sauvages et je veux me défendre contre elles avec cette arme. »

Mechedi Hassan ordonna que l'on dise au trésorier d'apporter une bonne épée au vieillard.

Mais celui-ci fit remarquer que c'était uniquement l'épée aux émeraudes qu'il désirait. Alors, Mechedi Hassan, en colère, lui répondit que l'épée aux émeraudes était réservée à son propre usage et ne convenait pas à un vieil homme sale comme lui ! Le vieillard accepta et dit qu'il se passerait de cette première chose ; il exposa sa deuxième requête et dit : « Vous possédez dans les écuries royales un cheval ailé avec lequel on peut aller partout où l'on désire ; donnez l'ordre de seller ce cheval et offrez-le-moi. »

Mechedi Hassan fit immédiatement venir le chef des écuries et lui ordonna de faire seller un excellent cheval pour le derviche. Mais celui-ci fit remarquer que c'était

uniquement le cheval ailé qu'il désirait. Alors, Mechedi Hassan en colère, lui répondit que le cheval ailé était réservé à son propre usage, car il était le roi et qu'il ne convenait pas à un vieillard solitaire toujours assis dans son coin.

Le vieillard accepta et dit qu'il se passerait, aussi, de cette chose-là. Il exposa sa troisième requête et dit : « Comme vous connaissez la façon solitaire dont je vis au milieu de la forêt, faites-moi la grâce de m'accorder comme épouse la belle favorite de votre harem pour que moi aussi, dans les dernières années de ma vie, je sois heureux. »

Cette fois, Mechedi Hassan se mit en colère et fut si furieux qu'il se mit à crier : « Eh ! pauvre vieux, cela suffit ! Comment as-tu l'audace de vouloir te marier avec mon épouse favorite ? »

À ce moment, le vieillard dit : « Oh ! Mechedi Hassan, où es-tu ? Frotte ton ghorout ! »

Le vieillard se mit à rire et lui demanda : « Hassan, es-tu endormi ou éveillé ? »

Mechedi Hassan répondit : « Moi-même, je ne sais pas si je dors ou si je suis éveillé et si les événements qui viennent de se passer sont des rêves ou des réalités. »

Alors le vieux derviche lui dit : « Tu étais éveillé ; tout ce que tu as vu était une épreuve que je voulais te faire subir pour voir si tu étais digne de devenir derviche. Malheureusement, je dois t'avouer que tu n'as absolument pas les qualités nécessaires. Reprends le sac que tu as apporté, retourne au Khorâssân et essaie de trouver un métier que tu sois capable de faire. »

Alors le vieillard versa une poignée de poussière dans le sac et dit : « Prends et emporte-le ; jusqu'à la fin de ta vie, tu pourras vivre avec cela. »

Mechedi Hassan regarda dans le sac et vit que toute la poussière s'était changée en or et en bijoux. Il saisit

le sac, baisa la main du derviche, lui dit au revoir et, plein de reconnaissance, il repartit vers le Khorâssân.



Les chauves-souris et le caméléon — Sohravardī[19]

Une bande de chauves-souris entrèrent une fois en dispute avec un caméléon. L'hostilité entre eux devint violente, la querelle sortit des limites. Les chauves-souris convinrent ensemble d'un plan : lorsque l'obscurité de la nuit se serait répandue sous la voûte céleste et que le prince des étoiles (le Soleil, ra'is-e setâregân) serait descendu dans l'enclos du couchant, elles se rassembleraient, attaqueraient le caméléon et le feraient prisonnier comme on fait à la guerre ; elles le tortureraient selon le désir de leur cœur et le tueraient selon leur bon plaisir. Lorsque l'instant propice fut arrivé, elles se mirent en campagne, et en s'aidant et se soutenant l'une l'autre elles entraînèrent le caméléon dans leur maison de malheur. Elles le gardèrent prisonnier toute la nuit. Le matin venu elles se demandèrent : « Quel est le meilleur moyen de châtier ce caméléon ? » Toutes furent d'accord

[19] Tiré d'Henry Corbin, *L'archange empourpré : quinze traités et récits mystiques*, Paris : Fayard, 1976, (Documents Spirituels, 14), p. 425.

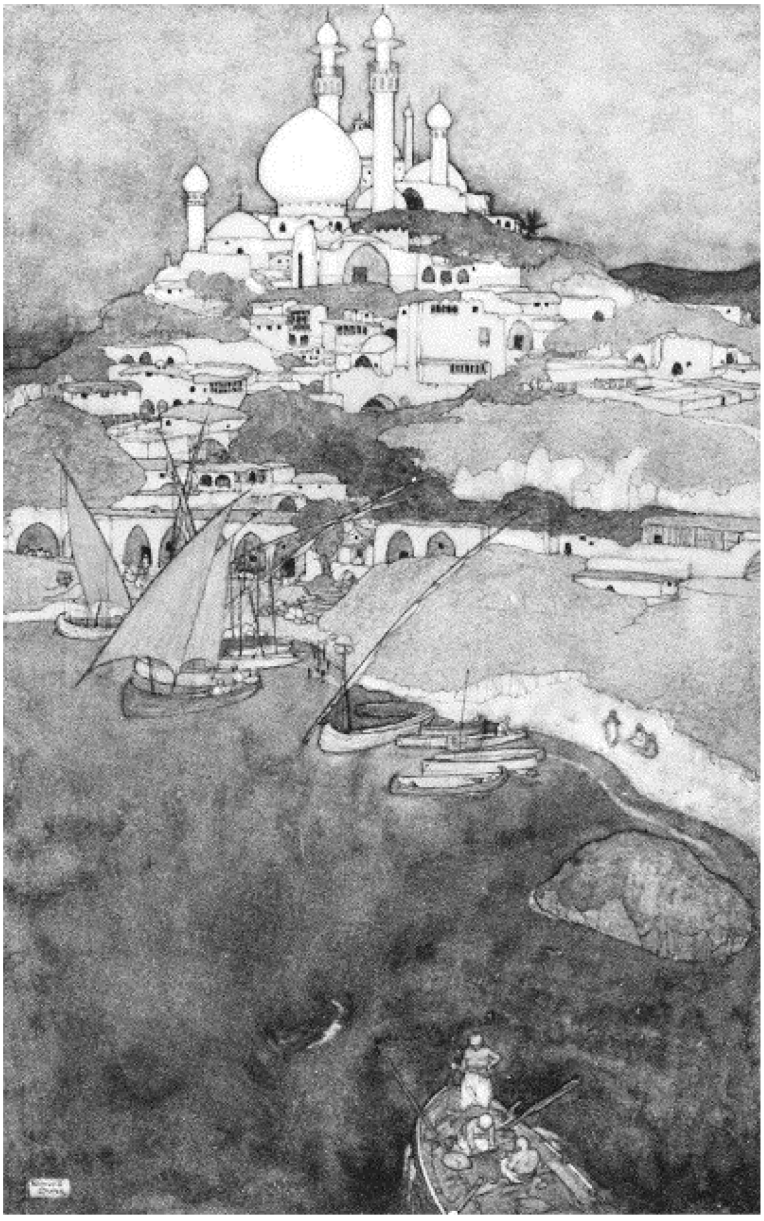
qu'il convenait de le faire mourir, mais elles délibérèrent sur le genre de mort. Finalement elles conclurent qu'il n'y avait pas de pire châtiment que d'avoir à contempler le Soleil. Naturellement elles ne pouvaient concevoir de peine plus terrible que le voisinage du Soleil ; elles en jugèrent d'après leur propre condition. Elles menacèrent donc le caméléon de le forcer à contempler le Soleil. Or, c'est cela même qu'il demandait lui-même à Dieu. C'est ce genre de mort que le pauvre caméléon désirait en lui-même. Hosayn Mansûr Hallâj disait : « Tuez-moi donc, mes camarades, en me tuant vous me ferez vivre – Car pour moi c'est vivre que de mourir et mourir que de vivre. »

Lorsque le Soleil se fut levé, elles jetèrent le caméléon hors de leur maudite maison, afin qu'il fût tourmenté par les rayons du Soleil. Mais ce tourment fut sa résurrection. « Ne croyez pas que ceux qui ont été tués sur la voie de Dieu sont morts. Non, ils vivent ! Près de

leur Seigneur, ils reçoivent leur subsistance, se réjouissant de ce que Dieu leur accorde de sa grâce. »

Si les chauves-souris avaient su quel bienfait elles exerçaient envers le caméléon par ce tourment, et quelle perte c'était pour elles que de passer à côté de sa jouissance, elles en seraient mortes suffoquées. Abû Solaymân Dârânî disait : « Si les ignorants et inconscients savaient ce qu'ils laissent échapper du bonheur des gnostiques, ils en mourraient de tristesse. »

*



Edmond Dulac, *Palais arabe*, in Laurence Housman, *Stories from the Arabian Nights*, Londres : Hodder and Stoughton, 1907.

Le Palais de l'homme vêtu de bleu[20]

Des voyageurs, traversant un pays, découvrirent un palais magnifique au bord de la route. Ils firent halte pour mieux l'admirer. L'intendant sortit leur dire :

« Mon maître, propriétaire de ce palais, vous invite à passer un moment en ces lieux. Il y aura pour vous rafraîchissements et divertissements, si vous voulez bien vous considérer comme nos invités. »

Les voyageurs, ravis, suivirent l'intendant et entrèrent sur ses pas dans la cour. Une multitude s'y trouvait rassemblée. Tous avaient piteuse mine, semblaient malades. Les regards étaient fixés sur un homme revêtu d'une robe bleue. L'homme en bleu touchait les gens un par un, et un par un ceux-ci se transformaient : les membres estropiés étaient restaurés, les visages blêmes reprenaient les couleurs de la santé, les

[20] Tiré de Idries Shah, *Contes initiatiques des soufis*, Paris : Éditions du Rocher, 1993, p. 166. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 65-66 (2000), pp. 118-121.

dos voûtés se redressaient. Un des voyageurs dit à ses compagnons :

« Alors ça, pour être étrange, c'est étrange ! Cet homme est un guérisseur, et pourtant, dans la ville où j'habite, je l'ai vu aller de médecin en médecin, cherchant un remède pour les maux dont il souffrait. »

En quelques minutes, le guérisseur eut fini de traiter ses patients. Il les renvoya, puis conduisit ses invités dans une salle de banquet où les attendaient toutes sortes de mets exquis. Les voyageurs s'assirent pour manger. L'un des compagnons dit à ses voisins :

« Pour être étrange, c'est étrange ! Cet homme offre des banquets, et pourtant, dans la ville où j'habite, je l'ai vu aller de porte en porte quémander un bout de pain. »

Quand le repas fut terminé, l'hôte les emmena voir ses jardins, qui s'étendaient sur une immense superficie. Là, parmi des fleurs et des fruits de toute espèce, une

armée de jardiniers s'activait. Quand l'homme vêtu de bleu fut hors de portée de voix, un autre encore des voyageurs dit à ses compagnons :

«Pour être étrange, c'est étrange! Voici un homme qui emploie cinq cents jardiniers, au bas mot, et pourtant j'ai vu ce même homme, dans l'endroit où j'habite, chercher désespérément du travail sans pouvoir la plupart du temps en trouver.»

L'étonnement des visiteurs allait croissant; il ne s'atténua pas quand un autre dit encore :

«Cet homme est bien connu dans ma région. Là, c'est un mendiant, pitoyable, la main tendue dans l'attente du plus petit sou. Ici pourtant, il doit dépenser plus d'argent en un jour qu'un roi en une année.» Aussi surprenant que cela puisse paraître, chacun des voyageurs sans exception avait vu l'homme vêtu de bleu, à un moment ou à un autre, dans le dénuement et la souffrance. Leur plaisir était mêlé de perplexité. Après

qu'ils eurent passé ainsi plusieurs heures à visiter les lieux, leur hôte dit à son intendant :

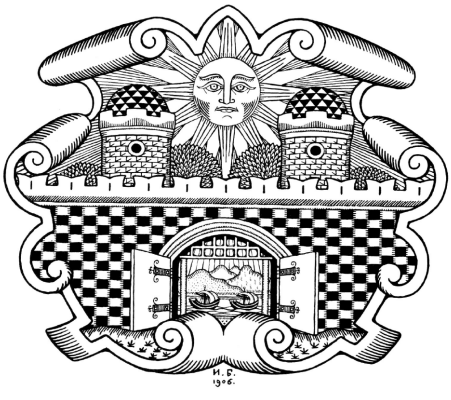
« Je vais aller me reposer maintenant. Raccompagne, je te prie, nos amis jusqu'à la grand-route, et satisfais toute curiosité qu'ils pourraient avoir : il y a peut-être encore un détail ou deux sur lesquels ils n'ont pas été informés. Il serait contraire aux lois de l'hospitalité de les laisser partir sans avoir répondu à leurs désirs. »

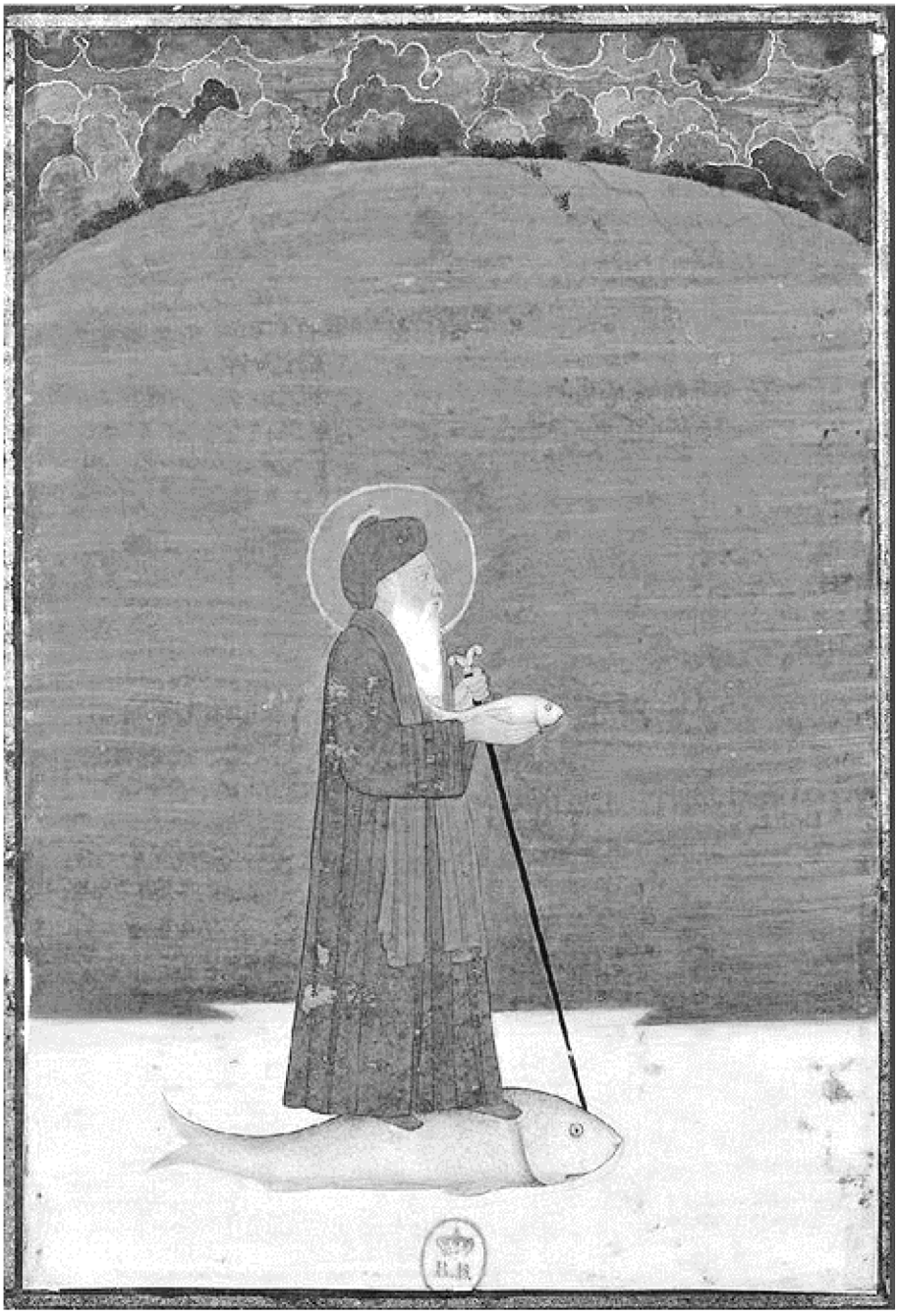
L'intendant reconduisit les voyageurs jusqu'à la porte du palais. Ceux-ci se pressaient autour de lui, ils parlaient tous à la fois ; la question de l'un portait sur les guérisons, celle d'un autre sur la nourriture, celle d'un troisième sur la pauvreté ; un quatrième s'étonnait de ce train de vie de grand seigneur.

« J'ai une chose à vous dire, déclara l'intendant, une seule, qui sera la réponse à toutes vos questions, car vos questions sont en réalité une seule question, bien qu'elles vous paraissent différentes. Votre réponse, la voici :

"Mon maître, en personne, a donné autrefois à chacun d'entre vous une occasion de l'aider. Quand un nécessiteux demande de l'aide et que vous lui apportez votre aide, vous vous aidez vous-mêmes. C'est ainsi que la voie par laquelle l'homme peut faire le bien est restée ouverte tout le temps, dans toutes les sociétés, sous toutes les formes possibles." »

L'intendant fit demi-tour, rentra dans le palais. Comme il en franchissait le seuil, le palais disparut. Il n'en resta pas trace.





Bibliothèque Nationale de France.

Moïse et Al-Khidr[21]

Moïse et son jeune compagnon trouvèrent un de nos serviteurs[22] à qui nous avions accordé une miséricorde venue de nous et à qui nous avions conféré une Science émanant de nous.

Moïse lui dit : « Puis-je te suivre pour que tu m'enseignes ce qu'on t'a appris concernant une voie droite? »

Il dit : « Tu ne saurais être patient avec moi : Comment serais-tu patient, alors que tu ne comprends pas? »

Moise dit : « Tu me trouveras patient, si Dieu le veut, et je ne désobéirai à aucun de tes ordres? »

Le Serviteur dit : « Si tu m'accompagnes, ne m'interroge sur rien avant que je t'en donne l'explication. »

[21] Idries Shah, *Contes derviches*, Paris : Le Courrier du livre, 1979. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 23 (1984), pp. 86-90. La traduction du Coran utilisée ici est celle de D. Masson (Gallimard).

[22] Cet homme de Dieu, ce messager peut être considéré comme un initiateur auquel la tradition musulmane donne le plus souvent le nom de « Al-Khiḍr ».

Ils partirent tous deux et ils montèrent sur le bateau. Le Serviteur y fit une brèche ; Moïse lui dit : « As-tu pratiqué une brèche dans ce bateau pour engloutir ceux qui s'y trouvent? Tu as commis une action détestable! »

Il répondit : « Ne t'avais-je pas dit que tu ne saurais être patient avec moi? »

Moïse dit : « Ne me reproche pas mon oubli, ne m'impose pas une chose trop difficile! »

Ils repartirent tous deux et ils rencontrèrent un jeune homme. Le Serviteur le tua. Moïse lui dit : « N'as-tu pas tué un homme qui n'est pas meurtrier? Tu as commis une action blâmable. »

Le Serviteur dit : « Ne t'avais-je pas dit que tu ne saurais être patient avec moi? »

Moïse dit : « Si désormais je t'interroge sur quoi que ce soit, ne me considère plus comme ton compagnon, reçois mes excuses. »

Ils repartirent tous deux et ils arrivèrent auprès des habitants d'une cité auxquels ils demandèrent à manger, mais ceux-ci leur refusèrent l'hospitalité.

Tous deux trouvèrent ensuite un mur qui menaçait de s'écrouler. Le Serviteur le releva.

Moïse lui dit : « Tu pourrais, si tu le voulais réclamer un salaire pour cela. »

Le Serviteur dit : « Voilà venu le moment de notre séparation ; je vais te donner l'explication que tu n'as pas eu la patience d'attendre. Le bateau appartenait à de pauvres gens qui travaillaient sur la mer. J'ai voulu l'endommager, parce que, derrière eux venait un roi qui s'emparait de tous les bateaux. Le jeune homme avait pour parents deux croyants : nous avons craint qu'il ne leur imposât la rébellion et l'incrédulité et nous avons voulu que leur Seigneur leur donne en échange un fils meilleur que celui-ci, plus pur et plus digne d'affection. Quant au mur : il appartenait à deux garçons orphelins

originaires de cette ville. Un trésor qui leur est destiné se trouve dessous. Leur père était un homme juste et ton Seigneur a voulu qu'ils découvrent leur trésor à leur majorité comme une miséricorde de ton Seigneur. Je n'ai pas fait tout cela de ma propre initiative. Voici l'explication que tu n'as pas eu la patience d'attendre. »



آية الكرسي سورة البقرة آية ٢٥٥

Ahmed Yasavi[23]

Quand Yasavi commença d'enseigner, il fut vite entouré de disciples en puissance et d'individus de toute espèce. Ils écoutaient ce qu'il avait à dire, mais exigeaient aussi, de plus en plus ouvertement, qu'il organise à leur intention un programme d'enseignement régulier. Yasavi leur dit : « Je veux que vous construisiez un édifice spécial, comme on en trouve dans tout le Turkestan, une tekkia, où vous pourrez faire les exercices. » Ils furent ainsi plusieurs centaines, six mois durant, à travailler sous sa direction. Quand l'édifice fut achevé, Yasavi leur dit : « Que ceux qui veulent entrer dans la tekkia pour y être instruits se rangent à droite, là-bas, et que ceux qui ne veulent pas y entrer se tiennent là-bas, à gauche. » Quand ils se furent disposés en deux groupes, Yasavi leur dit : « Je renvoie tous ceux qui se tiennent à droite. Il n'y a rien que je puisse faire pour eux.

[23] Tiré de Idries Shah, *Contes initiatiques des soufis*, Paris : Éditions du Rocher, 1993, pp. 53. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 65-66 (2000), pp. 118-121.

Qu'ils retournent d'où ils viennent. Les autres peuvent devenir mes élèves. Leur première tâche sera de démolir la tekkia. » Ceux qui avaient été renvoyés se rebellèrent et allèrent raconter que Yasavi avait perdu la raison. Mais c'est du choix de ce fou de Dieu que l'Enseignement des Maîtres est né.



Jésus chez les musulmans[24]

Allah dont le nom soit béni, dit à Jésus, sur lui le salut : « Ô Jésus, j'enverrai après toi dans le monde, des gens qui me rendront grâces et louanges si je les dote de mes bienfaits ; et si je les leur refuse, ils seront patients et contents, pourtant, ils ne seront doués ni de mansuétude ni de science ! »

Jésus dit : « Ô Maître du monde, comment cela pourrait-il être en eux, s'ils ne possèdent ni mansuétude ni science ? »

Allah répondit : « C'est que je leur enverrai un peu de ma mansuétude et de ma science à moi. »

Ce logion fait allusion à la vraie pauvreté des chrétiens qui attendent tout de Dieu et rien d'eux-mêmes.

*

[24] Tiré de Miguel Asín Palacios, *Patrologia Orientalis, tome XIII, fasc. 3, et XIX, fasc. 4 : Logia et Agrapha Domini Jesu apud moslemicos scriptores, asceticos praesertim, usitata*, Turnhout : Brepols, 1974. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 7 (1979), pp. 61-66.

On raconte : au cours de ses pérégrinations, le Messie, qu'Allah le bénisse et lui donne le salut, passa auprès d'un homme endormi, roulé dans son vêtement.

Jésus le réveilla et dit : «Réveille-toi, l'endormi, et souviens-toi d'Allah, qu'il soit exalté!»

Mais l'homme lui répondit : «Que me veux-tu? Il y a longtemps que j'ai abandonné le monde à ceux qui en sont!»

Jésus lui répondit alors : «Dors donc, mon ami!»

*

Du même auteur :

Jésus, le salut soit sur lui, passa à côté d'un homme couché à même le sol, et qui dormait, la tête reposant sur une brique. Sa face et sa barbe étaient couvertes de poussière. Il était vêtu d'une tunique de laine dont les manches lui couvraient à peine les avant-bras.

«Ô Seigneur! s'écria Jésus, ton serviteur que voici, mène dans ce monde, une vie bien inutile!»

Allah, qu'il soit exalté, lui fit alors la révélation suivante : «Ô Jésus! ignores-tu que moi, lorsque je me tourne vers l'un de mes serviteurs, je le délivre totalement des soucis de ce monde?»

*

Le mystère marial est important dans la révélation coranique. Le Prophète lui a consacré une sourate, la XIXe, appelée sourate de Marie. «Rappelle, dans le Coran, Marie, quand elle s'isola de sa famille en un lieu situé à l'Orient (16e verset).» Selon l'Islam, Marie n'était pas mariée à Joseph. Dans le texte qu'on va lire, Joseph était son cousin germain et il la servait de derrière un voile dans le secret de sa maison.

Cette histoire est tirée du Livre de l'Abliph-Ba (les deux premières lettres de l'alphabet arabe) d'Abou Ab-Hajaj Ab-Balawi (XIIe siècle).

Dans la maison paternelle, Marie vivait dans la chambre haute avec son cousin germain, Joseph, Celui-ci la servait de derrière un voile et parlait avec elle. Il fut le premier à s'apercevoir de sa grossesse ; il en conçut des doutes sur sa vertu et en fut attristé, craignant, pour lui-même, les opinions injurieuses et infamantes des gens.

Il lui dit : «Ô Marie, le blé peut-il germer sans semence?

– Cela se peut, lui répondit-elle.

– Comment donc? dit Joseph. Allah n'a-t-il pas créé la première plante sans semence?»

Peut-être dira-t-on : si Marie n'avait pas eu recours à l'exemple de la semence, sans doute, l'aurait-il confondue.

«Je me réfugie en Allah, se dit Joseph. »

Puis, il dit à Marie : «Un arbre peut-il se développer sans eau ni pluie?»

Marie répondit : «Peut-être ignores-tu que la semence, les champs, l'eau, la pluie et l'arbre n'ont qu'un seul et même créateur?»

Joseph l'interrogea encore : «Peut-on, sans homme, concevoir un fils?

– Cela se peut.

– Comment?

– Ignores-tu donc qu'Allah créa Adam et Ève, sa femme, sans conception, sans homme et sans mère?

– Sans doute», répondit-il et il ajouta : «Dis-moi donc, je t'en prie, ce qui t'est arrivé!»

Marie répondit : «Allah m'a envoyé son verbe dont le nom est "Le Messie Jésus, fils de Marie".»



Manuscrit persan anonyme.

Les saints musulmans[25]

Sauf cinq choses, tout est vanité en ce monde, disait Sarî : juste assez de nourriture pour soutenir la vie ; assez d'eau pour apaiser la soif ; des habits pour couvrir le corps ; une maison pour y habiter ; une science pour la mettre en pratique.

*

Dzou'l Noûn disait à Youssouf ibn Housayn : « Sois l'ami du Seigneur Très-Haut et l'ennemi de tes passions. Ne considère jamais personne, fût-ce un chien comme en dessous de toi. » Et il donnait ce beau conseil : « Soyez humbles avec toutes les créatures, sauf avec les gens qui vous demandent de l'être, car vous encourageriez leur

[25] Tiré de : n° 1-4, Émile Dermenghem, *Vie des saints musulmans*, Alger : Braconnier, 1942, pp. 171, 138, 216, 341 ; n° 5, Émile Dermenghem, *Mahomet et la tradition islamique*, Paris : Éditions du Seuil, 1970, (Maîtres spirituels), p. 177 ; n° 6-9, Louis Massignon, *Akhbār al-Ḥallāj. Recueil d'oraisons et d'exhortations du martyr mystique de l'Islam Ḥusayn ibn Manṣūr Ḥallāj*, Paris : Vrin, 1957, (Études musulmanes, 4), pp. 149, 155, 155 et 162. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 10 (1980), pp. 59-64.

orgueil. Celui qui regarde les imperfections des autres ne connaît pas les siennes. »

La quiétude, c'est l'acceptation par avance du destin, l'absence d'amertume, et une recrudescence d'amour au milieu des épreuves.

*

Un jour que Bayazid allait prier au cimetière comme il aimait le faire, un jeune homme vint jouer de la guitare. Le Cheikh montra quelque contrariété et dit en soupirant : « Il n'y a de la force et recours qu'en Dieu. » Vexé, le jeune homme lui cassa son instrument sur la tête. Le lendemain, Bayazid lui envoya, avec ses excuses et des gâteaux, de quoi acheter une nouvelle guitare.

Celui que Dieu aime, disait-il, est généreux comme la mer, bon comme le soleil, humble comme la terre.

Mais quand est-on vraiment humble? « Quand on ne se reconnaît aucun mérite, et quand on ne voit dans le monde personne qu'on juge pire que soi. »

*

Abdalwâhid ibn Zeid souhaita connaître qui serait son voisin dans le Paradis, et il lui fut dit : « Ô Abdalwahid, tu auras pour voisine Mimoûna la noire.

– Et où est-elle, cette Mimoûna la noire? continua-t-il à demander avec plus d'audace que de discrétion.

– Chez les Banou-Ibn Tel, à Koufa. »

Il se rendit donc à Koufa et se renseigna sur Mimoûna. C'était, dit-on, une folle qui faisait paître des moutons à côté du cimetière. Il la trouva en train de prier. Le troupeau paissait tout seul et cela était d'autant plus merveilleux que les moutons étaient mélangés de loups, et que les loups ne mangeaient pas les moutons, et que les moutons n'avaient pas peur des loups.

Voyant venir l'étranger, elle interrompit sa prière et lui dit : «Ô fils de Zeid, va-t'en ; le rendez-vous n'est pas pour aujourd'hui, mais demain.

– Que Dieu te fasse miséricorde ! qui t'a dit que je suis Ibn Zeid ?

– Ne sais-tu pas que les âmes sont des soldats armés ? Celles qui se sont connues se rapprochent et celles qui se sont opposées s'écartent.

– Donne-moi un conseil.

– Étonnant ce prédicateur qui demande à être prêché ! J'ai appris ceci : chaque serviteur de Dieu à qui il a été donné quelque chose, et qui en réclame encore, Dieu lui enlève l'amour de la retraite : c'est l'éloignement après la proximité, après l'intimité, l'exil.

– Comment se fait-il, demande encore Ibn Zeid, que ces loups fassent si bon ménage avec ces moutons ?

– J'ai amélioré mes rapports avec mon Seigneur, et mon Seigneur a amélioré les rapports entre les moutons et les loups. »

*

Ô Ami, garde l'espoir de Lui pendant que tu vis, connais pendant que tu vis, comprends pendant que tu vis, car c'est dans la vie que réside la délivrance. Si tes liens ne sont pas brisés pendant que tu vis, quel espoir de délivrance dans la mort? Ce n'est qu'un rêve vide, que l'âme aura l'union avec Lui, parce qu'elle aura quitté le corps.

Il est trouvé maintenant, Il est trouvé alors, sinon nous ne faisons qu'aller habiter la cité de la mort (Kabir).

Dieu pardonne cent fois, mais il réserve sa miséricorde suprême à celui dont la pitié aura épargné la plus petite de ses créatures (Mohammed ben Youssef).

*

On rapporte qu'al-Shiblî rendit un jour visite à al-Hallâj et lui dit : « Maître, quelle est la voie qui mène au Très-Haut? » Il répondit : « Fais deux pas et tu y es. Lance ce bas monde à la face de ceux qui y tiennent et laisse l'au-delà à ceux qui s'en préoccupent. »

*

Al-Hallâj se rendit au supplice en riant. Al-Hulwâni lui dit : « Maître qu'est cela? » Il répondit : « Celle est la coquetterie de la Beauté attirant à elle les amoureux. »

*

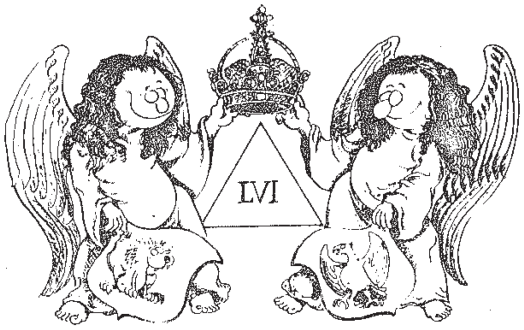
Ô secret d'un cœur, secret si tenu
Qu'il échappe à la perception de tout vivant!
À la fois apparent et caché, et qui se manifeste
À toute chose en toute chose!
Me plaindre à Toi, c'est ignorance
et doute immense et excès de bégaiement.

Ô Toi qui totalises le Tout, Tu n'es pas autre que moi-même !

Donc, à quoi bon me plaindre à moi ?

*

« Ô mon Dieu, Tu me sais impuissant à T'offrir l'action de grâce qu'il ne faut ; remercie-Toi donc Toi-même par moi, telle est la vraie action de grâce. »





Edmond Dulac, in Edward Fitzgerald, *Rubáyát of Omar Khayyám*, Londres : Hodder and Stoughton, 1909.

Le mémorial des saints (extraits), Farid al-Din ‘Attar

La porte[26]

On raconte que quelqu’un vint trouver Dja’far Sadiq et lui dit : «Fais-moi voir le Seigneur très haut.» Et lui de répondre aussitôt : «Ô homme! lorsque Moïse le prophète a demandé à voir la face du Seigneur, une voix venue de lui a dit : tu ne pourras jamais me voir.

– Mais, reprit l’autre, nous sommes le peuple de Mohammed, nous autres, il nous est permis de voir.»

«Liez cet homme et jetez-le dans le fleuve», commanda Dja’far Sidiq. Aussitôt on l’attacha et on le jeta à l’eau. Il y plongea une fois et reparut à la surface en criant : «Ô fils de Mohammed! viens à mon secours.» Et il s’enfonça une seconde fois sous l’eau. Quand il remonta, d’après l’ordre de Dja’far Sadiq, on le laissa crier sans que personne lui tendît la main. Alors,

[26] Farid-ud-Din-‘Attar, *Le Mémorial des saints*, traduit par Abel Pavet de Courteille, Paris : Éditions du Seuil, 1976, p. 25. Déjà publié dans *Le Fil d’Ariane*, 2 (1977), pp. 65-75.

n'espérant plus rien des assistants, il dit : « Mon Dieu, fais-moi miséricorde et viens à mon secours. » Cette fois Dja'far Sadiq commanda qu'on le retirât de l'eau. Au bout de quelques instants, quand il fut revenu à lui, Dja'far Sadiq lui demanda : « Eh bien, as-tu vu le Seigneur très haut?

– J'avais beau vous appeler, répondit-il, je ne voyais venir aucun secours. Lorsque n'attendant plus rien de vous, j'ai mis mon espoir dans le Seigneur très haut, une porte s'est ouverte dans mon cœur, et quand j'ai regardé par cette porte, j'ai trouvé tout ce que je désirais. »

« Maintenant donc, dit Dja'far Sadiq, laisse là tout le reste et n'abandonne jamais cette porte. »

L'infidèle[27]

Haçan Basri racontait : « Un jour que je me tenais sur la terrasse de ma maison, j'entendis la femme de notre voisin dire à son mari : "Voilà cinquante ans que je suis dans ta demeure, toujours d'humeur égale, dans l'abondance comme dans le dénuement. Qu'il fît froid ou chaud, je t'ai servi fidèlement, sans jamais rien demander. J'ai conservé intacts ton nom et ton honneur. Je n'ai porté plainte contre toi à personne ; mais aujourd'hui je ne puis supporter de te voir prendre une autre femme et t'entretenir familièrement avec elle."

En entendant ce discours, je fus en proie à une douce émotion et je pleurai. Dans la Parole sacrée le Seigneur très haut dit (Coran 4:51 et 116) : "Ô mon serviteur ! je te pardonne ton péché ; mais si, dans ton cœur, tu te

[27] Farid-ud-Din-'Attar, *Le Mémorial des saints*, traduit par Abel Pavet de Courteille, Paris : Éditions du Seuil, 1976, p. 56. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 2 (1977), pp. 65-75.

laisses aller à en adorer un autre que moi, je ne voudrai pas te pardonner." »

La paix avec l'adversaire[28]

On raconte qu'il y avait dix ans que Dsou'n-Noun éprouvait le désir de manger du kipeh[29], sans qu'il eût jamais satisfait ce désir. Lorsque vint la nuit de la fête, sa sensualité lui dit : « Voyons, Dsou'n-Noun ! demain est un jour de fête ; est-ce que tu ne pourrais pas me faire manger du kipeh ? »

« Si tu veux me prêter assistance, répondit Dsou'n-Noun, de manière que j'achève entièrement la récitation du Coran dans une prière de deux rik'at, demain matin je t'accorderai du kipeh. »

Sa sensualité lui prêta assistance pendant la nuit, de sorte qu'il pût faire la prière en paix. Au matin,

[28] Farid-ud-Din-'Attar, *Le Mémorial des saints*, traduit par Abel Pavet de Courteille, Paris : Éditions du Seuil, 1976, p. 147. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 2 (1977), pp. 65-75.
[29] Sorte de vinaigrette ou saupiquet de viande hachée et assaisonnée de miel.

comme il revenait de la prière de la fête, on lui servit le kipeh. Dsou'n-Noun en prit un morceau pour le porter à sa bouche : puis il le remit sur le plat et se releva pour faire la prière. Quand il eut fini, son serviteur lui demanda ce qu'il avait. Lui de répondre : «Lorsque j'ai eu pris cette bouchée de kipeh ma sensualité s'est écriée : Enfin je suis arrivée à mon but!

– Non, ai-je dit à mon tour, tu n'y arriveras jamais! Et voilà pourquoi je n'en ai pas mangé.»

Au même moment arriva un homme portant du kipeh dans un chaudron qu'il posa devant Dsou'n-Noun en lui disant : «Ô Dsou'n-Noun : je suis un portefaix. Il y a longtemps que ma femme et mes enfants désiraient du kipeh et que nous ne pouvions nous en procurer. Nous avons fait cuire celui-ci cette nuit. Aujourd'hui, après m'être acquitté de la prière, j'ai dormi quelque temps. J'ai vu en songe l'Envoyé, sur lui soit le salut,

qui m'a dit : "Veux-tu contempler mon visage au jour de la Résurrection?

– Certes oui, je le veux, ô Envoyé du Seigneur!

– Eh bien, a-t-il ajouté, porte donc ce kipeh et le chaudron dans lequel tu l'as fait cuire auprès de Dsou'n-Noun ; salue-le de ma part et dis-lui : 'Mohammed t'envoie le salut et te recommande de manger quelques bouchées par considération pour lui et de faire la paix avec ta sensualité.'" »

En entendant ces paroles, Dsou'n-Noun pleura abondamment et mangea de ce kipeh.

L'érudition et la connaissance[30]

On raconte qu'Ahmed Hanbal citait trois cent mille hadiths de l'Envoyé, sur lui soit le salut! qu'il savait par cœur, sans avoir besoin de consulter le texte écrit ; eh bien, un personnage de cette valeur se constitua

[30] Farid-ud-Din-'Attar, *Le Mémorial des saints*, traduit par Abel Pavet de Courteille, Paris : Éditions du Seuil, 1976, p. 204. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 2 (1977), pp. 65-75.

disciple d'Imam Châfi'i : il marchait à pied devant son cheval.

Beaucoup de personnes dirent à Imâm Ahmed : « Comment un personnage comme toi s'abaisse-t-il au rôle de serviteur d'Imâm Châfi'i?

– Mais, répondit-il, tous ces versets et ces hadiths que nous savons par cœur, lui, il en comprend parfaitement le sens. Sans lui nous étions perdus. Dans le domaine de la science, il est comme le soleil, et la lumière de son savoir pénètre dans le monde entier. La porte de l'étude de la jurisprudence était fermée ; c'est grâce à lui que le Seigneur très haut l'a ouverte. »

*

Contes du Roi-Singe (extraits)

Une ruse bien inutile[31]

Ne pense pas toujours à tes propres affaires et mets-toi à la place de ce Peul et de ce Bambara qui étaient en prison. La sentence leur était cruelle, car l'un devait être châtré et l'autre avoir la tête coupée. Cela n'eût été rien, mais leur angoisse était très grande car le choix n'avait pas été fait.

Cette nuit-là, dans sa prison, le Peul, plus rusé, commença de crier : «Gardien ! Gardien ! Mes testicules !

– Quoi ? dit le geôlier.

– Si tu savais ce qu'ils me font souffrir, assurément tu en prendrais pitié !»

Il pleure tant et si fort qu'on le châtre à la hâte et il est bien content, car il est sûr que le Bambara sera tué.

[31] Tiré d'André Voisin, *Contes du Roi-Singe*, Paris : Rombaldi, 1969, p. 48. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 42 (1991), pp. 105-111.

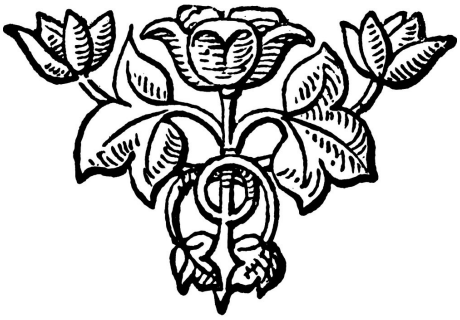
Au matin, par caprice, le roi les fait venir et leur donne la liberté.

« Malheur et injustice ! gémissait le Peul, le roi ne sait pas, le roi ne sait rien !

– Quoi ? lui dit-on.

– Le Bambara n'est pas tué ! Et mes testicules sont perdus !

– Il ne faut pas lire la page 5 avant la page 4 », dit le roi.



L'empereur Hadrien et le sage Aquilas[32]

L'empereur Hadrien s'interrogeait sur le monde et sur l'homme.

Il s'en fut questionner le sage Aquilas.

« Tu veux savoir sur quoi repose le monde ? dit Aquilas.

– C'est ma volonté, dit Hadrien.

– Sur le souffle !

– Sur le souffle ?

– En vérité ! Fais approcher ce chameau. »

La sage Aquilas dit au chameau : « Couche-toi, je vais te charger. »

Et il le chargea d'un bon fardeau.

« Lève-toi. »

[32] Tiré d'André Voisin, *Contes du Roi-Singe*, Paris : Rombaldi, 1969, p. 200. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 42 (1991), pp. 105-111.

Le chameau se leva.

Il fit ainsi deux fois en ajoutant des charges plus lourdes.

«Je ne comprends pas, dit l'empereur Hadrien.»

Alors Aquilas prit une corde, la passa au cou du chameau qui venait de s'accroupir et dit à l'empereur de tirer. Hadrien tira d'un côté, Aquilas de l'autre, tant qu'ils étranglèrent le chameau.

«Commande au chameau de se lever, dit Aquilas.

– Comment le pourrait-il, tu l'as étranglé!

– Tout n'est-il pas intact en lui, en quoi lui ai-je fait tort?

– Tu as fait sortir son souffle.

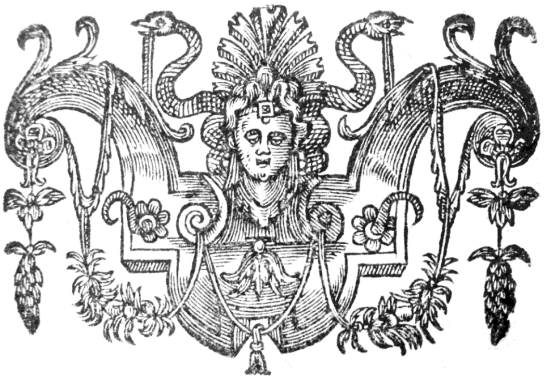
– Comment, dit Aquilas, ce chameau ne se soutenait donc pas plus qu'il ne soutenait sa charge?

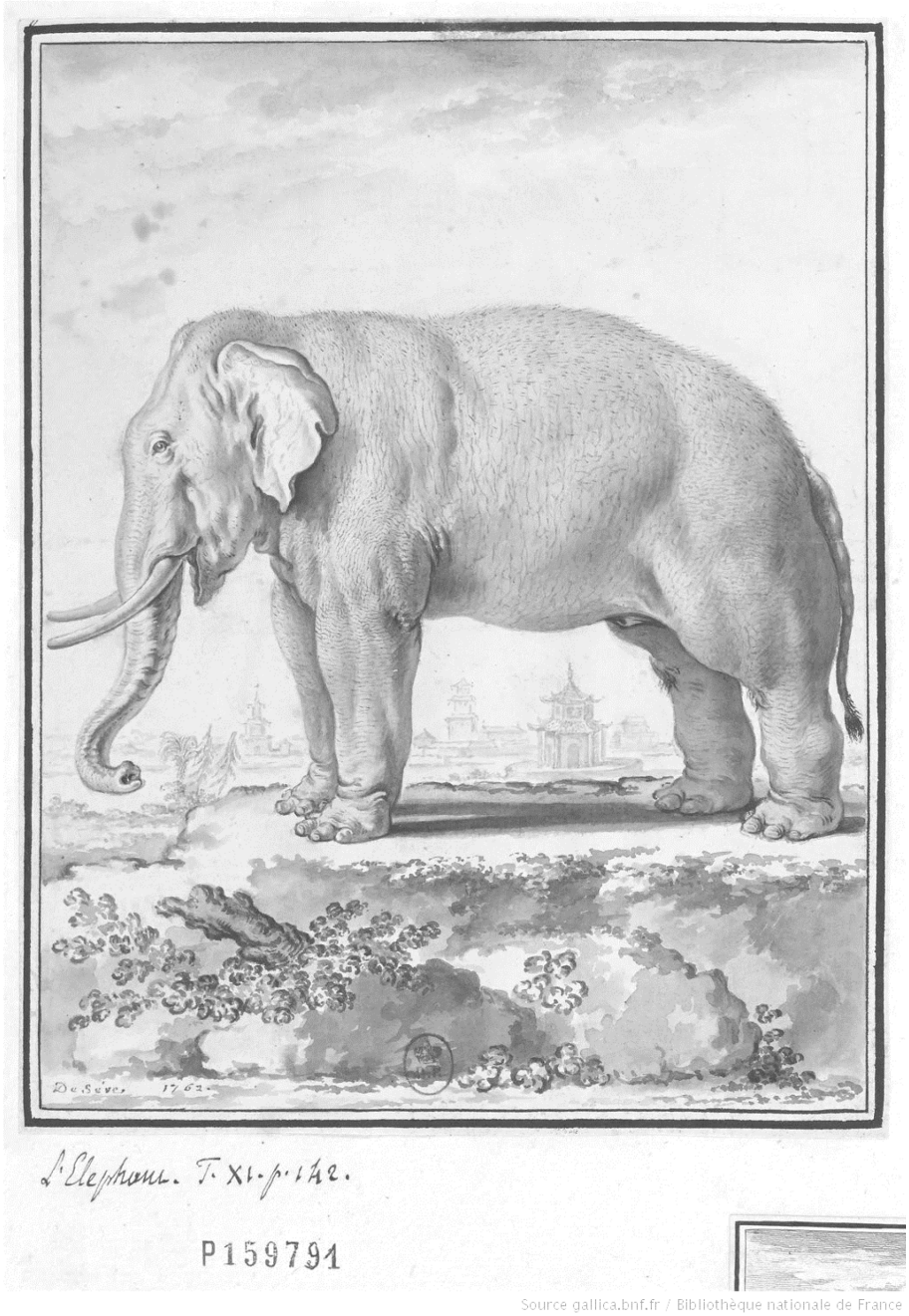
– Non, dit Hadrien.

– Reconnais ici le rôle du souffle dont il était habité. »

L'empereur se tut.

« Ainsi, dit Aquilas, le monde du roi des rois, qui le soutient? N'est-ce pas le souffle? »





De Sève, *L'Éléphant*, 1762.

L'éléphant blanc[33]

Six aveugles qui s'en allaient de Chine jusqu'en Perse traversèrent un beau jour une forêt où l'on menait grand bruit. Quelqu'un leur dit : « Vous avez de la chance, si vous n'étiez aveugles, vous verriez aujourd'hui l'éléphant blanc, car le voici qui vient. »

La bête s'avançait et ils crurent bon de la saluer.

« Nous sommes, dit le plus vieux d'entre eux, six aveugles qui voyageons.

– Je suis, dit l'éléphant, l'éléphant blanc. »

Les six aveugles se réjouirent, ils allaient connaître l'éléphant blanc. Ils l'entourèrent donc et le palpèrent du mieux qu'ils purent. Quand ils furent arrivés en Perse ils parlèrent bien fort de leur rencontre et de leur connaissance.

[33] Tiré d'André Voisin, *Contes du Roi-Singe*, Paris : Rombaldi, 1969, p. 204. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 42 (1991), pp. 105-111.

« Nous connaissons l'éléphant blanc, et nous allons vous dire ce qu'est l'éléphant blanc. L'éléphant blanc de la forêt de Chine est une sorte de cylindre ou de tronc d'arbre, dit le premier, qui avait caressé la patte de la bête.

– Allons, allons, dit le deuxième aveugle, qui s'était glissé sous le ventre de l'éléphant, c'est tout comme une grosse barque tendue de cuir.

– Comment pourrait-ce être une barque, mes frères, dit celui qui s'était approché des oreilles, puisque cette bête a des ailes comme une chauve-souris.

– Non, dit celui qui s'était arrêté à la défense, l'éléphant blanc est un long coquillage.

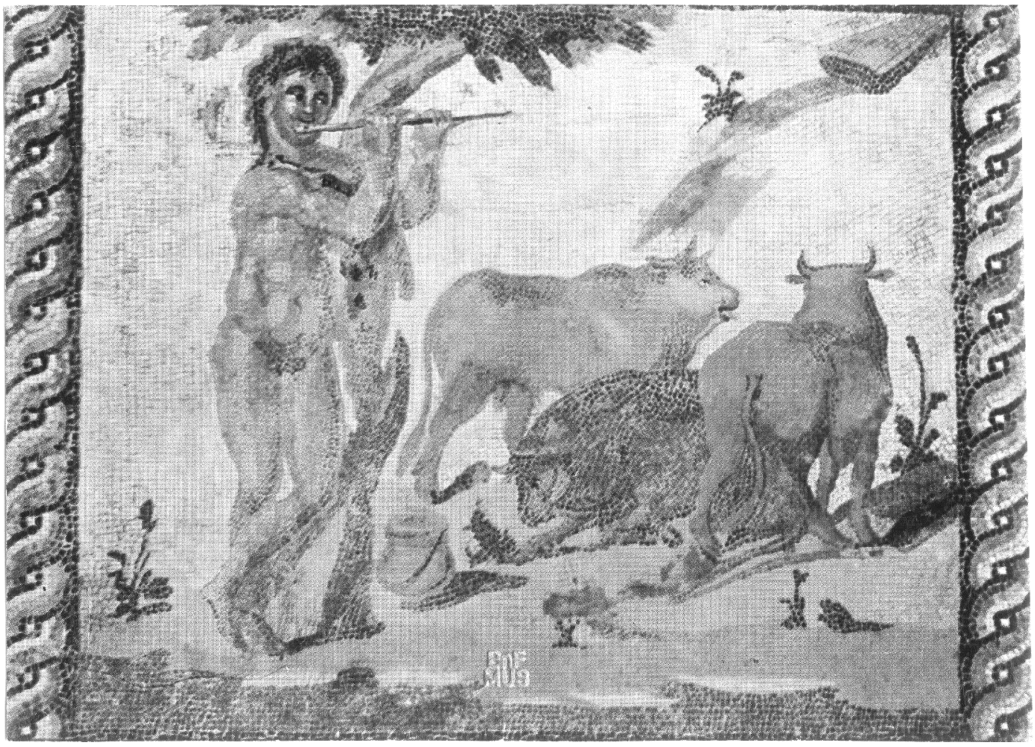
– Pas du tout dit le cinquième, qui avait su trouver la trompe, c'est un serpent.

– Mes frères, conclut celui de la queue, voulez-vous savoir la vraie chose : un éléphant, c'est fait comme une liane. »

Les gens s'amusaient bien de les entendre discuter.

Un sage dit alors : «Regardez ces aveugles et apprenez qu'ainsi font trop souvent les hommes quand ils veulent expliquer le monde et même Dieu. Ils s'arrêtent aux détails faute de pouvoir appréhender l'ensemble.




Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Berger au troupeau, mosaïque romaine.

La prière du berger[34]

Un moine fort pointilleux se promenait un jour près de la mer de Marmara. Son attention fut attirée par un berger sans doute très pieux, puisqu'il priait avec ferveur et qu'il tenait sur l'eau debout, ayant pour toute barque sa houppelande de poils de chèvre posée sur la mer.

Le moine s'étonna et, s'approchant, il entendit la prière du berger. Il chantait avec foi ces paroles incroyables : «Dieu, tu as péché contre moi. Ô mon Dieu, j'ai pitié de toi!»

Le moine l'interpelle et lui explique son ignorance et son erreur. Il lui apprend les vraies paroles : «Dieu, j'ai péché contre toi, ô mon Dieu, aie pitié de moi!» Mais dès que le berger s'essaie dans cette nouvelle prière la houppelande se met à s'enfoncer.

[34] Tiré d'André Voisin, *Contes du Roi-Singe*, Paris : Rombaldi, 1969, p. 217. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 42 (1991), pp. 105-111.

Le malheureux berger interroge le moine sur ce qu'il lui faut faire.

«Reprends ta vieille prière : pour moi, je la trouve fausse, mais Dieu la trouve sans doute plus vraie.»

Le berger suivit ce conseil, et de nouveau sa houppelande flotta. Le moine penchait la tête pensivement, et le berger se mit à traverser la mer en répétant avec une ferveur accrue : «Dieu, tu as péché contre moi. Ô mon Dieu, j'ai pitié de toi.»



Le songe de Moulad Nasr Eddin[35]

Un jour, Moulad voit en songe un homme qui lui donne neuf pièces.

«Donne-m'en dix, lui propose-t-il.»

Et l'homme lui en donne dix.

Il en demande alors dix-neuf et s'éveille en parlant tout haut. Il regarda aussitôt sa main. Hélas, elle était vide.

Il ferme alors les yeux et dit : «Eh bien, soit, l'ami, donne-m'en seulement neuf.»



[35] Tiré d'André Voisin, *Contes du Roi-Singe*, Paris : Rombaldi, 1969, p. 153. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 42 (1991), pp. 105-111.

Contes slaves

La grand-mère qui savait tout[36]

Il y avait une fois une petite vieille qui était très intelligente ; elle avait tant de bon sens qu'elle aurait pu en revendre et qu'il lui en serait encore resté. Le barine[37] lui-même avait entendu parler de son intelligence et il l'envoya chercher en voiture. Il avait perdu une bague d'or avec un gros diamant et il comptait sur la petite vieille pour la retrouver.

Cela ne plaisait pas du tout à la petite vieille de se rendre au château, mais quoi faire puisque le seigneur avait commandé? Elle monta donc dans la voiture, le cocher fouetta ses chevaux et les voilà partis.

Mais dans la voiture, la petite vieille se mit à prier :

« Seigneur Dieu, tu sais que nous ne sommes devant tes yeux que tes serviteurs et que c'est toi qui nous

[36] Tiré de Vladimir Brehovszky, *Contes russes*, Paris : Éditions Gründ, 1975. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 14 (1981), pp. 73-76.
[37] Seigneur russe.

conduis ; mais que nous ne soyons devant tes yeux que tes serviteurs et que ce soit toi qui nous conduises, ou que nous ne soyons pas devant tes yeux que tes serviteurs et que ce ne soit pas toi qui nous conduises : en cette occasion, je t'en prie, prête-moi aide, sinon il m'arrivera malheur. Amen ! »

Le cocher, sur son siège, écoutait ce que la petite vieille ne cessait de marmonner et il ne distinguait que « serviteur » et « conduire », et encore « serviteur » et « conduire ». Et il fut pris d'une grande frayeur parce que c'était lui qui avait volé la bague d'or au gros diamant avec un autre serviteur, son compère. Il s'arrêta bien vite, sauta de son siège, s'agenouilla devant la petite vieille et la supplia de ne pas le dénoncer, l'assurant qu'il rendrait la bague et même qu'il lui compterait tout de suite cent roubles.

La maligne petite vieille y consentit : « Ça va, ça va, répondit-elle, et où donc as-tu caché cette bague ?

– Elle est suspendue à un clou, sous le plafond de la stalle de mon cheval.

– Bon ! n'y touche pas, donne les cent roubles et ne t'occupe plus du reste ! »

La petite vieille arriva au château, le barine l'accueillit et lui déclara tout de suite qu'il avait entendu parler de sa grande intelligence et que, si elle retrouvait sa bague, il lui compterait cent roubles.

La futée petite vieille hocha la tête et se fit expliquer quand et comment la bague avait disparu ; ensuite, elle demanda à visiter le château. Elle se promena partout, profitant de l'occasion bien rare pour une pauvre femme de se trouver dans une demeure seigneuriale ; finalement, elle se rendit dans la stalle du cheval, prit la bague à son clou et la remit au barine.

« La voilà, cette bague, noble seigneur. C'est bien celle-là ?

– C'est elle, s'exclama, le seigneur, et il s'empressa de demander où la petite vieille l'avait trouvée.

– Que je l'aie trouvée là ou ailleurs, le principal c'est qu'elle me soit tombée sous la main», répondit la petite vieille en riant et le barine ne l'interrogea pas plus avant. Il lui donna ses cent roubles et comme c'était l'heure de midi, il l'invita à déjeuner.

La petite vieille se mit à table, se tortilla et se sentit mal à l'aise, mais le barine avait un grand sourire. Il demanda si la petite vieille devinerait quel oiseau le cuisinier avait bien pu faire rôtir. Aussitôt, un serviteur apporta un plat avec un couvercle et la petite vieille grommela : « Voilà ce qui arrive quand une corneille de village s'installe dans le salon d'un seigneur !

– Extraordinaire ! s'exclama le seigneur. C'est bien une corneille rôtie ! Comment as-tu pu le deviner, grand-mère ? Tu n'as même pas soulevé le couvercle. »

Une pierre tomba de sur le cœur de la petite vieille et elle se demanda comment elle pourrait faire pour quitter le château au plus tôt. Mais le barine, cette fois encore, voulait la faire conduire en voiture et il ordonna au cocher de cacher une caisse pleine d'œufs sous le siège.

Mais la petite vieille ne voulait pas monter dans la voiture : « Mais, voyons, noble seigneur, voyager comme une dame n'est pas mon fait ! Assise dans cette voiture, j'aurais l'air d'une poule qui couve ses œufs, j'aime mieux aller à pied. »

Et le barine hocha la tête, c'était merveille comme cette petite vieille était avisée et comme elle avait réponse à tout.





Ivan Bilibine, *Vassilissa la très belle*, 1899.

Vassilissa la très belle[38]

Il était une fois un marchand qui avait une fille unique, Vassilissa la Belle. Sa femme mourut alors que la petite allait sur ses huit ans. Sentant approcher sa fin, la mère l'appela, prit une petite poupée cachée sous ses draps et dit à Vassilissa : « Écoute mes dernières paroles, obéis à mes dernières volontés. Je te donne cette poupée avec ma bénédiction maternelle. Garde-la, ne la montre à personne. Si tu es dans la peine, si quelque mal t'advient, offre à manger à ta poupée et demande-lui conseil. Elle t'aidera dans le malheur. »

La femme du marchand embrassa sa fille et mourut. Le veuf se désola comme il convient, puis songea à se remarier. Il choisit une femme plus très jeune, veuve comme lui, avec deux filles de l'âge de la sienne : une bonne ménagère, s'est-il dit, et mère de famille avisée. Il l'épousa donc. Mais la femme et ses filles étaient

[38] Tiré de Alexandre Afanassiev, *Contes populaires russes*, traduits par Lise Gruel-Apert, Paris : Maisonneuve et Larose, 1988-1993.

jalouses de Vassilissa. Elles la tourmentaient, de besognes l'accablaient, pour que le vent et le soleil la fassent noircir, que le travail la fasse dépérir. Mais Vassilissa supportait tout sans se plaindre et devenait chaque jour plus belle, chaque jour plus blanche et rosée, alors que la marâtre et ses filles qui ne bougeaient pas, ne faisaient rien de leurs dix doigts, maigrissaient de dépit et jaunissaient d'envie.

Ce qu'elles ne savaient pas, c'est que sa poupée aidait Vassilissa. Le soir, quand tout le monde s'endormait, la jeune fille s'enfermait dans son appentis, servait à manger à sa poupée et lui racontait ses malheurs : «Petite poupée, mange à ta faim, écoute mes peines et chagrins ! Triste est la maison de mon père, la méchante marâtre veut ma perte. »

La poupée mangeait, puis elle consolait Vassilissa, la conseillait et, au matin, faisait tout le travail à sa place. Vassilissa se reposait à la fraîcheur et cueillait

des fleurs, pendant ce temps, l'eau était puisée, les choux arrosés, le potager sarclé, le feu allumé. Et la jeune fille choyait sa poupée, lui gardait les meilleurs morceaux. Plus Vassilissa grandissait, plus elle embellissait et plus sa marâtre la haïssait.

Un jour le marchand dut partir en voyage pour longtemps. La marâtre s'en alla habiter une maison à l'orée de la forêt. Dans cette forêt vivait Baba-Yaga, la vieille sorcière. Elle ne laissait personne approcher de son domaine et croquait les gens comme des poulets. Pour se débarrasser de Vassilissa, sa marâtre l'envoyait tout le temps dans la forêt, chercher ceci, apporter cela. Mais la jeune fille revenait saine et sauve, sa poupée la guidait, l'éloignait de la maison de Baba-Yaga.

L'automne vint... Dehors, il faisait sombre, il pleuvait, le vent hurlait, c'était déjà la fin de l'automne. Durant les longues soirées les filles travaillaient : l'une à faire de la dentelle, l'autre à tricoter des bas et

Vassilissa à filer le lin. La marâtre leur donna la tâche pour la nuit et se coucha, ne laissant qu'une chandelle allumée pour les travailleuses. L'une de ses filles fit mine de moucher la chandelle et l'éteignit, comme sans faire exprès. Et de s'exclamer : «Quel malheur ! L'ouvrage n'est pas terminé et il n'y a pas un tison dans la maison. Il faut aller demander du feu à Baba-Yaga ! Qui va y aller ?

– Pas moi, dit la dentellière. Avec mes épingles, j'y vois clair !

– Ni moi, dit la tricoteuse. Mes aiguilles brillent, j'y vois bien. » Et toutes les deux s'en prirent à Vassilissa : «C'est à toi d'aller chercher du feu chez Baba-Yaga ! »

Et elles la poussèrent hors de la pièce. Vassilissa courut à son appentis, servit le souper à la poupée, lui dit en pleurant : «Petite poupée, mange à ta faim, écoute

ma peine ! On me dit d'aller chez Baba-Yaga. Elle va me dévorer !

– Ne crains rien, lui répondit la poupée. Prends-moi avec toi et va tranquillement où l'on t'envoie. Tant que je suis là, nul mal ne peut t'arriver. »

Vassilissa mit sa poupée dans sa poche et s'en alla dans la forêt obscure, sur des sentiers inconnus, sur des chemins perdus. La forêt était épaisse, aucune étoile ne brillait dans les cieux, la lune était cachée. Vassilissa cheminait depuis quelque temps quand un cavalier la dépassa : tout blanc, de blanc vêtu et monté sur un cheval blanc, harnaché de blanc. Aussitôt le ciel devint plus clair. Elle poursuivit son chemin et vit un autre cavalier : tout rouge, vêtu de rouge et monté sur un cheval rouge, harnaché de rouge. Et le soleil se leva. Ce n'est qu'au soir tombant que Vassilissa atteignit la clairière où vivait Baba-Yaga. Sa maison était faite d'ossements, des crânes avec des yeux ornaient le faîte, pour

montants de portail des tibias humains, pour loquets des bras avec des mains, et en guise de cadenas verrouillant la porte, une bouche avec des dents prêtes à mordre.

La pauvre jeune fille tremblait comme une feuille, quand un cavalier arriva : tout noir, de noir vêtu et monté sur un cheval noir, harnaché de noir. Aussitôt la nuit tomba et s'allumèrent les yeux des crânes, si bien qu'on y voyait comme en plein jour. Vassilissa aurait bien voulu se sauver, mais la peur la clouait sur place. Tout à coup il se fit grand bruit dans la forêt. Les branches craquaient, les feuilles crissaient. Et déboucha dans la clairière, Baba-Yaga la vieille sorcière. Dans un mortier elle voyage, du pilon s'encourage et du balai efface sa trace. Le mortier s'arrêta devant le portail, Baba-Yaga huma l'air et s'écria : « Ça sent la chair humaine par ici ! Montre-toi, qui que tu sois ! » Toute tremblante, Vassilissa s'approcha en saluant bas : « C'est moi, grand-mère. Les filles de ma marâtre m'ont envoyée chez toi te demander du feu.

– Oh, je les connais, dit Baba-Yaga. C'est bon, tu vas rester ici et me servir. Si le travail est bien fait, je te donnerai du feu, autrement, je te mangerai !»

Baba-Yaga se tourna vers le portail et cria : «Déverrouillez-vous, cadenas résistants ! Large portail, ouvre-toi à deux battants !» Le portail s'ouvrit et Baba-Yaga roula dans la cour en sifflotant. Vassilissa la suivit. Et le portail se referma.

Une fois dans la maison, Baba-Yaga s'affala sur un banc et ordonna à Vassilissa : «Que tout ce qui est au four et dans le garde-manger devant moi vienne se ranger ! Et dépêche-toi, j'ai faim !»

Vassilissa se mit à la servir. Pâtés et rôtis, salamis et confits, tartes et tourtes, jambons et soupes. Elle tira du cellier piquette et eau-de-vie, bières et vins à l'envie – de quoi boire et manger pour dix ! Baba-Yaga nettoya tous les plats, vida brocs et bouteilles jusqu'à la dernière goutte. Elle ne laissa pour Vassilissa qu'un quignon de

pain, un peu de soupe et un bout de cochon rôti. Puis elle dit : «Demain, après mon départ, tu balayeras la cour, nettoieras la maison, prépareras le dîner, rangeras le linge. Après ça, tu prendras dans la huche un boisseau de blé que tu vas trier grain par grain. Et tâche que tout soit bien fait, sinon je te mange!»

Elle se coucha et se mit à ronfler. Vassilissa servit à sa poupée les restes du souper de Baba-Yaga et lui dit en pleurant : «Petite poupée, mange à ta faim, écoute ma peine et mon chagrin! Si je ne fais pas tout ce travail, Baba-Yaga va me manger!

– Ne crains rien, lui répondit la poupée. Va dormir tranquille, le soir voit tout en noir, mais le matin est plus malin!»

Vassilissa se leva avant l'aube, mais Baba-Yaga était déjà debout. Bientôt les yeux des crânes s'éteignirent. Passa le cavalier blanc et le jour se leva. Baba-Yaga sortit dans la cour et siffla, aussitôt le mortier vint se

ranger devant elle, avec le pilon et le balai. Le cavalier rouge passa et le soleil apparut. Baba-Yaga monta dans son équipage et fila bon train. Dans un mortier elle voyage, du pilon s'encourage et du balai efface sa trace! Restée seule, Vassilissa fit le tour de la maison en se demandant par quel bout commencer l'ouvrage, quand elle vit que tout était déjà fait, la poupée triait les derniers grains de blé. Vassilissa l'embrassa : « Comment te remercier, ma poupée chérie! Tu m'as sauvé la vie. » La poupée grimpa dans sa poche en disant : « Tu n'as plus que le dîner à préparer. Puis repose-toi. »

Au soir tombant, Vassilissa mit la table. Bientôt le cavalier noir passa et la nuit tomba. Les yeux des crânes s'étaient allumés, on entendit les branches craquer, les feuilles crisser : c'est Baba-Yaga qui arrivait. Vassilissa sortit à sa rencontre.

« Le travail est-il fait, l'ouvrage bien terminé? demanda Baba-Yaga.

– Vois par toi-même, grand-mère », répondit la jeune fille. Baba-Yaga inspecta tout, regarda partout sans trouver rien à redire. Elle grogna « Bon, ça peut aller... » puis appela : « Fidèles serviteurs, mes amis de cœur, venez moudre mon blé ! »

Alors trois paires de bras apparurent, et emportèrent le grain hors de la vue. Baba-Yaga dîna et se coucha en disant : « Demain, en plus de tout ce que tu as fait aujourd'hui, tu vas trier un boisseau de graines de pavot. De la terre s'y est mêlée, tâche qu'il n'en reste pas trace, sinon je te mange ! » Elle se mit vite à ronfler. Vassilissa servit sa poupée qui mangea et lui dit comme la veille : « Va dormir tranquillement, tout sera fait. Le matin est le plus malin ! »

Le lendemain, l'ouvrage fait en un tournemain, Vassilissa se reposa tranquillement. À son retour, Baba-Yaga inspecta tout, regarda dans tous les recoins, ne trouva rien redire. Elle appela : « Fidèles serviteurs, mes

amis de cœur, venez presser l'huile de mes graines de pavot!» Trois paires de bras apparurent et emportèrent les graines hors de la vue. Baba-Yaga s'attabla pour dîner. Vassilissa la servit en silence et la sorcière grommela : «Pourquoi ne dis-tu rien? Tu es là, comme une muette!

– C'est que je n'osais pas, grand-mère! Mais si tu le permets, je voudrais bien demander quelque chose.

– Demande! Mais toute question n'est pas bonne à poser. D'en savoir trop long, on vieillit trop vite!

– Je voudrais que tu m'expliques ce que j'ai vu, grand-mère. En venant chez toi, un cavalier blanc m'a croisée. Qui est-il?

– C'est mon jour clair, répondit Baba-Yaga.

– Après ça, j'ai vu un cavalier tout rouge, qui est-ce?

– C'est mon soleil ardent.

– Et puis j'ai vu un cavalier tout noir, qui est-ce?

– C'est ma sombre nuit, répondit Baba-Yaga. Tous trois sont mes serviteurs fidèles! Tu veux savoir autre chose?»

Vassilissa pensait aux trois paires de bras, mais n'en souffla mot. Baba-Yaga lui dit : «Eh bien, tu ne me poses plus de questions?

– J'en sais bien suffisamment pour moi, grand-mère! Tu l'as dit toi-même : à trop savoir, on vieillit vite.

– C'est bien, approuva Baba-Yaga. Tu interroges sur ce que tu as vu dehors, pas sur ce qui se passe dedans. J'entends laver mon linge en famille, et les trop curieux, je les mange! Et maintenant c'est mon tour de te poser une question : comment arrives-tu à faire tout le travail que je te donne?

– La bénédiction maternelle me vient en aide, grand-mère.

– C'est donc ça? Eh bien, fille bénie, tu vas prendre la porte, et tout de suite encore! Je n'en veux pas, de bénis, chez moi!»

Baba-Yaga poussa la jeune fille dehors, mais avant de refermer le portail, elle prit un crâne aux yeux ardents, le mit au bout d'un bâton qu'elle fourra dans la main de Vassilissa : «Voilà du feu pour les filles de ta marâtre! Après tout, c'est pour ça qu'elles t'avaient envoyée chez moi.»

Vassilissa partit en courant dans la forêt. Les yeux du crâne éclairaient son chemin et ne s'éteignirent qu'à l'aube. Elle chemina toute la journée et, vers le soir, comme elle approchait de sa maison, elle se dit : «Depuis le temps, elles ont sûrement trouvé du feu...» et voulut jeter le crâne. Mais une voix en sortit : «Ne me jette pas, porte-moi chez ta marâtre!»

Vassilissa obéit. En arrivant, elle fut bien étonnée de ne pas voir de lumière dans la maison, plus étonnée

encore de voir la marâtre et ses filles l'accueillir avec grande joie. Depuis son départ, lui dit-on, pas moyen d'avoir du feu dans la maison. Celui qu'on allume ne prend pas, celui qu'on amène de chez les voisins s'éteint.

«Le tien se gardera mieux, peut-être», dit la marâtre.

Vassilissa apporta le crâne dans la chambre. Aussitôt les yeux brûlants se fixèrent sur la marâtre et ses filles, les suivant partout, les consumant. En vain tentaient-elles de fuir ou de se cacher, les yeux les poursuivaient et avant l'aube il n'en resta que cendres. Seule Vassilissa n'avait aucun mal.

Au matin, Vassilissa enterra le crâne, ferma la maison et s'en alla en ville où une vieille femme la recueillit en attendant le retour de son père. Un jour, Vassilissa dit à la vieille : «Je m'ennuie à ne rien faire. Achète-moi du beau lin, je vais le filer, le temps me durera moins.» La vieille lui apporta du lin et

Vassilissa se mit au travail. Entre ses doigts le fuseau danse, vire, le fil s'étire, plus fin qu'un cheveu, plus solide que l'acier. Elle eut vite fini de filer, voulut se mettre à tisser, mais aucun métier n'était assez fin pour son fil. C'est encore sa poupée qui l'aida et qui lui fabriqua un métier tel qu'on aurait pu tisser des toiles d'araignées avec! Vassilissa se remit à l'ouvrage et à la fin de l'hiver la toile était tissée, si mince, si fine qu'on aurait pu la faire passer par le chas d'une aiguille! Au printemps on fit blanchir la toile sur le pré, au soleil chaud et au vent frais. Et Vassilissa dit à la vieille femme : « Va au marché, grand-mère. Vends cette toile et garde l'argent. » Mais la vieille s'écria : « Tu n'y songes pas! Je vais la porter chez le tsar. »

Devant le palais elle s'installa, allait et venait sous les fenêtres, tant et si bien que le tsar la remarqua et l'appela : « Que fais-tu là, bonne vieille? Que veux-tu?

– Je t'apporte une denrée rare, comme Votre Majesté n'est pas près d'en voir! beau, du précieux à n'en pas croire les yeux!»

Le tsar fit entrer la vieille et s'émerveilla de la toile : «Combien en demandes-tu, bonne vieille?

– Une toile pareille n'a pas de prix! Nul ne peut l'acheter, le tsar seul peut la porter. Alors, si Votre Majesté y consent, je vous l'offre en joli présent!»

Le tsar remercia la vieille qui partit, chargée de cadeaux. Le tsar donna la toile à ses tailleurs pour qu'ils lui en fassent des chemises. Ces chemises, ils les coupèrent, mais pour ce qui est de les coudre – rien à faire! Ni tailleurs ni lingères n'osaient œuvrer une toile aussi fine. Le tsar, impatienté, envoya chercha vieille femme : «Puisque tu as su tisser la toile, tu sauras coudre mes chemises!

– Cette toile ne sort pas de mes mains. Ma fille adoptive l'a filée et tissée, tout y est passé. C'est son travail, son bel ouvrage!

– Eh bien, elle n'a qu'à coudre mes chemises!»

Quand la vieille lui rapporta l'affaire, Vassilissa sourit : «Je me doutais bien que c'était du travail pour mes mains!»

Et elle se mit à coudre. Dans ses doigts l'aiguille vole, un point à l'autre se colle, la douzaine de chemises est prête en un rien de temps. La vieille les emporta chez le tsar et Vassilissa qui avait une idée, se baigna, se peigna, richement s'habilla, et devant la fenêtre s'installa. Peu après elle vit arriver un envoyé du tsar qui dit à la vieille : «Où est cette habile couturière? Sa Majesté le tsar de ses yeux veut la voir, de ses mains veut la récompenser. »

Vassilissa se rendit au palais. Et quand elle entra, le tsar la regarda et en tomba amoureux sur-le-champ :

« Je ne te laisserai pas partir, ma douce beauté ! Sois ma femme ! »

Le tsar prit par la main Vassilissa la ravissante beauté, la fit asseoir à ses côtés et on célébra leurs noces sans plus tarder.

Bientôt le père de Vassilissa revint de voyage, il fut tout heureux du bonheur de sa fille et resta vivre près d'elle. La vieille femme demeura aussi avec eux. Et toute sa vie la tsarine Vassilissa porta sa poupée sur elle, dans sa poche.

*

Long-j'y vas[39]

Un père avait trois fils. Les deux aînés étaient mariés, le plus jeune n'était qu'un gros benêt, lent et paresseux ; on l'avait surnommé Long-j'y vas.

Le père mourut et chacun des fils reçut cent écus d'or. Les deux aînés héritèrent en plus de la ferme.

Un jour ils dirent au cadet : « Donne-nous tes écus, frérot. Nous allons chercher fortune ailleurs. À notre retour nous te rapporterons un bonnet rouge, une ceinture et des souliers rouges. En attendant, fais ce que nos femmes te commanderont. »

À partir de ce moment, le grand nigaud se mit à passer ses journées étendu sur le four sans remuer un doigt. Il avait soin de garder à portée de la main des oignons, de la sauce brune et de la bière.

[39] Tiré de Léo Landsman, Contes slovaques, texte fr. Rita Delchambre, Bruges : Desclée De Brouwer, s.d. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 6 (1979), pp. 65-72.

Un jour les belles-sœurs dirent : «Long-j'y vas! Ouste! De l'eau! Sinon adieu bonnet, ceinture et souliers.»

Long-j'y vas se mit en route pour la rivière. Avec une hache il brisa la glace et remplit les cruches. Pendant qu'il se grattait derrière l'oreille, un brochet vint à passer le nez. Long-j'y vas parvint à s'en emparer.

Lâche-moi, dit le brochet, je te donnerai tout ce que tu désires.

«Je désire le don des souhaits, dit Long-j'y vas.

– Bien, tu n'auras qu'à prononcer :

"Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
Ceci ou cela se produise!"

– Je vais d'abord essayer, dit Long j'y vas.

Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet

Paraissent à l'instant même
Bière, oignons et sauce brune. »

Et tout se trouva être là. Long-j'y vas se remplit copieusement l'estomac et rejeta le brochet à l'eau. Il alla se placer derrière ses cruches et dit :

« Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
Mes cruches rentrent seules. »

Les cruches regagnèrent aussitôt d'elles-mêmes le logis et Long-j'y vas s'allongea de nouveau sur son four pour se gonfler et ronfler de plus belle.

Les belles-sœurs appelèrent : « Long-j'y vas ! Ouste ! Fendre du bois ! »

Long-j'y vas bâilla bruyamment, se retourna, sur le four et marmonna :

« Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet

Advienne ce qu'elles désirent!»

Alors la hache sauta de dessous le banc, fila comme une flèche vers la grange, cassa le bois, l'apporta près de l'âtre et reprit sa place.

Quelques jours plus tard, les belles-sœurs crièrent : «Long-j'y vas! Ouste! À la forêt pour du bois!»

Long-j'y vas se laissa glisser du four, enfila ses chaussures, alla prendre le traîneau dans la grange, emporta sa provision d'oignons, de sauce et de bière, s'assit sur le traîneau qui sur son brûlant désir se mit en marche silencieusement et sans chevaux. Lorsqu'il longea le marché animé de la ville, les gens accoururent curieux. Long-j'y vas, passant à toute vitesse, renversa tout sur son passage, hommes, chars, traîneaux et même les échoppes. Arrivé à la forêt il dit :

«Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
Arrive ce que je dirai :

La hache doit couper le bois
Le bois se lier en fagots
Et les fagots se placer sur le traîneau. »

Tout se fit comme commandé. Quand il repassa par la ville, les gens furieux l'arrachèrent du traîneau et le rouèrent de coups. Long-j'y vas crut d'abord qu'on le chatouillait, mais quand il sentit que c'était sérieux il dit à voix basse :

« Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
Chacun reçoive du bâton. »

Alors le bois sauta du traîneau et une volée de coups s'abattit sur tous ceux qui étaient là. Ensuite le traîneau rechargé regagna la maison et le gros lourdaud s'allongea de nouveau sur son four.

Depuis l'incident du marché, on parlait beaucoup et partout de Long-j'y vas. Le roi souhaita le voir et lui envoya un de ses ministres.

« Allons ! Arrive de ton four, gaillard ! Tes hardes au dos ! et chez le roi !

– Pourquoi faire ? demanda Long-j'y vas. J'ai ici de la bière, des oignons et de la sauce brune autant que j'en veux. »

Pour toute réponse le ministre lui appliqua un soufflet sur la joue. Long-j'y vas ne sourcilla pas et dit tout bas :

« Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
Le balai lui administre une raclée. »

Le balai qui se trouvait être plein de suie, plongea dans un baquet d'eau sale et se jeta sur le ministre. Celui-ci s'enfuit au plus vite par la fenêtre et disparut dans son carrosse.

Ensuite vint un autre ministre, plus prudent celui-là. Il commença par s'enquérir des préférences de Long-j'y vas. Arrivé devant lui, il lui fit une profonde

révérence et demanda poliment : «Long-j'y vas, voulez-vous m'accompagner chez le roi? Il vous donnera un bonnet rouge, une ceinture et des souliers rouges.

– Je veux bien! dit Long-j'y vas. Prenez les devants, je suis.»

Long-j'y vas se remplit d'abord l'estomac, fit ensuite un petit somme et, quand il se réveilla, marmonna :

«Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
Mon four m'emporte devant le roi.»

Le four cracha feu et flammes. La porte de la chambre vola toute grande ouverte et le four s'engouffra dans la rue et comme un ouragan se transporta devant le palais. Long-j'y vas continuait tranquillement à avaler ses oignons, sa sauce brune et sa bière.

Le roi parut et demanda : «D'où êtes-vous? Que faites-vous? Que désirez-vous?

– Je suis Long-j'y vas. Je mange des oignons avec de la sauce brune et je bois de la bière. Je désire un bonnet rouge, une ceinture et des souliers rouges. »

La très jolie princesse apparut également. Long-j'y vas la trouva très belle et murmura :

« Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
La princesse ne veuille d'autre époux que moi. »

Sur ce, le four reprit à toute allure le chemin de la maison.

La princesse voulut épouser Long-j'y vas, mais son père n'en voulait rien entendre. Elle en tomba malade de chagrin. Alors on appela Long-j'y vas au palais. Un sorcier les enferma, lui et la princesse, dans un tonneau qui fut lancé dans les airs à la vitesse de l'éclair. Ils volèrent à travers les nuages, ils volèrent jusqu'au moment où la princesse se sentit malheureuse et se mit à pleurer. Alors Long-j'y vas dit :

«Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
Nous descendions dans une île.»

Et ce fut fait. Dans l'île déserte, la table était toujours servie. La princesse cependant restait morose. Elle désirait un palais de marbre, des fenêtres de cristal, des meubles dorés, un toit d'ambre, des servantes et enfin un pont bordé de rampes d'or, qui conduirait de l'île au palais de son père.

Long-j'y vas prononça :

«Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
Le vœu de la princesse s'accomplisse.»

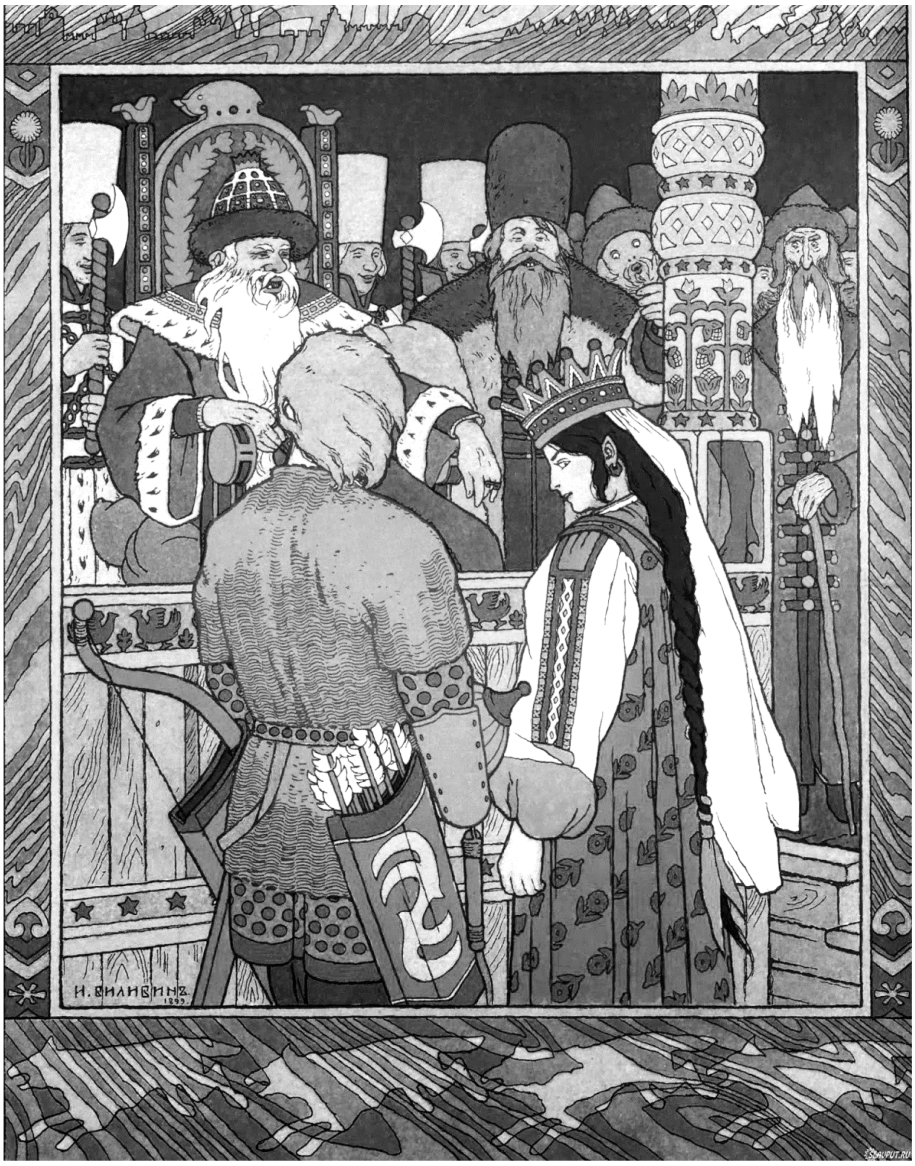
Au moment de traverser le pont, Long-j'y vas s'avisa subitement qu'il était maladroit et sot alors que les autres étaient courtois et pleins d'esprit. Il ne pouvait certainement pas se présenter comme un lourdaud à la

cour du roi. Il résolut donc d'employer une dernière fois le présent du brochet et murmura :

«Que sur mon brûlant désir
Et sur l'ordre du brochet
Je sois comme je désire.»

Et immédiatement il eut de l'esprit et de belles manières. Il passa avec la princesse le pont qui conduisait au palais. Le jour même on fêta les noces et Long-j'y vas fut choisi pour occuper le trône après la mort du roi. On fit un magnifique banquet.

Ils burent et mangèrent,
Tout était plein de gaîté.
J'étais aussi des invités
Et bus vin et miel à mon gré.
Je vous ai fidèlement rapporté
Tout ce qui y fut raconté.



Ivan Bilibine, Le prince et Yelena.

Contes d'Extrême-Orient

Choei-yun[40]

Choei-yun était une célèbre courtisane de Hang-tcheou, sans égale pour l'esprit et la beauté. Quand elle eut quatorze ans, sa mère voulut qu'elle se mît à recevoir. Choei-yun observa : « C'est toute ma vie qui va se décider ; n'agissons pas à la légère. Que ma mère fixe le prix de quinze pièces d'or. »

Chaque jour elle eut des visiteurs ; ceux qui voulaient être reçus lui apportaient un présent. Si le présent était sérieux, elle jouait avec eux une partie d'échecs, ou elle leur offrait un dessin. Si le présent était mince, elle se bornait à leur servir du thé. Sa renommée fut bientôt immense, et chaque jour les visiteurs les plus riches et les plus élégants se succédaient à sa porte. Il y avait alors à Yu-hang un certain Houo, qui s'était fait un nom de bonne heure par son talent, mais ne possédait

[40] Tiré de *Contes Magiques, d'après l'ancien texte chinois de P'ou Soung-Lin*, trad. Par Louis Laloy, Paris : L'Édition d'art, 1925, p. 101. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 59-60 (1997), pp. 154-157.

qu'une très médiocre fortune. Il regardait Choei-yun avec ferveur, mais n'osait pas risquer un rêve d'union. Il parvint à réunir un modeste présent, dans l'espoir d'obtenir la faveur d'une entrevue ; mais il craignait encore qu'à l'examen, parmi la foule des adorateurs, elle ne prît pas garde à un si pauvre prétendant. Quand il arriva, après quelques paroles échangées, elle le traita fort bien, causa longuement avec lui, lui fit les yeux doux, et lui remit même des vers de sa façon :

Pourquoi demander l'eau de riz
À la porte étincelante de l'hôtellerie enchantée?
Si vous cherchez le pilon de jade, présent des fiançailles magiques
Ne le cherchez sinon sur cette terre.

Grande fut la joie du jeune homme, il voulait prolonger l'entretien, mais une petite servante annonça un visiteur. Houo tout troublé se retira, mais de retour chez lui il récitait encore le petit poème, le cœur bouleversé.

Quelques jours après, ne pouvant dominer ses sentiments, il se mit sur ses plus beaux atours et retourna chez Choei-yun. Elle le reçut avec joie, et s'asseyant près de lui, elle lui demanda tout bas, l'air inquiet, s'il avait l'intention de passer une nuit avec elle. Il répondit : « Je suis un pauvre lettré dont la folie ne prétend à rien qu'à votre amitié. Le présent infime que je vous ai donné a déjà épuisé mes faibles moyens. » Choei-yun, à ces mots, devint triste, et ils restèrent l'un près de l'autre sans rien dire. Houo ne s'en allait pas, et déjà la mère avait à plusieurs reprises appelé sa fille avec impatience. Il partit enfin, désolé au point de songer à vendre tout son bien pour acheter un seul moment de joie, et disparaître ensuite, mais il ne pouvait supporter cette pensée, et à force de délibérer il perdit courage et on n'entendit plus parler de lui. Cependant Choei-yun fut plusieurs mois sans trouver un protecteur à son goût. Sa mère irritée voulait la contraindre et n'y parvenait pas. Un jour un bachelier apporta son présent, s'assit pour causer

un moment, puis se leva et du doigt lui toucha le front en disant : «Dommage! Dommage!» Et il partit. Choei-yun, après l'avoir reconduit, regarda son front : on y voyait une marque noire comme de l'encre. Elle lava cette tache et ne fit que la rendre plus apparente. Au bout de quelques jours, la tache avait gagné ; après un an, elle avait envahi tout le visage. On ne pouvait regarder la malheureuse sans rire. Plus de visiteurs à cheval ou en voiture. La vieille la privait de toilette, la reléguait parmi les domestiques ; faible et languissante, elle ne pouvait endurer cet exil et dépérissait de jour en jour. Houo ayant appris cela vint la voir et la trouva, tout échevelée, dans la cuisine, hideuse à voir comme un démon. Elle leva la tête, le reconnut, et se cacha le visage contre la muraille. Houo, plein de pitié, alla trouver la vieille pour lui acheter Choei-yun. Elle y consentit. Houo vendit ses champs, vida sa bourse, et emmena la jeune femme. En franchissant le seuil, elle ramassa le pan de sa robe pour cacher ses larmes, et ne voulut pas se

considérer comme une compagne. Elle désirait qu'il se procurât une seconde épouse pour l'avenir. Mais il dit : « Ce qui a du prix dans l'existence, c'est l'amitié. Vous avez eu de l'amitié pour moi au temps de votre splendeur. Comment n'en aurais-je pas pour vous au temps de votre misère ? » Et il ne prit pas d'autre femme. On se moquait de lui, mais il n'en devenait que plus obstiné. Une année s'écoula. Un jour qu'il s'était rendu à Sou-tcheou, il rencontra à l'hôtel un certain Ho qui lui demanda des nouvelles de la célèbre Choei-yun, de Hang-tcheou.

« Elle est mariée, répondit-il.

– Et avec qui ?

– Un homme dans mon genre.

– S'il vous ressemble, c'est vraiment un homme. Et à quel prix l'a-t-il achetée ?

– Un accident qui lui est survenu a permis de l'acheter à bon marché. Sans quoi, est-ce un homme de

mon espèce qui pouvait obtenir la merveille du pavillon bleu ? »

L'autre lui demanda encore si vraiment cet homme lui ressemblait. Étonné de la question, Houo interrogea à son tour et Ho répondit en souriant : « Je ne veux pas vous tromper. Autrefois, j'ai passé un moment auprès de cette beauté et j'ai eu pitié de voir cette grâce incomparable condamnée à errer sans trouver un ami. C'est pourquoi, usant d'un certain procédé, j'ai terni son éclat pour garder sa fraîcheur et lui permettre d'attendre l'amour qui serait le miroir de son âme. » Houo demanda vivement : « Ce que vous avez marqué, pouvez-vous l'effacer ?

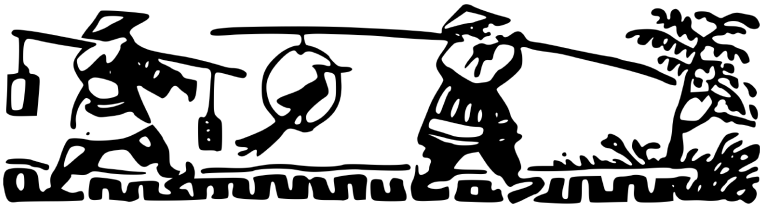
– Comment ne le pourrais-je pas ? dit-il en souriant toujours. Il suffit que cet homme me le demande en toute sincérité. » Alors Houo le salua et dit : « Le mari de Choei-yun, c'est moi. »

Ho, tout heureux répondit : « Il n'y a ici-bas que les hommes d'un grand esprit qui soient capables d'un grand amour, car ils ne sacrifient pas la pensée au charme extérieur. Je vous prie de m'emmener avec vous et je vous donnerai une belle épouse. »

Quand ils furent arrivés, Houo voulait offrir à boire à son hôte, mais il l'arrêta : « Je vais d'abord faire mon office. Faites tout préparer, et vous serez heureux. » Il fit donc apporter un bassin qu'on remplit d'eau, et avec son doigt il écrivit sur l'eau ; puis il appela la jeune femme : « Lavez-vous avec cette eau, et vous serez guérie. Mais il faut que vos proches s'éloignent : il n'est permis qu'au médecin de rester. »

Houo sourit et sortit, pour attendre que Choei-yun se fût lavée. À mesure que la main de celle-ci passait sur son visage, son éclat revenait, aussi brillant que par le passé. Mari et femme, émerveillés, n'arrêtaient

pas de remercier leur bienfaiteur, mais déjà il avait disparu, et ils connurent alors que c'était un immortel.



Un certain manque d'initiative[41]

Un jour que Confucius admirait la cascade de Lu-leang, haute de deux cent quarante pieds, produisant un torrent qui bouillonne sur une longueur de trente stades, si rapide que ni caïman ni tortue ni poisson ne peut le remonter, il aperçut un homme qui nageait parmi les remous. Croyant avoir affaire à un désespéré qui cherchait la mort, il dit à ses disciples de suivre la rive afin de le retirer, s'il passait à portée. Or, à quelques centaines de pas en aval, cet homme sortit lui-même de l'eau, défit sa chevelure pour la sécher, et se mit à suivre le bord, au pied de la digue, en fredonnant.

Confucius l'ayant rejoint, lui dit : «Quand je vous ai aperçu nageant dans ce courant, j'ai pensé que vous vouliez en finir avec la vie. Puis, en voyant l'aisance avec laquelle vous sortiez de l'eau, je vous ai pris pour

[41] Tiré de Léon Wieger, *Les pères du système taoïste, vol. 2, Lie-Tzeu*, Paris : Cathasia, 1950, (Collection d'Extrême-Orient), p. 93. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 3 (1978), pp. 65-71.

un être transcendant. Mais non, vous êtes un homme, en chair et en os. Dites-moi, je vous prie, le moyen de se jouer ainsi dans l'eau. »

Je ne connais pas ce moyen, fit l'homme. Quand je commençai, je m'appliquai ; avec le temps, la chose me devint facile ; enfin je la fis naturellement, inconsciemment. Je me laisse aspirer par l'entonnoir central du tourbillon, puis rejeter par le remous périphérique. Je suis le mouvement de l'eau, sans faire moi-même aucun mouvement. Voilà tout ce que je puis vous en dire.

*

Prudence[42]

Le prince de Lou, ayant entendu dire que Yen Ho était un homme versé dans le Tao, envoya un messager lui faire des avances en lui portant de sa part un lot de soieries. Yen Ho se tenait auprès d'une porte grossière, vêtu de gros chanvre, donnant lui-même sa provende à son bœuf. Ce fut lui qui répondit quand le messager du prince, qui ne le connaissait point, demanda : « Est-ce ici que demeure Yen Ho?

– Oui, dit celui-ci, c'est moi. »

Pendant que le messager exhibait les soieries, Yen Ho lui dit : « Assurez-vous encore, car j'ai bien peur que vous n'ayez mal compris vos instructions et ne vous attiriez donc une punition. »

Quand le messager du prince revint après s'être assuré d'avoir bien entendu, Yen Ho fut introuvable.

[42] Tiré de Liou Kia-hway, *L'œuvre complète de Tchouan-tseu*, Paris : Gallimard, 1969, p. 229. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 3 (1978), pp. 65-71.

C'est là un exemple du vrai mépris des richesses et des honneurs. C'est pourquoi il est dit : «L'essence du Tao consiste à bien régir sa personne ; son résidu consiste à régir la principauté ; son ordure consiste à régir le monde entier.» Envisagée de ce point de vue, la tâche du souverain et du roi ne représente que le travail accessoire du saint et ne peut assurer l'accomplissement de la personne ni l'entretien de la vie. Nos modernes mettent en péril leur personne et rejettent leur vie pour se sacrifier aux choses extérieures. N'est-ce pas lamentable ?

Avant de faire quoi que ce soit, le saint examine le but et les moyens. Imaginons un homme qui prend la perle du marquis de Souei comme balle sur son arbalète pour tirer sur un moineau à mille toises de distance ; tout le monde rit nécessairement de lui, parce qu'il expose un objet si précieux pour un résultat si minime. Or, la vie ne vaut-elle pas mieux que la perle du marquis de Souei ?

La lettre et l'esprit ou le mot et la chose[43]

Un jour, le duc Houan (de Ts'i) lisait dans sa salle surélevée, tandis qu'en bas de la salle le charron Pien travaillait à faire une roue. Déposant son marteau et son poinçon, le charron monta dans la salle et demanda au duc : « Qu'est-ce que vous lisez là?

– Les paroles des saints, répondit le duc.

– Les saints existent-ils encore? demanda Pien.

– Ils sont morts, dit le duc.

– Alors, ce que vous lisez ne représente que la lie des Anciens. »

Le duc répartit : « Je lis, un charron n'a pas à me donner son avis. Je te permets toutefois de t'expliquer. Si tu n'y arrives pas, tu seras mis à mort.

[43] Tiré de Liou Kia-hway, *L'œuvre complète de Tchouan-tseu*, Paris : Gallimard, 1969, p. 118. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 3 (1978), pp. 65-71.

– Voici ce que le métier de votre serviteur lui a permis d'observer. Quand je fais une roue, si je vais doucement, le travail est plaisant, mais n'est pas solide. Si je vais vite, le travail est pénible et bâclé. Il me faut aller ni lentement ni vite, en trouvant l'allure juste qui convienne à la main et corresponde au cœur. Il y a là quelque chose qui ne peut s'exprimer par les mots. Aussi n'ai-je pu le faire comprendre à mon fils qui, lui-même, n'a pu être instruit par moi. C'est pourquoi à soixante-dix ans je travaille toujours à faire mes roues.

Ce que les Anciens n'ont pu transmettre
est bien mort et les livres
que vous lisez ne
sont que leur
lie. »

*

Les deux savoirs[44]

Koungsounn-loung le sophiste, dit au prince Meou de Wei : «Étant jeune, j'ai d'abord étudié la doctrine des anciens souverains (les traditions classiques) ; ensuite j'ai approfondi la question de la bonté et de l'équité (confucéisme) ; puis j'ai scruté les similitudes et les dissemblances, les substances et les accidents, le oui et le non, le licite et l'illicite (logique, morale) ; j'ai été jusqu'au fond des théories et des arguments de toutes les écoles, et je croyais vraiment être très fort, quand voici qu'un certain Tchoang-tzeu m'a étourdi et troublé. Je ne sais si c'est défaut de ma dialectique, ou déficit de ma science ; mais le fait est que, moi le sophiste rhéteur, je suis resté bouche close devant lui, ne pouvant pas répondre et n'osant plus interroger. »

[44] Tiré de Léon Wieger, *Les pères du système taoïste, vol. 3, Tchoang-Tzeu*, Paris : Cathasia, 1950, (Collection d'Extrême-Orient), p. 345. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 3 (1978), pp. 65-71.

Le prince Meou prit un siège, poussa un soupir, leva les yeux au ciel, sourit et dit : « Savez-vous l'histoire de la grenouille du vieux puits, et de la tortue de la mer orientale? Combien je suis heureuse dans mon puits, dit la grenouille à la tortue ; je puis sauter sur la margelle, me blottir dans les trous entre les briques, nager à la surface, plonger dans la vase ; de tous les habitants de ce puits, larves, têtards, aucun n'en sait faire autant que moi ; aussi je préfère mon puits à votre mer ; essayez un peu de ses charmes... Pour complaire à la grenouille, la tortue essaya. Mais, une fois sa patte droite introduite dans le puits, il lui fut impossible d'y faire entrer la gauche tant le puits était étroit, tant elle était large. Après avoir retiré sa patte, elle donna à la grenouille les renseignements suivants sur la mer. Elle a plus de mille stades de long. Elle est plus profonde que mille hommes montés l'un sur l'autre ne sont hauts. Au temps de l'empereur Ub, en dix ans, il y eut neuf inondations ; toute cette eau coula à la mer, sans que

celle-ci augmentât. Au temps de l'empereur Tang, en huit ans il y eut sept sécheresses ; aucune eau ne coula à la mer, et celle-ci n'éprouva pourtant pas la moindre diminution. Durée, quantité, ces termes ne s'appliquent pas à la mer. Cette immobilité constante, voilà le charme de mon séjour à moi... À ces mots, la grenouille du puits fut prise de vertige, et perdit son petit esprit.

Et vous qui, ne sachant pas bien distinguer entre oui et non, vous vous mêlez d'examiner les assertions de Tchoang-tzeu, ne ressemblez-vous pas à cette grenouille qui essaya de comprendre la mer? Vous tentez ce dont vous n'êtes pas capable. Autant vaudrait faire emporter une montagne par un moustique, ou vouloir faire qu'un ver de terre luttât de vitesse avec un torrent. Qu'entendez-vous au langage sublime de cet homme? Vous grenouille du vieux puits! Il descend jusqu'aux sources souterraines, et s'élève jusqu'au firmament. Il s'étend par-delà l'espace, insondablement profond, incommensurablement mystérieux. Vos règles dialectiques

et vos distinctions logiques ne sont pas des instruments proportionnés à un pareil objet. Autant vaudrait vouloir embrasser le ciel avec un tube, ou dépecer la terre avec une alène. Allez-vous-en maintenant, et n'en demandez pas davantage, de peur qu'il ne vous arrive autant qu'à ces enfants de Cheou-ling, envoyés pour faire leur éducation à Han-tan. Ils désapprirent la manière de marcher grossière de Cheou-ling, et n'apprirent pas la manière de marcher distinguée de Han-tan ; de sorte qu'ils revinrent dans leur patrie, marchant à quatre pattes. N'en demandez pas davantage, car vous oublieriez votre vulgaire petit savoir de sophiste, sans arriver à rien comprendre à la science supérieure de Tchoang-tzeu. » Kougsounn-loung ayant écouté cette tirade la bouche ouverte et tirant la langue, s'enfuit tout éperdu.

Une tasse de thé[45]

Nan-In, maître japonais sous le règne des Meiji (1868-1912), reçut un jour un professeur de l'université venu s'informer sur le Zen.

Comme il servait le thé, Nan-In remplit la tasse de son visiteur à ras bord, et continua, à verser.

Le professeur regarda le thé déborder, jusqu'à ce qu'il s'écria, excédé : «Plus une goutte, ma tasse est pleine!

– Tout comme cette tasse, dit Nan-in, tu es rempli de tes propres opinions. Comment pourrais-je te montrer ce qu'est le Zen si tu ne vides d'abord ta tasse?»

[45] Tiré de Paul Reps, *Présence zen*, trad. de l'anglais par C. Mallerin, P.A. Dujat et J.L. Accarias, Paris : Le Dernier Terrain Vague, 1977. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 13 (1981), pp. 74-80.



Edmond Dulac, in Hans Christian Andersen, *The Nightingtale*,
Londres : Hodder and Stoughton, 1911.

Les conseils d'une mère[46]

Sous la dynastie des Tokugawa, vivait un érudit en sanskrit fort célèbre du nom de Jiun. C'était un maître Shingon qui avait fait dans sa jeunesse de nombreuses conférences. Sa mère, ayant eu écho de sa renommée, lui écrivit une lettre, qui disait :

« Mon fils, je doute que tu deviennes un jour un fidèle du Bouddha, car ton seul désir est d'être un dictionnaire ambulant. Il n'y a pas de fin au savoir ; il n'y a pas de limite à la gloire. Je souhaite que tu arrêtes de faire ces conférences. Retire-toi dans un petit temple, loin, dans la montagne, et consacre ton temps à la méditation. C'est de cette manière seulement que tu t'accompliras véritablement. »

[46] Tiré de Paul Reps, *Présence zen*, trad. de l'anglais par C. Mallerin, P.A. Dujat et J.L. Accarias, Paris : Le Dernier Terrain Vague, 1977. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 13 (1981), pp. 74-80.



George de la Chapelle *et al.*, *Recueil de divers portraits*, Paris, XVIIe XVIIIe s.

Le voleur[47]

Un soir, alors que Shichiri Kojun récitait des sutras, un voleur, portant une épée tranchante, entra chez lui et lui demanda de lui donner sa bourse ou sa vie.

Shichiri lui dit : « Ne me dérange pas ; l'argent est dans le tiroir. » Puis il se remit à réciter les sutras.

Peu après, il s'interrompit pour dire : « Ne prends pas tout, car je dois payer mes impôts demain. » L'intrus rassembla, le plus gros de l'argent et s'apprêta à partir.

« Remercie lorsqu'on te fait un cadeau », ajouta Shichiri. L'homme le remercia et s'esquiva.

Quelques jours plus tard, on attrapa le voleur et celui-ci avoua ses larcins, dont le vol chez Shichiri. Quand ce dernier fut appelé comme témoin, il déclara :

[47] Tiré de Paul Reps, *Présence zen*, trad. de l'anglais par C. Mallerin, P.A. Dujat et J.L. Accarias, Paris : Le Dernier Terrain Vague, 1977. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 13 (1981), pp. 74-80.

« Cet homme n'est pas un voleur, du moins en ce qui me concerne. Je lui ai donné l'argent et il m'en a remercié. »

Après avoir accompli sa peine de prison, le voleur se rendit chez Shichiri et devint son disciple.



Bien et mal[48]

Lorsque Bankei tenait ses séminaires de méditation, des élèves originaires de tout le Japon venaient y assister.

Lors de l'un de ces rassemblements, un élève fut pris en train de voler. On rapporta le fait à Bankei en lui demandant d'expulser le coupable. Bankei ignora le cas.

Quand, un peu plus tard, l'élève recommença, Bankei ferma à nouveau les yeux. Cela rendit furieux les séminaristes, qui firent une pétition pour demander le renvoi du voleur, en précisant que sinon, ils partiraient tous.

Lorsqu'il eut lu la pétition, Bankei réunit les élèves et leur dit : « Vous êtes sages, mes frères. Vous savez ce qui est bien et ce qui est mal. Allez étudier ailleurs, si

[48] Tiré de Paul Reps, *Présence zen*, trad. de l'anglais par C. Mallerin, P.A. Dujat et J.L. Accarias, Paris : Le Dernier Terrain Vague, 1977. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 13 (1981), pp. 74-80.

tel est votre désir, mais laissez-moi vous dire que notre pauvre frère ne sait même pas reconnaître le bien du mal ; qui l'instruira, si je ne le fais pas ? Je vais le garder avec moi, même si cela doit vous faire tous partir. »

En entendant ces paroles, le voleur fondit en larmes. Toute envie de voler avait disparu.



Le Bouddha au nez noir[49]

Une nonne, recherchant l'illumination, fit une statue du Bouddha qu'elle recouvrit de feuilles d'or. Partout où elle allait, elle emportait la statue avec elle.

Les années passèrent. La nonne s'installa avec son Bouddha dans un petit temple de campagne. Les Bouddhas y étaient déjà fort nombreux, et chacun possédait son autel particulier.

La nouvelle venue, désirant brûler de l'encens devant son propre Bouddha, craignit que le parfum ne s'échappât vers d'autres Bouddhas. Aussi inventa-t-elle un système de cheminée par laquelle la fumée n'arriverait qu'à sa propre statue.

Le nez de son Bouddha en or en fut tout noirci, ce qui le rendit très laid.

[49] Tiré de Paul Reps, *Présence zen*, trad. de l'anglais par C. Mallerin, P.A. Dujat et J.L. Accarias, Paris : Le Dernier Terrain Vague, 1977. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 13 (1981), pp. 74-80.



George de la Chapelle *et al.*, *Recueil de divers portraits*, Paris, XVIIe XVIIIe s.

Les soldats de l'humanité[50]

Des officiers japonais en manœuvre réquisitionnèrent le temple de Gasan pour en faire leur quartier général. Gasan recommanda au cuisinier : « Tu feras aux officiers les mêmes simples repas que pour nous. »

Cela rendit furieux ces messieurs de l'armée, habitués à un traitement spécial. L'un d'entre eux vint voir Gasan et lui dit : « Qui crois-tu que nous sommes ? Nous sommes des soldats qui sacrifions nos vies pour notre pays. Pourquoi n'avons-nous pas le traitement qui nous est dû ? »

Gasan répondit alors sévèrement : « Et que crois-tu que nous sommes, nous ? Nous sommes des soldats de l'humanité, et notre but est de sauver tous les êtres. »

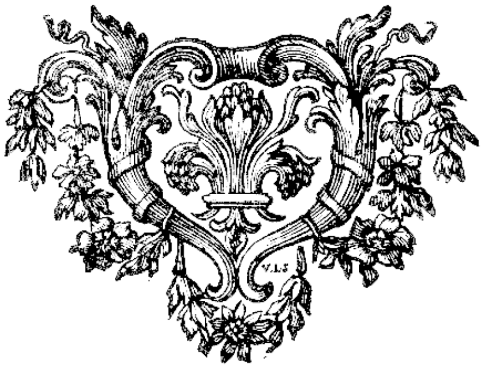
[50] Tiré de Paul Reps, *Présence zen*, trad. de l'anglais par C. Mallerin, P.A. Dujat et J.L. Accarias, Paris : Le Dernier Terrain Vague, 1977. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 13 (1981), pp. 74-80.



Luo Guanzhong, *Roman des trois royaumes*, XIVe s.

Trois sortes de disciples[51]

Le maître Gettan vivait à la fin de la dynastie des Tokugawa. Il disait souvent : «Il y a trois sortes de disciples ; ceux qui transmettent le Zen à d'autres, ceux qui entretiennent le temple et les autels, et enfin, les sacs à riz et les portemanteaux. »



[51] Tiré de Paul Reps, *Présence zen*, trad. de l'anglais par C. Mallerin, P.A. Dujat et J.L. Accarias, Paris : Le Dernier Terrain Vague, 1977. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 13 (1981), pp. 74-80.



Edmond Dulac, in Hans Christian Andersen, *The Nightingtale*,
Londres : Hodder and Stoughton, 1911.

Négociation de logement[52]

À condition d'engager une discussion sur le Bouddhisme et d'en sortir vainqueur, tout moine errant peut séjourner dans un temple zen. S'il perd, il doit repartir.

Dans un temple, au nord du Japon, vivaient deux moines qui étaient frères. L'aîné était érudit, mais le cadet était stupide et borgne.

Un moine errant vint au temple, et, demandant à se loger, ouvrit, comme c'est la coutume, un débat sur l'enseignement suprême. Le frère aîné, fatigué ce jour-là d'avoir beaucoup étudié, demanda au plus jeune de le remplacer dans cette joute oratoire.

« Va, et demande à ce que le dialogue ait lieu dans le silence », lui recommanda-t-il.

Le jeune moine et l'étranger allèrent s'asseoir devant l'autel. Un peu plus tard, l'étranger se leva et se

[52] Tiré de Paul Reps, *Présence zen*, trad. de l'anglais par C. Mallerin, P.A. Dujat et J.L. Accarias, Paris : Le Dernier Terrain Vague, 1977. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 13 (1981), pp. 74-80.

rendit chez le frère aîné pour lui dire : « Ton jeune frère est un garçon merveilleux. Il m'a battu. »

« Raconte-moi le dialogue », dit l'aîné.

« Eh bien, expliqua le voyageur, j'ai d'abord levé un doigt pour représenter le Bouddha, celui qui a la lumière. Il a alors levé deux doigts, signifiant par là Bouddha, et son enseignement. J'ai levé trois doigts représentant le Bouddha, son enseignement et ses disciples, qui menaient une vie harmonieuse. Il m'a alors envoyé son poing dans la figure pour indiquer que les trois étaient une seule réalisation. Voilà comment il a gagné, et maintenant je n'ai plus le droit de rester ici. »

Sur ces mots, le voyageur s'en alla.

« Où est ce type ? » demanda le cadet en se précipitant sur son frère.

« J'ai cru comprendre que tu avais remporté le débat », dit celui-ci.

«Je n'ai rien gagné du tout. Je vais le rosser», répondit le cadet.

«Dis-moi quel était le sujet du débat», demanda l'aîné.

«Eh bien, il a levé un doigt, insinuant que je n'avais qu'un œil, ce qui était m'insulter. Mais comme c'est un étranger, j'ai tenu à être poli avec lui et j'ai levé deux doigts pour le féliciter d'avoir deux yeux. Alors le misérable effronté a levé trois doigts pour suggérer qu'à nous deux nous n'avions que trois yeux. Cela m'a rendu fou furieux. J'ai commencé à le battre et il est parti en courant. Voilà comment ça s'est terminé!»

*

Conte d'Afrique

L'animal aux longues cornes[53]

Les petits feux avaient disparu de toutes les régions. Un animal nommé «chantez» avait une très longue corne, il cherchait en vain, courut longtemps, mais en vain. Soudain, il arriva à un endroit où il y avait encore un petit feu. Il y tomba sur un homme et lui demanda du feu. Cet homme dit : «Comment dois-je prendre ce feu?» L'animal répondit : «Mets le feu à ma corne, je m'encourrai vite.» L'homme mit le feu aux cornes. L'animal retourna en courant, arriva à la première Lubilanji[54] et chanta :

«Je vais voir où le Ciel commence
Où il y a des perles et des choses brillantes.
Kalombo fils de Ntuite de Cinsekela,
A reçu toute ma puissance
Mes cornes plongent dans l'eau

[53] Tiré de Léo Stappers, *Textes luba. Contes d'animaux*, Tervuren : Musée Royal de l'Afrique Centrale, 1962, (Annales, série in-8°, Sciences Humaines). Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 31-32 (1987), pp. 106-107.
[54] L'animal franchit trois rivières.

Je me jette dans l'eau profonde. »

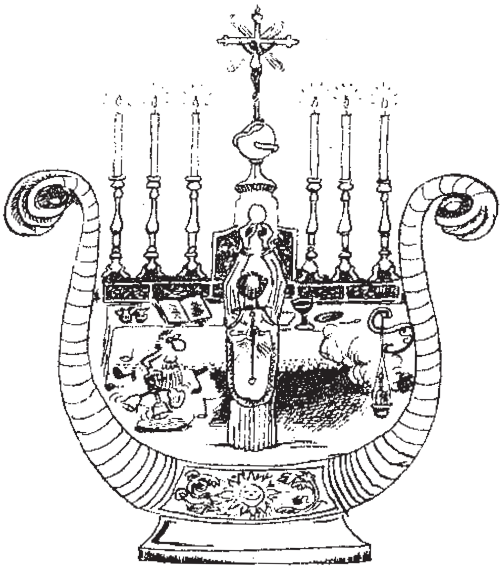
L'animal sortit à l'autre rive et arriva à la seconde Lubilanji et chanta à nouveau :

«Je vais voir où le Ciel commence
Où il y a des perles et des choses brillantes.
Kalombo, fils de Ntuite de Cinsekela,
A reçu toute ma puissance
Mes cornes plongent dans l'eau
Je me jette dans l'eau profonde. »

L'animal accéléra sa course et arriva à la Lubi et chanta de nouveau :

«Je vais voir où le Ciel commence
Où il y a des perles et des choses brillantes.
Kalombo, fils de Ntuite de Cinsekela,
A reçu toute ma puissance
Mes cornes plongent dans l'eau
Je me jette dans l'eau profonde. »

Sa corne consumée par le feu, l'animal arriva près de la Lukula, jeta les pattes en l'air et mourut.



Contes divers

La légende dorée (extrait), Zacharie et Élisabeth — Jacques de Voragine[55]

Zacharie et sa femme étaient vieux et sans enfant. Zacharie étant donc entré dans le temple pour offrir de l'encens, et une multitude de peuple l'attendant à la porte, l'archange Gabriel lui apparut. Zacharie éprouva un mouvement de crainte à sa vue ; mais l'ange lui dit : « Ne crains pas, Zacharie, parce que ta prière a été exaucée. »

C'est le propre des bons anges, selon ce que dit la glose, de consoler à l'instant par une bénigne exhortation ceux qui s'effraient en les voyant ; au contraire, les mauvais anges, qui se transforment en anges de lumière, dès lors qu'ils s'aperçoivent que ceux auxquels ils s'adressent sont effrayés de leur présence, augmentent encore l'horreur dont ils les ont saisis.

[55] Tiré de Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, Paris, Garnier Flammarion, 1967, pp. 401 et sqq, passim. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 4 (1978), pp. 61-66.

Gabriel annonce donc à Zacharie qu'il aura un fils dont le nom serait Jean, qui ne boirait ni vin, ni rien de ce qui peut enivrer, et qu'il marcherait devant le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Élie.

Jean est appelé Élie en raison du lieu que tous les deux habitèrent, à savoir le désert ; en raison de leur habillement extérieur, qui était grossier chez l'un comme chez l'autre ; en raison de leur nourriture qui était modique ; en raison de leur ministère, parce que tous deux sont précurseurs : Élie du juge, Jean du Sauveur, en raison de leur zèle, car les paroles de l'un et de l'autre brûlaient comme un flambeau ardent.

Or, Zacharie en considération de sa vieillesse et de la stérilité de sa femme, se prit à douter et d'après la coutume des juifs, il demanda un signe à l'ange : alors l'ange frappa de mutisme Zacharie qui n'avait pas voulu ajouter foi à ses paroles.

Parce qu'il avait demandé un signe au Seigneur, il reçut comme signe d'être privé de la parole.

Car, quand Zacharie sortit du temple et que le peuple se fut aperçu de son état de mutisme, on découvrit par ses gestes qu'il avait eu une vision dans le temple.

Or, sa semaine étant achevée, il alla à sa maison et Élisabeth conçut ; et elle se cacha pendant cinq mois, parce que, selon ce que dit saint Ambroise, elle rougissait de mettre un enfant au monde à son âge ; c'était en effet passer pour avoir usé du mariage dans sa vieillesse ; et cependant elle était heureuse d'être délivrée de l'opprobre de la stérilité, puisque c'était pour les femmes un opprobre de ne pas avoir de fruit de leur union : voilà pourquoi les noces sont des jours de fête et l'acte du mariage excusé.

Or, six mois après, la Sainte Vierge, qui avait déjà conçu le Seigneur, vint, en qualité de vierge féconde, féliciter sa cousine de ce que sa stérilité avait été levée, et

aider à sa vieillesse. Après qu'elle eut salué Élisabeth, le bienheureux Jean, rempli dès lors du Saint-Esprit, sentit le Fils de Dieu venir à lui et de joie il tressaillit dans le sein de sa mère, trépigna et salua par ce mouvement celui qu'il ne pouvait saluer de sa parole : car il tressaillit, comme transporté, devant l'auteur du salut, et comme pour se lever devant son Seigneur.

La Sainte Vierge demeura donc avec sa cousine pendant trois mois, elle la servait : ce fut elle qui de ses saintes mains reçut l'enfant venant au monde, d'après le témoignage de l'Histoire scolastique, et qui remplit avec les plus grands soins l'office de garder l'enfant.

*

Jean est appelé Lucifer ou étoile du matin, parce qu'il fut le terme de la nuit de l'ignorance, et le commencement de la lumière de la grâce.

*

Jésus-Christ le recommande souvent d'une manière étonnante, comme quand il dit entre autres choses : «Parmi les enfants des hommes, il n'y en a pas de plus grand que Jean-Baptiste.» (Matt. XI, 11) «Ces paroles, dit saint Pierre Damien, renferment l'éloge de saint Jean, proférées qu'elles sont par celui qui a posé les fondements de la terre, qui fait mouvoir les astres et qui a créé tous les éléments.»

*

Saint Chrysostome, qui veut montrer que Jean Baptiste a été plus que prophète, dit : «Un prophète mérite par la sainteté de sa vie et de sa foi de recevoir une prophétie.» Mais est-ce que c'est l'ordinaire d'être prophète avant d'être homme?

C'était une coutume d'oindre les prophètes ; et ce fut quand la Sainte Vierge salua Élisabeth que Jésus-Christ sacra en qualité de prophète Jean dans les entrailles de sa mère, selon ces paroles de Saint Chrysostome :

« Jésus-Christ fit saluer Élisabeth par Marie afin que sa parole sortie du sein de sa mère, séjour du Seigneur et reçue par l'ouïe d'Élisabeth, descendît à Jean qui ainsi serait sacré prophète. »

*

Il ne convient pas de discuter quel est le plus grand des deux Jean : et ceci fut divinement prouvé par un exemple. On lit qu'il y avait deux docteurs en théologie dont l'un préférait saint Jean-Baptiste et l'autre saint Jean l'Évangéliste. On fixa donc un jour pour une discussion solennelle. Chacun n'avait d'autre soin que de trouver des autorités et des raisons puissantes en faveur du saint qu'il jugeait supérieur. Or, le jour de la dispute étant proche, chacun des saints apparut à son champion et lui dit : « Nous sommes bien d'accord dans le ciel, ne dispute pas à notre sujet sur la terre. » Alors ils se communiquèrent chacun sa vision, en firent part à tout le peuple et bénirent Dieu.

*

En ce jour[56], quelques personnes ramassent de tous côtés les os d'animaux morts pour les brûler : il y en a deux raisons, rapportées par Jean Beleth : la première vient d'une ancienne pratique : il y a certains animaux appelés dragons, qui volent dans l'air, nagent dans les eaux et courent sur la terre. Quelquefois quand ils sont dans les airs, ils incitent à la luxure en jetant du sperme dans les puits et les rivières ; il y avait alors dans l'année grande mortalité. Afin de se préserver, on inventa un remède qui fut de faire des os des animaux un feu dont la fumée mettait ces monstres en fuite ; et parce que c'était, dans le temps, une coutume générale, elle s'observe encore en certains lieux.

La seconde raison est pour rappeler que les os de Saint Jean furent brûlés à Sébaste par les infidèles.

[56] Le 25 juin, fête de Saint-Jean-Baptiste

On porte aussi des torches brillantes, parce que Saint Jean fut une torche brûlante et ardente.

On fait aussi tourner une roue parce que le soleil à cette époque commence à prendre son déclin, pour rappeler le témoignage que Jean rendit à Jésus-Christ quand il dit : «Il faut qu'il croisse, et moi que je diminue.» Cette parole est encore vérifiée, selon saint Augustin, à leur nativité et à leur mort : car à la nativité de saint Jean-Baptiste les jours commencent à décroître, et à la nativité de Jésus-Christ ils commencent à croître, d'après ce vers : *Solstitium decimo Christum præ it atque Joannem*[57]. Il en fut ainsi à leur mort. Le corps de Jésus-Christ fut élevé sur la croix et celui de saint Jean fut privé de son chef.

[57] Dix jours avant le solstice arrivent la nativité du Sauveur et celle de saint Jean.

Le plaisir et les hommes – Mateo Aleman[58]

Après que Jupiter eut créé toutes les choses de la terre et les hommes pour en jouir, il donna ordre au Plaisir de faire séjour parmi eux, sans croire ni prendre garde à l'ingratitude dont ils usèrent peu après envers lui, lorsqu'ils prétendirent prendre l'orge et l'argent ensemble,[59] car dès qu'ils eurent le Plaisir, ils ne se souvinrent plus d'aucun autre dieu : à lui seul ils sacrifiaient, à lui seul offraient des victimes, et vers lui s'élevaient les chants de joie et de louange.

Jupiter, indigné, assembla tous les dieux et leur fit une longue harangue pour les informer du peu de reconnaissance de l'homme qui adorait le seul Plaisir sans avoir égard aux bienfaits reçus de sa main libérale,

[58] Tiré de Mateo Aleman, *La vie de Guzman d'Alfarache*, in *Romans picaresques espagnols*, éd. et trad. de l'espagnol par Maurice Molho et Jean-Francis Reille, Paris : Gallimard, 1974, (Bibliothèque de la Pléiade), pp. 59-62, passim et 125-128. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 8 (1979), pp. 63-70.

[59] Locution espagnole qui signifie vouloir tout à la fois.

puisqu'il en était créateur et l'avait tiré du néant. Et il pria chacun de proposer remède à ces folies.

Les plus bienveillants, portés à la clémence, dirent alors :

« Ils sont faibles et de faible matière. Prenons-les comme ils sont. S'il nous était possible de changer de condition et de nous mettre à leur place, bref, si nous étions leurs semblables, peut-être en aurions-nous fait autant. Il n'y faut point prendre garde. Tout au plus, une honnête correction suffira, j'en suis sûr, à y mettre bon ordre pour l'instant. »

Momus[60] eut envie de parler, et commença par certains propos un peu libres. Mais on lui imposa silence, en lui disant qu'il parlerait à son tour. Il y avait longtemps qu'il cherchait une occasion d'aigrir Jupiter : elle lui était venue à souhait. Il obéit pourtant, non sans

[60] Dieu du sarcasme.

remâcher une grande déclamation qu'il ferait à l'heure d'opiner.

Il y en eut entre-temps de son humeur, ou presque, qui dirent : « Il ne faut pas laisser sans punition une faute si griève. Infinie est l'offense faite à des dieux infinis, infini en doit être le châtiment. Notre avis est qu'il les faut exterminer jusqu'au dernier, sans plus les renouveler, puisqu'il n'est en rien nécessaire qu'ils soient. »

D'autres opinèrent qu'il ne le fallait point, mais qu'il les foudroyât tous de ses traits puissants, pour en créer par la suite d'autres qui fussent bons.

Ainsi allaient-ils donnant leurs différents avis, plus ou moins sévères, selon leur caractère ou leur humeur, jusqu'à ce que vînt le tour d'Apollon, qui, après avoir demandé la permission de parler et disposé les cœurs à l'ouïr, déclara d'une voix grave et d'un air serein :

« Tout-puissant et miséricordieux Jupiter, la plainte que tu fais des hommes est si juste qu'on ne peut s'opposer ni contredire à la vengeance que tu en voudras tirer. Mais je ne puis non plus, sans manquer à mon devoir, laisser de te dire là-dessus sans passion ce qui m'en semble.

Si tu détruis le monde, en vain auront été créées par toi les choses que tu y fis naître, et ce serait imperfection en ta divine essence de défaire ce que tu as fait pour le corriger, et montrer qu'il te fâche de l'avoir fait ; sans compter que tu risques de perdre ton estime, si ton pouvoir de créateur se laisse porter à de si grandes extrémités pour se venger de sa créature.

De les détruire pour en former d'autres à nouveau, je ne le trouve non plus à propos, car il te faudra leur donner ou refuser le libre arbitre. Si tu le leur donnes, ils seront nécessairement tels que les premiers ; si tu le leur dénies, ils ne seront pas hommes, et c'est en vain

que tu auras créé la grande machine du ciel, de la terre, des étoiles, de la lune et du soleil, l'ensemble des éléments et tout ce qu'avec tant de perfection tu as fait et formé.

Il n'y a qu'une seule chose à changer ici, et ce sera le meilleur remède. Tu leur as donné, Seigneur, le Plaisir pour qu'ils l'eussent parmi eux aussi longtemps que ta volonté, dont toutes choses dépendent, le permettrait. Que s'ils eussent su se maintenir justes et reconnaissants, ce serait injustice à toi de leur refuser assistance et de ne les point combler d'un surcroît de faveur. Mais puisqu'ils ont démérité par leur désobéissance, tu dois, avec modération, les en châtier, car il n'est pas bon qu'ils tiennent injustement de toi tant de biens pour t'en offenser. Tu devrais leur ôter le Plaisir et mander en sa place le Déplaisir, son frère, qui lui ressemble si fort. Ainsi reconnaîtront-ils dorénavant leurs misères et ta bonté, tes bienfaits et leurs offenses, ton repos et leur travail, leur peine et ta gloire, ta puissance et leur

faiblesse. Par ce moyen tu donneras de ton seul gré la récompense à qui l'aura méritée, aussi bénignement qu'il te plaira, de sorte que les bons et les méchants ne jouiront plus d'une seule et même félicité. Ils t'en seront, je pense, obligés, et du même coup tu les auras punis. Mais que ta volonté soit faite et qu'il en aille, très clément Jupiter, selon ton bon plaisir. »

Il finit là son discours. Momus, qui portait une vieille dent contre les hommes, tenta, par son éloquence enfiélée, d'aggraver leur délit. Mais il laissa voir son parti pris et l'on réprouva son conseil. Celui d'Apollon fut jugé excellent, et l'on en commit l'exécution à Mercure, qui prit son envol et, fendant l'air à tire-d'aile, descendit en terre, où il trouva les hommes autour du Plaisir, leur dieu, qui lui faisaient mille caresses et qui étaient loin d'imaginer qu'ils en dussent être jamais privés. Mercure s'approcha de lui et lui dit en secret l'ambassade des dieux. Il se vit contraint, quoiqu'il en eût, d'y obéir.

Mais les hommes, troublés, voulurent empêcher qu'on leur enlevât leur dieu : ils s'en saisirent, s'opiniâtrèrent à le défendre et mirent tout leur effort pour le retenir. À la vue de ce tumulte, Jupiter vint ici-bas ; et comme les hommes s'agrippaient à la tunique du Plaisir, par un beau stratagème il l'en retira et leur laissa le Déplaisir en sa place et dans son propre vêtement, de la même façon que son frère y était avant qu'il ne l'enlevât au ciel, ce dont les hommes demeurèrent déçus et satisfaits, car ils croyaient être venus à bout de leur prétention et avoir retenu leur dieu en leur compagnie. Mais ils se trompaient.

L'erreur en est encore en règne depuis ce vieux temps-là, et c'est toujours même leurre. Les hommes crurent qu'ils gardaient le Plaisir, et qu'il restait parmi eux sur la terre. Il n'en est rien, car seule en reste l'apparence et la vêture, dedans quoi le Déplaisir est enclos. Si tu penses ou imagines d'autre manière, tu es bien loin de la vérité. Veux-tu le voir ? Réfléchis.

Considère à ton gré les fêtes, les réjouissances, les festins, les ballets, les musiques, les joies, les voluptés, toutes choses à quoi ton humeur t'incline davantage lorsque ton désir, qui te les représente, les élève au plus haut point de leur perfection. Si je te demande : «Où vas-tu?» libre à toi de me répondre, bouffi d'orgueil : «Je vais me réjouir à telle ou telle fête.» Je consens qu'elle te donne du plaisir et que tu l'y prennes. Les jardins étaient fleuris à souhait, le murmure des eaux argentées et les perles fines qui jaillissaient des fontaines t'ont mis le cœur en joie. As-tu fait collation sans que la brise ou l'ardeur du jour te fît importune? As-tu joui de l'objet de tes désirs? Le temps s'est-il passé gaiement? T'a-t-on fait bon accueil et meilleure chère? Certes, tu n'as pu connaître de plaisir qu'il ne soit détrempé d'amertume. Et quand même le chagrin n'aurait-il point été de la partie, il me paraît impossible, que de retour à la maison et couché dans ton lit, tu ne te sois trouvé lassé, poudreux, dégoûtant de sueur, le cœur soulevé,

refroidi, rebuté, maussade, endolori et peut-être mort, la tête fendue. C'est au milieu des plaisirs que les plus grands malheurs éclosent, et la joie n'est jamais que la veille des larmes. Non point une veille qui te laisse une nuit de répit : c'est à pied d'œuvre, vautré dans l'idolâtrie, qu'il te les faut verser, car l'échéance ne t'en sera pas remise. Vas-tu enfin m'avouer que tu t'es laissé leurrer par l'habit et tromper par le masque? Là où tu croyais avoir affaire au plaisir, ce n'était que sa robe, et le déplaisir était dedans. Ne vois-tu point maintenant qu'il n'y a point de plaisir sur terre, et que le véritable est au ciel? Or donc, attends d'être là-haut pour l'avoir, et ne le cherche pas ici.

*



Jacques Callot, *Le berger jouant de la flûte*, in Les caprices, Florence, 1617.

L'ossement qui parle[61]

Il y avait une fois une reine, et elle avait deux enfants, deux beaux jeunes fils, droits comme des joncs et la face vermeille.

Un jour, en mai, la fraîche matinée, elle les a pris tous les deux. Sont allés se promener dans la forêt d'Ardenne, au bois de Charlemagne.

La reine avait au doigt une bague faite d'une pierre verte, verte comme l'écorce du saule, l'écorce de dessous. Elle tenait à cette bague comme au cœur qu'elle portait.

Au premier ruisseau, sous le couvert de la forêt, la bague a tourné à son doigt.

Au second ruisseau passé, sous le couvert de la forêt, la bague a glissé de son doigt.

Au troisième ruisseau passé, sous le couvert de la forêt, la reine a vu qu'elle n'avait plus sa bague.

[61] Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 25 (1985), pp. 74-80.

«Mes fils, mes fils, il faut que vous retrouviez la bague! Qui la retrouvera, qui me la rendra, celui-là gagnera le royaume de son père!»

Tous deux s'y sont mis. Cherche que cherchera au fond de la forêt d'Ardenne! Tant de lieues, tant de lieues, tant d'herbe tremblante, tant de ramée bougeante, tant de rosée déroulante. Sous un fayard, l'aîné a cru voir briller cette bague. Mais sous un peuplier le cadet l'avise qui étincelle. Il a jeté un cri.

Au cri, son frère est accouru. À la vue de la bague, il a tendu la main.

«As-tu trouvé la bague de notre mère?

– Frère, je l'ai trouvée.

– Donne-la promptement.

– Je ne la donne pas.

– Si tu ne la donnes, tu vas perdre la vie.

– Vive qui vive! Tu m'arracheras la vie, plutôt que de m'arracher la bague!»

À la première réponse, l'aîné a tiré son couteau. À la dernière, dans le cœur le lui a plongé.

À la rosée de l'herbe, il a lavé la bague, à l'onde du ruisseau il a lavé la lame.

Puis, tout frémissant, de son couteau, sous le peuplier il a creusé une fosse. Et tout tremblant, y a enterré son frère.

Sur le soir, au baisser du soleil, il est retourné au château.

«Mère, la bague, j'ai la bague! Dans la forêt d'Ardenne, le royaume de mon père, c'est moi qui l'ai gagné!

– Ha, mon fils, oui, c'est bien la bague... Mais ton frère, ton frère où est-il?»

On a crié, de la grande porte. On a corné, de la plus haute tour.

Lui, de ses paumes, il se bouchait les oreilles.

« Ton frère, ton frère ne paraît pas. Pourquoi n'as-tu ramené ton frère ? »

Lui, il a haussé les épaules.

« M'a-t-on chargé de garder mon frère ? Dans le bois de Charlemagne s'est enfoncé sous la ramée ; dans la forêt d'Ardenne s'est perdu sous les arbres. Peut-être le loup l'a accroché, peut-être l'ours l'a dévoré. »

La reine a fait chercher trois jours son fils cadet et à cors et à cris, par la campagne où volent les oiseaux sous le couvert où frémit la feuille. Mais à son fils aîné le troisième soir il lui a fallu dire que dans sept semaines et un jour on ferait un festin et qu'il deviendrait roi.

Les sept semaines ont passé. Un pâtre allait chaque jour garder ses bêtes dans la forêt d'Ardenne. Un jour, il cheminait derrière le troupeau. Sous un vert peuplier,

son chien se démenant a écarté la mousse. Sa chienne furieusement a fait voler la terre.

De dix pas, a cru voir un doigt blanc qui l'appelait. De trois, il a vu un ossement levé et l'a tiré de terre. Il l'a foré de son poinçon, il l'a travaillé de son couteau.

Puis il l'a porté à sa bouche. Et le sifflet s'est mis à siffler une chanson :

«Siffle pâtre, pauvre pâtre!
C'est mon frère qui m'a tué ;
Le royaume de mon père,
C'est moi qui l'avais gagné,
Pour la bague de ma mère
Trouvée sous le peuplier!
En la forêt d'Ardennes :
Ri chi chi,
Encore suis-je en vie!»

Et le soir au village, quand le pâtre a ramené les bêtes, il sifflait dans cet os. Le comte l'a entendu, l'a

entendu de la porte du château, le comte qui devait aller le lendemain au festin où le fils aîné serait fait roi.

À la première fois, il a dressé l'oreille. À la seconde fois, il a appelé le pâtre.

« Pâtre, ce sifflet, il faut me vendre. Je t'en donne une pièce d'or, je t'en donne trois pièces d'or. »

Au festin donc, le comte est allé, le sifflet sous sa chemise. Au premier plat qu'on a servi, il a posé ce sifflet sur la table. Au premier verre qu'on a rempli, il a mis le sifflet à ses lèvres. Et le sifflet fait d'un os blanc a sifflé sa chanson :

« Siffle, comte, seigneur comte !
C'est mon frère qui m'a tué ;
Le royaume de mon père,
C'est moi qui l'avais gagné,
Pour la bague de ma mère
Trouvée sous le peuplier !
En la forêt d'Ardenne,

Ri chi chi,

Encore suis-je en vie !»

La première fois qu'il a sifflé, tout le monde s'est regardé. La seconde fois qu'il a sifflé, tout le monde a regardé le fils aîné.

La reine a pris l'os blanc, et elle aussi l'a porté à ses lèvres :

«Siffle, mère, reine ma mère !
C'est mon frère qui m'a tué ;
Le royaume de mon père,
C'est moi qui l'avais gagné,
Pour ta bague de pierre verte
Trouvée sous le peuplier !
En la forêt d'Ardenne,
Ri chi chi
Encore suis-je en vie !»

Tous ceux du festin, tout le peuple, ont voulu sur-le-champ aller au bois de Charlemagne, à la forêt d'Ardenne.

Plus claire que la fauvette avec son doux gosier, la chanson du sifflet les guide sous le couvert.

Passé le premier ruisseau, leur dit quel sentier prendre. Passé le second ruisseau, de se rendre au peuplier.

Comme en un rêve, le fils aîné du roi marche en avant de tous. Et le gazon sèche devant lui ; derrière lui les pierres saignent. Le peuplier a commencé de bruire, la flûte a recommencé de parler.

De leurs épées, de leurs épieux se sont mis à l'ouvrage. Du premier coup qu'ils ont donné, ils ont trouvé la fosse. Du second coup ils ont trouvé l'enfant au cœur percé dans ses habits sanglants.

Alors tout le peuple s'est fait justicier de ce meurtre. Ont amassé et bois mort et bois vert, en ont fait un grand feu ronflant. Pieds liés, poings liés, ils ont jeté le fils aîné dans la fournaise.

Et le flûtiau fait d'un os blanc a encore chanté :

«De son corps on m'a tiré :
Qu'on me pose sur ses lèvres,
La vie j'y reporterai.
Maintenant le pouvez faire
Votre roi tout couronné,
Debout sous le peuplier!
En la forêt d'Ardenne,
Ri chi chi,
Encore suis-je en vie!»

Ainsi dit, ainsi fait. Sitôt l'os blanc sur sa bouche, le petit roi s'est levé en pied, droit comme un jonc, la joue vermeille.

Et l'acclamant, battant des mains, ils ont fait de lui leur roi tout couronné, dans le bois de Charlemagne, en la forêt d'Ardenne.



Paracelse et le Diable

En ce temps-là, le fameux docteur Paracelse habitait la ville d'Innsbruck, en Autriche. Or un matin qu'il se promenait dans les bois, il s'entendit appeler par son nom sans tout d'abord savoir d'où venait la voix.

« Théophrastus ! Théophrastus ! »

Il chercha tout autour de lui et finit par s'apercevoir que les paroles sortaient d'un sapin, et plus précisément d'un trou que bouchait un morceau de bois sur lequel étaient gravées trois croix. Il s'en approcha et pria l'invisible interlocuteur de se faire connaître.

« Je suis le Diable, fit la voix, un saint homme m'a enfermé ici et les croix que tu vois m'interdisent de retrouver la liberté.

– Que me donneras-tu si je te sors de là, lui dit alors Paracelse.

– Que souhaites-tu, fit la voix dans l'arbre.

– Un médicament qui guérit toutes les maladies, une teinture qui transforme les métaux vulgaires en or, enfin...

– Cesse! hurla le Diable. Trois est pour moi un chiffre détestable, mais je pourrai réaliser tes deux premiers souhaits. »

Alors Paracelse ôta le bouchon de bois et fit un pas en arrière. Il n'avait pas plutôt accompli ce geste qu'il vit sortir une petite araignée noire qui se laissa glisser sur la mousse et s'évapora au contact du sol. Dans le même moment apparut un homme maigre et noir, avec des yeux luisants comme des braises. Il sortit pour ainsi dire de terre, remerciant avec une grande courtoisie celui qui l'avait délivré. Puis il prit une baguette de coudrier et en frappa une roche voisine. Celle-ci se fendit en deux découvrant une sorte d'antre où il pénétra. Il en ressortit bientôt avec deux flacons qu'il remit au docteur. L'un

contenait le remède universel, l'autre la teinture qui change tout en or.

« Maintenant, dit le Diable tandis que le rocher se refermait, je veux tirer vengeance du misérable qui m'a tenu si longtemps prisonnier dans cet arbre. »

Mais Paracelse qui ne l'entendait pas de cette oreille lui déclara : « Celui qui t'a enfermé ici doit être un grand magicien !

– Peuh ! ricana le Diable, il est si simple pour moi de prendre une petite forme !

– Je parierais volontiers mes deux flacons, l'interrompit Théophraste, que la chose est impossible et que ce que j'ai vu tout à l'heure n'est rien d'autre qu'une illusion.

– Eh bien ! regarde », fit le Démon.

Et l'instant d'après, reprenant sa forme d'insecte, il disparut dans le trou du sapin.

« À moi les deux bouteilles, lui cria-t-il alors de l'intérieur. »

Mais Paracelse, sans se soucier de ce qu'il disait, se saisit rapidement du bouchon et le remit à sa place. Et voici qu'à nouveau, le Diable était prisonnier. Colère, menaces, supplications : rien n'y fit et il eut beau se démener au point de faire tomber toutes les pommes de pin des branches, son vainqueur ne voulut rien savoir et s'en retourna chez lui muni des précieuses fioles grâce auxquelles il devint bientôt célèbre.

Près d'Innsbruck, l'Esprit du mal est toujours retenu dans son trou et les gens racontent que dans la forêt se trouve un arbre qui tremble continuellement sans que le vent souffle et d'où sortent gémissements et menaces. Sans rien savoir de cette histoire, ils l'ont nommé l'Arbre du Diable.

La Nef des fous — Sebastian Brant[62]

Des fluctuations de la fortune

C'est se conduire en fou que de toujours vouloir gravir sur les sommets pour que le monde entier voie sa déconfiture et de chercher toujours à se hisser plus haut, sans songer que la roue devra tourner un jour.

Celui qui monte au faîte bien souvent en dérape et tombe brusquement! Si haut qu'il soit monté, aucun homme en ce monde n'est sûr du lendemain ni de garder sa chance : le rouet de Clotho[63] ne cesse de tourner, aucun ne peut compter que puissance et richesse préservent de la mort, même pour un instant.

La peur et les périls accablent les puissants, le pouvoir que l'on brigue coûte souvent des têtes. Mais la domination gardée par la violence ne dure pas longtemps. Là où manquent l'amour et la faveur du peuple, les

[62] Tiré de Sebastian Brant, *La Nef des Fous*, adaptation de Madeleine Horst, Strasbourg : Seghers et Nuée-Bleue, 1979, pp. 102, 201 et 242. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 31-32 (1987), pp. 97-103.
[63] L'une des trois Parques.

soucis sont immenses et les joies bien petites. Qui veut se faire craindre doit vivre dans la crainte, mais la peur qu'on inspire est un mauvais soldat qui ne monte la garde que pour qu'on le relève. Que celui qui gouverne apprenne à aimer Dieu et à le révérer. Quand la justice règne, le pouvoir est solide. Quand la mort d'un monarque est pleurée par le peuple, c'est la preuve évidente que son règne était bon. Mais malheur à celui dont la mort est saluée par un cri d'allégresse : «Que le ciel soit loué!»

Qui jette en l'air la pierre la reçoit sur sa tête, qui se fie à sa chance tombe souvent de haut.

Des fous que tout accable

Les fous sont si nombreux dans leurs différents ordres qu'on m'aurait oublié et que j'aurais manqué le départ de la Nef si l'âne n'avait brait.

C'est moi le malheureux que tout va écraser, je voudrais me cacher dans un recoin obscur pour échapper à

l'âne. L'âne, de son côté passe tranquillement sans vouloir constamment me grimper sur le dos. Avec de la patience, j'espère me défaire de l'emprise de l'âne. Mais j'ai des compagnons qui peinent comme moi, l'âne aussi les écrase : soit parce qu'on n'a pas suivi un bon conseil ; soit parce qu'on s'est mis fortement en colère sans aucune raison ; soit parce qu'on achète la guigne et la malchance ou bien qu'on broie du noir sans rime ni raison ; soit qu'on aime crier et bien se disputer plutôt que vivre en paix dans la tranquillité ; soit qu'on ait du plaisir aux polissonneries de ses propres enfants ; soit que l'on soit en guerre avec tous ses voisins ou qu'on supporte d'être dans ses petits souliers chaque fois que la femme vous enverra chercher à la table d'auberge : tous ces fous-là méritent que je les note ici. Qui veut consommer plus qu'il n'a de revenus et emprunter des sommes qu'il gaspille aussitôt comme un tuyau qui fuit : qui expose sa femme et la montre aux intrus, celui-là est un fou, un âne et un idiot. Qui compte ses péchés

accumulés en masse, qui sait ce qui l'attend en fait de châtiment et qui peut cependant vivre joyeusement, celui-là ne vaut pas de monter sur un âne : c'est l'âne qui devrait lui monter sur le dos et l'écraser par terre. C'est être vraiment fou de voir ce qui est bien et de ne pas pouvoir se détourner du mal. C'est ainsi que des fous se sentiront visés à propos de cet âne.

De l'espoir d'hériter

Seul un fou peut guigner l'héritage d'autrui, ou bien sa succession pour occuper sa place comme administrateur des biens et des prébendes ainsi que de sa charge. Certains comptent bâtir sur le trépas d'un autre, dont ils ne verront pas venir jamais la fin, et ils espèrent bien aller porter en terre celui qui gaulera les noix avec leurs os. Qui table sur la mort de l'oncle à héritage, sans savoir quand lui-même il devra rendre l'âme, ferre lui-même l'âne pour la Narragonie. Des jeunes grands et forts meurent parfois d'abord : il faut des peaux de

veaux outre les cuirs de vache. Que chacun se contente de sa médiocrité et qu'il ne cherche pas à l'augmenter encore. Les choses de ce monde sont souvent à l'envers : Bulgarus[64] fut contraint d'hériter de son fils et de le voir partir bien contre toute attente. Priam jouit de voir mourir ses héritiers ; Absalon qui comptait sur la mort de son père trouva des héritiers de même que son trône sur les branches d'un chêne[65].

C'est parfois dans la nuit sans s'en douter la veille qu'on fait un héritier, et parfois il arrive qu'en guise d'héritier on aurait préféré avoir son propre chien. Chacun n'a pas la chance de voir ses espérances se réaliser toutes comme pour Abraham et plus tard Siméon[66]. Imitez les oiseaux et laissez faire Dieu. Tout viendra à son heure, la chance ou le malheur, la naissance ou la mort.

---

[64] Juriste italien du XIIe siècle.

[65] En s'enfuyant, Absalon, fils de David, resta accroché à une branche de chêne et fut tué. Cf. *2 Samuel*, 18, 9.

[66] Il fut promis une descendance à Abraham (*Genèse*, 17, 16), et il fut promis à Siméon de ne pas mourir avant d'avoir vu le Christ (*Luc*, 2, 25).

Le meilleur héritage est le ciel des élus vers lequel tous aspirent, mais bien peu seulement y seront recueillis.



Fables (extraits) — Jean de La Fontaine[67]

L'âne portant des reliques

Un Baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adoroit :
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
« Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous c'est l'idole,
À qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant

[67] Fables 14 du livre V et 5 du livre IV. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 31-32 (1987), pp. 104-105.

C'est la robe qu'on salue.

L'âne et le petit chien

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'Âne de la fable,
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment? disoit-il en son âme,
Ce Chien, parce qu'il est mignon,

Vivra de pair à compagnon

Avec Monsieur, avec Madame ;

Et j'aurai des coups de bâton?

Que fait-il? Il donne la patte ;

Puis aussitôt il est baisé :

S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,

Cela n'est pas bien malaisé. »

Dans cette admirable pensée,

Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,

Lève une corne tout usée,

La lui porte au menton fort amoureusement,

Non sans accompagner, pour plus grand ornement,

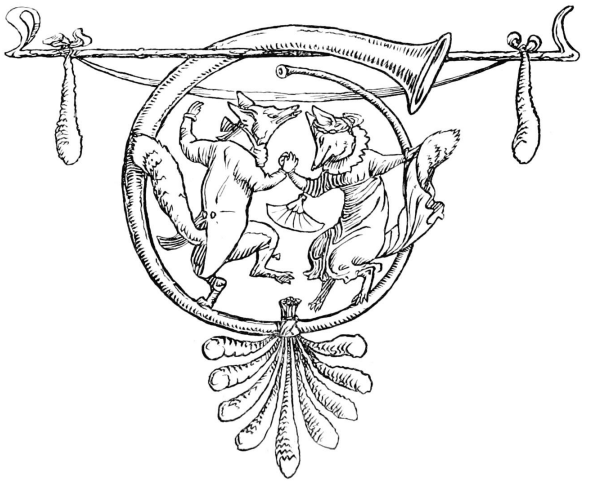
De son chant gracieux cette action hardie.

« Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !

Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton ! »

Martin-bâton accourt : l'Âne change de ton.

Ainsi finit la comédie.



Le jeune cordonnier et le dragon[68]

Il était une fois un pauvre laboureur qui n'avait qu'un fils. Quand le temps fut venu pour ce fils unique d'apprendre un métier, il choisit de devenir cordonnier. Son père le plaça en apprentissage chez un savetier de la ville. C'était une cité connue pour sa grande disette en eau potable. Un jour qu'il avait fait très chaud, au cours d'un été torride, le jeune homme, ayant travaillé dur depuis l'aube, se sentit une très grand-soif, au cours de l'après-midi. Profitant de ce que personne ne le surveillait, il but toute l'eau du broc qui se trouvait près de son établi. En constatant cela, le maître savetier fut si furieux qu'il saisit une courroie pour administrer une rude correction à son apprenti, qu'il chassa sur l'heure. Le jeune homme se sauva à l'auberge où il prit place, tout en pleurs, et se plaignant à l'aubergiste de ne savoir maintenant où aller ni où trouver du travail.

[68] Tiré de *Contes de Bohême*, racontés par Jiří Horák, Paris : Gründ, 1978, pp. 84-87. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 9 (1980), pp. 69-75.

Le patron s'approcha de lui pour le consoler, et lui dit : « Tu sais que le puits de la ville est à sec. Si tu peux nous aider à faire revenir l'eau, ta fortune sera faite et tes ennuis prendront fin. »

L'apprenti promit de tenter l'aventure. C'était un puits très profond, de réputation sinistre, personne n'osait y descendre. Mais, sans hésiter, le jeune homme se laissa placer dans un baquet suspendu au treuil, et les notables de la ville tournèrent eux-mêmes le bourriquet pour le faire descendre au fond du puits, en lui recommandant bien de crier dès que l'eau se remettrait à sourdre, afin qu'ils puissent le remonter aussitôt. Quand il eut été déposé au fond du puits, qui était absolument sec, le jeune homme y vit déboucher un grand trou, comme une galerie. Il y rampa, dans l'espoir d'y trouver ce qui bouchait l'arrivée de l'eau dans le puits. Imaginez son horreur, quand il y vit luire les yeux d'un dragon ! Il se retourna bien vite, mais le dragon sauta sur son dos. Le jeune apprenti poussa un cri de terreur. Les

gens, en haut, crurent qu'il avait trouvé l'eau, en l'entendant crier ; ils se mirent vite à tourner le bourriquet pour remonter le jeune homme dans son baquet. Mais en voyant émerger le dragon installé sur les épaules du malheureux jeune homme, ils faillirent lâcher la manivelle et laisser redescendre le seau ! Heureusement, l'apprenti put s'agripper à la margelle et sortir de là.

Chacun se sauva alors aussi vite que ses jambes le lui permettaient, en tous sens. Tous s'enfermèrent dans leurs maisons ; personne ne voulait laisser entrer l'apprenti et son étrange faix. Il allait d'un côté à l'autre, implorant pitié, demandant qu'on l'aidât à se débarrasser du dragon, se roulant sur le sol dans l'espoir de le détacher. Mais le dragon s'agrippait de toutes ses forces, et ne se laissait pas secouer. Le pauvre garçon était forcé de traîner cette horrible bête sur son dos, partout où il allait ! Les gens de la ville, lui jetant de la nourriture et quelque argent par leurs fenêtres, le prièrent de les débarrasser de sa triste présence. Enfin, les notables de

la cité lui signifièrent qu'il avait à quitter leurs murs dans le plus bref délai.

Le garçon était d'ailleurs déjà si désespéré que cela lui était bien égal, d'être là ou ailleurs. Il quitta donc cette cité néfaste, et alla au hasard, là où ses pas le portaient. Arrivant vers le soir dans une forêt, il se laissa choir au pied d'un arbre et s'endormit aussitôt. Quand il se réveilla, il fut bien surpris de voir une belle jeune fille assise auprès de lui. Plus trace de dragon ! Le garçon sauta sur ses pieds pour s'enfuir, de crainte que le dragon ne revînt, mais la jeune fille lui dit de ne pas avoir peur. Elle lui expliqua que c'était elle le dragon, qu'elle était une princesse enchantée, et que, s'il voulait, il pouvait la libérer de ce terrible enchantement.

Le garçon lui répondit que malgré tout ce qu'il avait eu à souffrir à cause d'elle, il lui rendrait volontiers service s'il le pouvait. Alors la jeune fille le pria de

retourner à la ville pour y acheter une cage à oiseau. Il fit ce qu'elle lui demandait, et quand il revint avec la cage, la jeune fille se changea en oiseau et sauta dedans, en disant : « Va au palais du roi, mon ami, va me vendre au roi, qui est mon père. Mais n'accepte pas d'argent en échange, non, tu dois réclamer ce qu'il porte sur son sein. Si tu mènes ta tâche à bien, je t'aiderai à faire revenir l'eau dans le puits et tous tes maux verront leur fin. »

L'apprenti cordonnier promit de faire de son mieux, et porta au roi l'oiseau en cage. L'oiseau se mit à chanter de façon si merveilleuse que le roi en était très ému, et il offrit au jeune homme un sac de ducats pour cet oiseau au chant si doux. Mais il refusa l'argent, et demanda au roi de lui donner ce qu'il portait sur sa poitrine. Le roi tenta alors de lui offrir une plus grosse somme d'argent, mais l'apprenti répétait toujours qu'il ne lui céderait l'oiseau qu'en échange de ce qu'il portait sur son sein, et pour rien d'autre. Le roi, devenu soupçonneux,

lui demanda : « Comment se fait-il, jeune homme, que tu saches ce que je garde précieusement sur mon cœur ? » Et, les larmes aux yeux, il ajouta : « C'est le portrait de ma fille, mon unique consolation depuis que j'ai perdu mon enfant chérie. » Et le jeune homme lui répondit, l'air sûr de lui : « Majesté, si vous me donnez ce portrait, en échange je vous rendrai votre fille en chair et en os ! »

Le roi ne parvenait pas à se séparer de son cher portrait, mais en écoutant encore le chant si doux de cet oiseau, il ne put résister. Il tendit au jeune homme le médaillon avec le portrait, en lui disant : « Je te donne là ce qui me reste de plus cher au monde, mon petit. Et si tu trouves ma fille, si tu me la ramènes saine et sauve, tu seras mon gendre et mon héritier ! » L'apprenti prit le médaillon, et porta la cage avec l'oiseau dans la chambre du roi, comme il l'en avait prié. En chemin, l'oiseau lui dit : « Maintenant, tu dois retourner à la ville, et prier les gens de te redescendre dans le puits. Au fond, tu trouveras un autre trou dans lequel tu

ramperas. Tu y trouveras une pierre que tu dois saisir et me rapporter enveloppée dans un foulard blanc. Mais surtout fais vite, dans le fond, sinon tu seras noyé!»

Le jeune homme retourna donc à la ville et, se campant sur la place du marché, il cria à tue-tête : «J'ai vaincu le dragon! Et maintenant, je vais vous rendre votre eau!» La ville entière se pressait bientôt autour de lui, les gens lui posaient mille questions. Enfin, on consentit à le redescendre dans le puits, chacun tremblant à l'idée qu'il pourrait en ramener un autre dragon, mais poussé par l'espoir de voir revenir l'eau si nécessaire à la vie! Arrivé au fond du puits tari, le jeune homme rampa dans le trou qui s'y ouvrait, et y vit briller une belle pierre. Horreur! Un démon cornu était assis dessus. Vite, il se roula sur son dos, pour que le démon ne pût s'y agripper. Il prit la pierre par-dessus sa tête, la ramena sur sa poitrine et l'enveloppa, bien vite dans le foulard blanc qu'il avait préparé, comme l'en avait prié la princesse. Dès qu'il souleva la pierre,

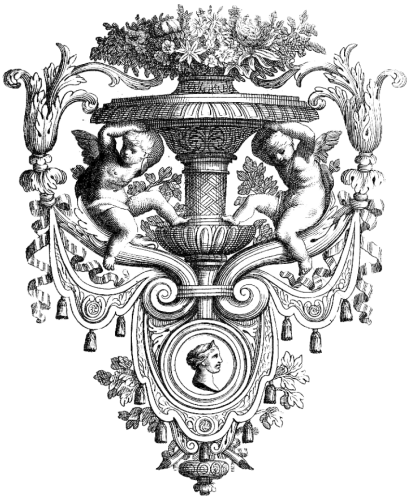
le démon poussa un cri strident, et fut avalé par la terre. Aussitôt, l'eau se mit à sourdre rapidement de l'endroit où le démon venait d'être aspiré. L'apprenti cria vite à ceux d'en haut qu'il fallait se hâter de le remonter, car l'eau arrivait à grands flots. Il était déjà tout trempé, mais enfin il parvint à remonter plus vite que l'eau, qui resta étale quand elle eut atteint le niveau du sol. Les gens, fous de joie, se mirent alors à danser en rond autour du puits, en chantant et en s'aspergeant les uns les autres de cette eau bénie! Les édiles de la cité offrirent alors au jeune homme une belle récompense, mais il les pria d'attendre qu'il eût d'abord rendu visite au roi.

Dès qu'il se présenta au château, les premiers mots du roi furent pour lui demander s'il ramenait la princesse. Le jeune homme lui répondit : « Un tout petit moment, je vous prie, Majesté! » Il se rendit alors dans la chambre du roi et ouvrit la cage. L'oiseau en sortit et vint se poser sur la pierre qui provenait du fond du

puits. Et, à la vue même du garçon, l'oiseau reprit la forme de princesse, tandis que la pierre devenait un trône sur lequel elle prit majestueusement place. Le jeune homme se hâta d'aller chercher le roi, qui pouvait à peine en croire ses yeux, en revoyant sa fille saine et sauve, toute souriante! Mais d'un bond, elle sauta au cou de son père, qui ne pouvait retenir plus longtemps des larmes de joie. Il était d'abord trop ému pour parler. Quand il se fut ressaisi, il se tourna vers le jeune apprenti et lui déclara : « Tu as libéré ma fille, et je tiens ma promesse. Tu seras mon gendre, et mon héritier ! »

Comme l'apprenti était fort beau garçon, il plaisait déjà à la princesse depuis qu'elle l'avait vu pour la première fois. Le roi fit préparer de grandes festivités pour célébrer les noces princières, et le marié fit mander un message aux édiles de la cité, disant qu'il ne voulait pas personnellement recevoir de récompense pour avoir fait revenir l'eau dans le puits, mais que, ce qu'on lui

aurait donné, on le distribue parmi les pauvres de la ville, le jour de son mariage avec la princesse. Ainsi, tout le monde était content, riches et pauvres, et désormais la ville n'a plus jamais manqué d'eau, tandis que le nouveau prince vécut très heureux avec sa princesse qui plus jam ais ne prit une autre forme.



Amycus et Célestin — Anatole France[69]

Prosterné au seuil de sa grotte sauvage, l'ermite Célestin passa en prières la vigile de Pâques, cette nuit angélique pendant laquelle les démons frémissants sont précipités dans l'abîme. Et tandis que les ombres couvraient la terre, à l'heure où l'Ange exterminateur avait plané sur l'Égypte, Célestin frissonna, saisi d'angoisse et d'inquiétude. Il entendait au loin dans la forêt les miaulements des chats sauvages et la voix flûtée des crapauds ; plongé dans les ténèbres impures, il doutait que le mystère glorieux pût s'accomplir. Mais, quand il vit poindre le jour, l'allégresse avec l'aube entra dans son cœur ; il connut que le Christ était ressuscité et il s'écria :

« Jésus est sorti du tombeau ! l'amour a vaincu la mort, alléluia ! Il s'élève radieux du pied de la colline ! alléluia ! La création est refaite et réparée. L'ombre et le

[69] Tiré de Anatole France, *L'Étui de nacre*, Paris : Calmann-Lévy, 1899, pp. 31-39. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 16 (1982), pp. 81-87.

mal sont dissipés ; la grâce et la lumière se répandent sur le monde. Alléluia !»

Une alouette, qui s'éveillait dans les blés, lui répondit en chantant :

«Il est ressuscité. J'ai rêvé de nids et d'œufs, d'œufs blancs, tiquetés de brun. Alléluia ! Il est ressuscité !»

Et l'ermite Célestin sortit de sa grotte pour aller, à la chapelle voisine, solenniser le saint jour de Pâques.

Comme il traversait la forêt, il vit au milieu d'une clairière un beau hêtre dont les bourgeons gonflés laissaient déjà échapper des petites feuilles d'un vert tendre ; des guirlandes de lierre et des bandelettes de laine étaient suspendues aux branches, qui descendaient jusqu'à terre ; des tablettes votives, attachées au tronc noueux, parlaient de jeunesse et d'amour et, çà et là, des Éros d'argile, les ailes ouvertes et la tunique envolée se balançaient aux rameaux. À cette vue, l'ermite Célestin fronça ses sourcils blancs :

« C'est l'arbre des fées, se dit-il, et les filles du pays l'ont chargé d'offrandes, selon l'antique coutume. Ma vie se passe à lutter contre les fées, et l'on ne s'imagine pas le tracas que ces petites personnes me donnent. Elles ne me résistent pas ouvertement. Chaque année, à la moisson, j'exorcise l'arbre, selon les rites, et je leur chante l'Évangile de Saint Jean. »

On ne saurait mieux faire ; l'eau bénite et l'Évangile de Saint Jean les mettent en fuite, et l'on n'entend plus parler de ces dames de tout l'hiver ; mais elles reviennent au printemps et c'est à recommencer tous les ans.

Elles sont subtiles ; il suffit d'un buisson d'aubépine pour en abriter tout un essaim. Et elles répandent des charmes sur les jeunes garçons et sur les jeunes filles.

Depuis que je suis vieux, ma vue a baissé et je ne les aperçois plus guère. Elles se moquent de moi, me

passent sous le nez et rient à ma barbe. Mais, quand j'avais vingt ans, je les voyais dans les clairières, dansant des rondes, en chapeau de fleurs, sous un rayon de lune. Seigneur Dieu, vous qui fîtes le ciel et la rosée, soyez loué dans vos œuvres ! Mais pourquoi avez-vous fait des arbres païens et des fontaines féériques ? Pourquoi avez-vous mis sous le coudrier la mandragore qui chante ? Ces choses naturelles induisent la jeunesse au péché et causent des fatigues sans nombre aux anachorètes qui, comme moi, ont entrepris de sanctifier les créatures. Si encore l'Évangile de Saint Jean suffisait à chasser les démons ! Mais il n'y suffit pas, et je ne sais plus que faire.

Et, comme le bon ermite s'éloignait en soupirant, l'arbre, qui était fée, lui dit dans un frais bruissement : « Célestin, Célestin, mes bourgeons sont des œufs, de vrais œufs de Pâques ! Alléluia ! alléluia ! »

Célestin s'enfonça dans le bois, sans tourner la tête. Il s'avançait avec peine, par un étroit sentier, au milieu des épines qui déchiraient sa robe, quand, soudain, bondissant d'un fourré, un jeune garçon lui barra le passage. Il était à demi vêtu d'une peau de bête, et c'était plutôt un faune qu'un garçon ; son regard était perçant, son nez camus, sa face riante. Ses cheveux bouclés cachaient les deux petites cornes de son front têtu ; ses lèvres découvraient des dents aiguës et blanches ; des poils blonds descendaient en deux pointes de son menton. Un duvet d'or brillait sur sa poitrine. Il était agile et svelte ; ses pieds fourchus se dissimulaient dans l'herbe.

Célestin, qui possédait toutes les connaissances que donne la méditation, vit aussitôt à qui il avait affaire, et il leva le bras pour décrire le signe de la croix. Mais le faune, lui saisissant la main, l'empêcha d'achever ce geste puissant.

« Bon ermite, lui dit-il, ne m'exorcise pas. Ce jour est pour moi comme pour toi un jour de fête. Il ne serait pas charitable de me contrister dans le temps pascal. Si tu veux, nous cheminerons ensemble et tu verras que je ne suis pas méchant. »

Célestin était, par bonheur, très versé dans les sciences sacrées. Il lui souvint à propos que saint Jérôme avait eu pour compagnons de route, dans le désert, des satyres et des centaures qui avaient confessé la vérité.

Il dit au faune : « Faune, sois un hymne de Dieu. Dis : il est ressuscité.

– Il est ressuscité, répondit le faune. Et tu m'en vois tout réjoui. »

Le sentier s'étant élargi, ils cheminaient côte à côte. L'ermite allait pensif et songeait : « Ce n'est point un démon, puisqu'il a confessé la vérité. J'ai bien fait de ne le point contrister. L'exemple du grand saint Jérôme n'a point été perdu pour moi. »

Et se tournant vers son compagnon capripède, il lui demanda : « Quel est ton nom ?

– Je me nomme Amycus, répondit le faune. J'habite ce bois où je suis né. Je suis venu à toi, mon père, parce que tu as l'air assez bonhomme sous ta longue barbe blanche. Il me semble que les ermites sont des faunes accablés par les ans. Quand je serai vieux, je serai semblable à toi.

– Il est ressuscité, dit l'ermite.

– Il est ressuscité », dit Amycus.

Et s'entretenant ainsi, ils gravirent la colline où s'élevait une chapelle consacrée au vrai Dieu. Elle était petite et de structure grossière, Célestin l'avait bâtie de ses mains avec les débris d'un temple de Vénus. À l'intérieur, la table du Seigneur se dressait informe et nue.

«Prosternons-nous, dit l'ermite, et chantons alléluia, car il est ressuscité. Et toi, créature obscure, reste agenouillé pendant que j'offrirai le sacrifice.»

Mais le faune, s'approchant de l'ermite, lui caressa la barbe et dit : «Bon vieillard, tu es plus savant que moi et tu vois l'invisible. Mais je connais mieux que toi les bois et les fontaines. J'apporterai au dieu des feuillages et des fleurs. Je sais les berges où le cresson entrouvre ses corymbes lilas, les prés où le coucou fleurit en grappes jaunes. Je devine à son odeur légère le gui du pommier sauvage. Déjà, une neige de fleurs couronne les buissons d'épine noire. Attends-moi, vieillard.»

En trois bonds de chèvre, il fut dans les bois et, quand il revint, Célestin crut voir marcher un buisson d'aubépine. Amycus disparaissait sous sa moisson parfumée. Il suspendit des guirlandes de fleurs à l'autel rustique ; il le couvrit de violettes et dit gravement : «Ces fleurs, au dieu qui les fait naître!»

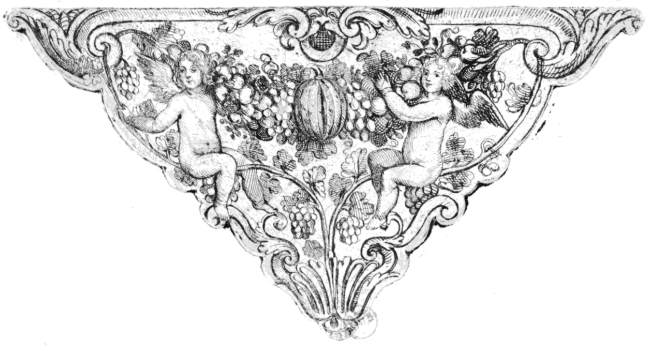
Et pendant que Célestin célébrait le sacrifice de la messe, le capripède, inclinant jusqu'à terre son front cornu, adorait le soleil et disait : «La terre est un gros œuf que tu fécondes, soleil, soleil sacré!»

Depuis ce jour, Célestin et Amycus vécurent de compagnie. L'ermite ne parvint jamais, malgré tous ses efforts, à faire comprendre au demi-homme les mystères ineffables; mais, comme par les soins d'Amycus, la chapelle du vrai Dieu était toujours ornée de guirlandes et mieux fleurie que l'arbre des fées, le saint prêtre disait : «Le faune est un hymne de Dieu.»

C'est pourquoi il lui donna le saint baptême.

Sur la colline où Célestin avait construit l'étroite chapelle qu'Amycus ornait des fleurs de montagnes, des bois et des eaux, s'élève aujourd'hui une église dont la nef remonte au XIe siècle, et dont le porche a été réédifié sous Henri II, dans le style de la Renaissance. C'est

un lieu de pèlerinage et les fidèles y vénèrent la mémoire bienheureuse des : saints Amic et Célestin.



Là où il n'y a rien, il y a Dieu – William Butler Yeats[70]

Les petites cabanes en osier de Tullagh, où les Frères avaient coutume de prier et de se pencher sur de multiples travaux, lorsque le crépuscule les avait chassés des champs, étaient vides, car les rigueurs de l'hiver avaient rassemblé la confrérie dans la petite cabane en bois à l'ombre de la chapelle en bois : et l'abbé Malathgeneus, Frère Colombe, Frère Renard le Chauve, Frère Pierre, Frère Patrick, Frère Butor, Frère Beaux-Sourcils, et bien d'autres encore, trop jeunes pour avoir acquis un nom dans la grande bataille, se tenaient assis autour du feu, le visage rougeaud ; l'un réparant des lignes que l'on poserait dans la rivière pour attraper des anguilles, un autre façonnant un piège à oiseaux, un autre encore réparant le manche cassé d'une bêche, un autre écrivant dans un grand livre et un autre encore confectionnant un écrin clouté de bijoux pour le livre : sur les joncs à

[70] William Butler Yeats, *La Rose secrète*, trad. Jacqueline Genet *et al.*, Lilles : Presses Universitaire de Lille, 1984, pp. 65-69. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 51-52 (1994), pp. 141-146.

leurs pieds gisaient les écoliers, qui un jour seraient des Frères et dont ce bâtiment était l'école ; c'était disait-on, à cause de leur jeune âge qu'on avait allumé le grand feu dont les flammes sautaient et vacillaient. L'un de ceux-ci, un enfant de huit ou neuf ans, nommé Olioll, était couché sur le dos à regarder par un trou dans le toit, par lequel la fumée s'échappait ; de ses yeux doux, pareils à ceux d'une bête des champs, il contemplait les étoiles qui apparaissaient et disparaissaient dans la fumée. Au bout d'un moment, se tournant vers le Frère qui écrivait dans le grand livre, et dont le devoir était d'instruire les enfants, il lui dit : «Frère Colombe, à quoi les étoiles sont-elles attachées?» Le Frère, ravi de voir tant de curiosité chez le plus sot de ses écoliers, posa sa plume et dit : «Il y a neuf sphères cristallines, et à la première est attachée la lune, à la deuxième la planète Mercure, à la troisième la planète Vénus, à la quatrième le Soleil, à la cinquième la planète Mars, à la sixième la planète Jupiter, à la septième la planète

Saturne ; ce sont les étoiles mobiles ; et à la huitième sont attachées les étoiles fixes ; mais la neuvième sphère est une sphère de la substance sur laquelle le souffle de Dieu se posa au commencement. »

« Et au-delà ? » fit l'enfant. « Au-delà il n'y a rien ; il y a Dieu. » Alors les yeux de l'enfant se posèrent sur l'écrin paré de bijoux, où un grand rubis brillait à la lueur du feu, et il dit : « Pourquoi Frère Pierre a-t-il mis un grand rubis sur le côté de l'écrin ?

– Le rubis est un symbole de l'amour de Dieu.

– Pourquoi le rubis est-il un symbole de l'amour de Dieu ?

– Parce qu'il est rouge, comme le feu, et le feu brûle tout, et là où il n'y a rien, il y a Dieu. » L'enfant se tut, mais bientôt il se redressa et dit : « Il y a quelqu'un dehors.

– Non, répondit le Frère, c'est seulement les loups : je les ai entendus se déplacer ces temps-ci. Ils deviennent

très féroces maintenant que l'hiver les chasse des montagnes. Cette nuit ils ont fait irruption dans une bergerie et ils ont emporté beaucoup de moutons ; si nous ne prenons garde, ils dévoreront tout.

– Non, c'est bien un homme, car c'est un pas lourd : mais j'entends aussi marcher des loups. » Il n'avait pas plus tôt fini de parler que quelqu'un frappa trois coups, mais pas très fort. « J'irai ouvrir, car il doit avoir très froid.

– N'ouvre pas, c'est peut-être un loup-garou, et il nous dévorera tous. » Mais le garçonnet avait tiré le lourd verrou en bois, et tous les visages, pour la plupart un peu pâles, se tournèrent vers la porte, qui s'ouvrait lentement. « Il a un chapelet et une croix, il n'est pas possible que ce soit un loup-garou, » dit l'enfant, en voyant entrer un homme qui avait de la neige sur sa longue barbe hirsute et sur ses cheveux emmêlés qui lui descendaient sur les épaules, lui arrivant presque jusqu'à

la taille ; la neige tombait de son manteau en haillons qui ne couvrait qu'à moitié son corps flétri et fané : l'homme promena d'un visage à l'autre son regard, rempli d'extase. Se tenant à quelque distance du feu, les yeux fixés sur l'abbé Malathgeneus, il s'écria : « Révérend Père Abbé, laissez-moi approcher du feu, pour me réchauffer et sécher la neige sur ma barbe, mes cheveux et mon manteau ; afin que je ne meure pas du froid des montagnes, provoquant ainsi par un martyre délibéré la colère du Seigneur.

– Approche du feu, dit l'abbé, viens te réchauffer et manger la nourriture que le petit Ololl t'apportera. Il est triste en effet qu'un de ceux pour qui le Christ est mort soit aussi pauvre que toi. »

L'homme s'assit près du feu. Ololl prit son manteau d'où la neige ruisselait alors et posa devant lui de la viande, du pain et du vin ; mais l'homme ne voulut manger que du pain, et repoussant le vin, demanda de

l'eau. Quand sa barbe et ses cheveux eurent séché un peu et que ses membres eurent cessé de trembler, il parla à nouveau.

«Révérend Père Abbé, ayez pitié des pauvres, ayez pitié d'un mendiant qui foule le sol nu du monde depuis maintes années ; donnez-moi quelque travail à faire, le plus dur qui soit, car je suis le plus pauvre des pauvres de Dieu. »

Alors les Frères discutèrent ensemble pour savoir à quel travail ils pourraient l'employer ; d'abord en vain, car il n'y avait pas de travail qui n'eût son ouvrier dans cette communauté active ; mais enfin l'un d'eux se rappela que Frère Renard le Chauve, à qui il incombait de tourner la grande meule dans le moulin – car il était trop stupide pour faire autre chose – devenait trop vieux pour un travail aussi pénible ; c'est pourquoi on mit le mendiant à tourner la meule dès le lendemain.

Le froid cessa, le printemps fit place à l'été et la meule ne chôma jamais : celui qui la tournait travaillait sans rechigner ; ceux qui passaient par là entendaient le mendiant chanter en poussant la manivelle. De plus, le dernier nuage s'était dissipé de cette communauté joyeuse, car Oliol, qui avait toujours été stupide et incapable d'apprendre, devint intelligent, ce qui était d'autant plus miraculeux que cela s'était produit subitement. Un jour, ayant été plus sot que d'habitude, il reçut des coups et on lui dit de mieux savoir ses leçons le lendemain, sous peine d'être envoyé dans une classe inférieure, avec de petits garçons qui se moqueraient de lui. Il était sorti en larmes, et en arrivant à l'école le lendemain, bien que sa stupidité, engendrée par son esprit qui écoutait le moindre bruit et méditait sur la moindre lueur, eût été longtemps la risée de l'école, il savait sa leçon si bien qu'il devint le premier de la classe, et de ce jour fut le meilleur des élèves. D'abord, Frère Colombe crut que c'était une réponse à ses propres prières à la Vierge, et

prit cela pour une grande preuve de l'amour qu'elle lui portait ; mais lorsque des prières bien plus ferventes n'eurent pas réussi à rajouter un seul épi de blé à la moisson, il se mit à penser que l'enfant fréquentait des bardes ou des druides ou des sorcières, et il résolut de le suivre et de l'observer. Il s'en était ouvert à l'abbé, qui lui enjoignit de venir le voir dès qu'il aurait découvert la vérité ; le lendemain, un dimanche, il resta dans le chemin au moment où l'abbé et les Frères revenaient des Vêpres dans leur habit blanc ; il prit l'abbé par la main et lui dit : «Le mendiant est le plus grand des saints et des faiseurs de miracles. J'ai suivi Olioll tout à l'heure et j'ai vu à son pas lent et sa tête penchée qu'il était accablé sous le poids de sa stupidité ; quand il fut arrivé au petit bois près du moulin, j'ai compris en voyant le sentier frayé dans les broussailles et les traces de pas dans la boue qu'il était passé maintes fois par là. Je me suis caché derrière un buisson, là où le sentier fait un détour à un endroit en pente, et j'ai compris aux larmes

qu'il avait aux yeux que sa stupidité était trop ancienne et sa sagesse trop récente pour qu'il n'ait plus peur du fouet. Pendant qu'il était dans le moulin je me suis approché de la fenêtre et j'ai regardé à l'intérieur, les oiseaux sont descendus se poser sur ma tête et mes épaules, car ils ne sont pas farouches en cet endroit sacré. Un loup est passé, frôlant mon habit de son flanc droit, et de son flanc gauche les feuilles d'un buisson. Oliol a ouvert son livre à la page que je lui avais dit d'apprendre, et il a commencé à pleurer ; le mendiant s'est assis et l'a consolé, jusqu'à ce qu'il s'endorme. Au plus profond de ce sommeil, le mendiant s'est agenouillé et a prié à haute voix, en disant : "Ô Vous, Qui demeurez au-delà des étoiles, montrez Votre force comme au commencement et faites que la connaissance qui vient de Vous s'éveille dans son esprit, dans lequel il n'y a rien de ce monde, afin que les neuf chœurs des anges puissent glorifier Votre nom" ; alors une lumière est sortie brusquement de l'air et a enveloppé Oliol, et j'ai senti un

parfum de roses. J'ai bougé un peu, tant j'étais émerveillé. Le mendiant s'est retourné et m'a vu, et s'inclinant très bas, il m'a dit : "Ô Frère Colombe, si j'ai mal fait, pardonnez-moi, et je ferai pénitence. C'est la pitié qui m'a ému." Mais j'ai eu peur, je me suis sauvé et je n'ai cessé de courir qu'en arrivant ici. »

Alors tous les Frères se mirent à parler ensemble, l'un disant que c'était tel saint, un autre que ce n'était pas celui-là mais tel autre, un troisième disait que ce n'était aucun de ceux-là, car ils se trouvaient toujours dans leurs confréries, mais encore un autre ; et la discussion ressembla autant à une dispute qu'il était possible dans cette communauté paisible, car chacun voulait revendiquer pour son propre lieu de naissance un si grand saint. Enfin, l'abbé dit, «Il n'est aucun de ceux que vous avez nommés, car à Pâques j'ai reçu les salutations de tous, et chacun était dans sa confrérie : il est Aengus l'Ami de Dieu, premier de ceux qui sont allés vivre dans des endroits sauvages et parmi les bêtes

sauvages. Il y a dix ans, il sentit le fardeau de tant de labeurs dans une confrérie au pied de la colline de saint Patrick, et il alla dans la forêt afin de passer son temps à chanter la gloire du Seigneur ; mais la réputation de sa sainteté amena des milliers de fidèles à sa cellule, si bien qu'un peu d'orgueil se glissa dans cette âme dont tout autre sentiment avait été banni. Il y a neuf ans, il s'habilla en haillons, et désormais nul ne le vit plus, si ce n'est parmi les loups dans les montagnes – s'il est vrai en effet qu'on l'y ait vu – se nourrissant de l'herbe des champs. Allons à lui ; inclinons-nous devant lui ; car enfin, après avoir cherché longtemps, il a trouvé le rien qui est Dieu ; demandons-lui de nous montrer le chemin qu'il a suivi. » Vêtus de leur habit blanc, ils suivirent le sentier frayé dans le bois, les acolytes balançant leurs encensoirs devant eux, et l'abbé, muni de sa crosse semée de pierres précieuses, dans un nuage d'encens ; arrivés devant le moulin, ils s'agenouillèrent et se mirent à prier, attendant le moment où l'enfant

s'éveillerait et où le Saint cesserait sa veille pour venir regarder, comme à son habitude, le soleil se coucher dans les ténèbres inconnues.



L'oiseau bleu — Max Jasinski[71]

Là où, entre les arbres, coule en susurrant la Liane, là où, comme un nid de verdure, se trouve aujourd'hui, près de Boulogne-sur-Mer, le village de Pont-de-briques, se dressait un monastère, il y a longtemps, bien longtemps. Les moines y vivaient dans une paix qui n'était troublée ni par les tempêtes, car elles passaient par-dessus les collines, ni par les hommes, car aucune maison n'existait aux alentours. Un bois épais aux senteurs sauvages le garantissait des bruits humains, et même le souffle rude de la mer n'arrivait pas à ses murailles. Le silence régnait dans cette retraite, rompu seulement par le frémissement des feuillages, le murmure des oraisons et le tintement grêle de l'angélus. Et dans l'âme de ses hôtes régnait aussi la foi, limpide comme l'eau de la Liane, inébranlable comme les gros arbres, fraîche et parfumée comme le pays environnant.

[71] Tiré de Max Jasinski, *Contes de la vieille France*, Paris : Librairie Vuibert, 1911. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 22 (1984), pp. 87-92.

Un de ces moines, pourtant, tout au fond de lui-même, était moins tranquille que ses compagnons. Sans doute, à la chapelle, il chantait les cantiques d'une voix sonore et se prosternait aussi bas que les autres. Ses propos étaient pieux et ses adorations sincères. Fallait-il fendre le bois, tirer de l'eau, bêcher un carré de jardin? Il s'acquittait de sa besogne avec bonne humeur. Il mangeait avec appétit au réfectoire et dormait dans sa cellule d'un sommeil profond, ce qui n'indique pas une mauvaise conscience. Cependant, il n'était point parfaitement heureux, car un doute était en lui. Ce doute portait sur un point, un seul :

«Comment, se disait-il, l'éternelle félicité promise aux élus ne deviendrait-elle pas monotone à la longue? D'abord évidemment, la béatitude doit être inexprimable. Mais après deux, trois, dix, vingt siècles, n'y a-t-il pas quelque fatigue, peut-être un peu d'ennui, tout au moins une diminution de bonheur? Ici-bas, les joies les plus enivrantes perdent vite tout leur charme ; ici-bas, on se

lasse du soleil, du printemps, des fleurs, de tout ; au paradis ne se lasse-t-on jamais ? »

Et quand il s'était dit ces choses, le moine, honteux de lui-même, allait demander pardon à la Vierge pour cette coupable pensée. Mais le lendemain la pensée coupable revenait comme une mouche qu'on chasse de la main et qui rôde obstinément autour de vous.

Un matin, il promenait sa rêverie dans le bois. À travers le feuillage vert tendre se voyait l'azur délicat du firmament ; un frais soleil, passant parmi les branches, faisait scintiller la rosée sur l'herbe fine et les cailloux du sentier. Il marcha longtemps, l'esprit préoccupé, sans regarder la nature printanière, sans écouter le ruissellement des sources, sans songer à remercier Dieu, comme d'ordinaire, pour avoir fait le monde si beau. Il arriva enfin sur la berge de la Liane ; la rivière jolie, où glissaient parfois des poissons d'argent, où vibraient comme des rubans les plantes d'eau,

étincelait sous la lumière, tournait, puis, un peu plus loin, disparaissait sous une voûte verte entre les saules. Il s'adossa à un gros chêne ; il croisa les bras dans les amples manches de sa robe ; il continua d'évaluer la durée possible et l'intensité des plaisirs éternels ; et, machinalement, il regardait l'espace clair encadré par les cimes frissonnantes des arbres.

Tout à coup, il aperçut, très haut, un point mobile ; ce point grossit et se rapprocha : c'était un oiseau, d'espèce inconnue, de forme élégante, et dont le plumage était d'un bleu si exquis qu'on aurait cru voir voler un morceau de ciel. Intéressé, le moine le suivit de l'œil ; l'oiseau, après avoir décrit deux ou trois cercles en l'air, se posa sur une grosse branche du vieux chêne, se lissa les plumes d'un geste vif et gracieux et se mit à chanter. Il chanta presque timidement d'abord, puis, peu à peu, à plein gosier, et ce chant était d'une mélodie si rare, d'une telle variété, d'une suavité si pénétrante, que le bois tout entier parut attentif, que la Liane ne coula plus, que les

feuilles ne remuèrent plus, que les autres oiseaux restèrent muets au bord de leurs nids et que le moine lui-même oublia la pensée qui l'obsédait, la nature caressante qui l'entourait, les exercices de piété dont le moment allait venir, mais encore il s'oublia lui-même : pris tout entier par cette musique ineffable, respirant à peine, insensible à la fatigue et à l'immobilité, sans s'apercevoir de la fuite des heures, il s'abandonna à cette sensation nouvelle ; il fut comme une fleur tombée dans un ruisselet et que le courant emporte, comme un fil de la Vierge que les vents balancent à leur gré sur une prairie, comme une épave qui flotte sur la mer et dont se jouent les vagues. Il ne vécut plus que par l'ouïe, dans une extase sans nom.

Brusquement, l'oiseau bleu s'interrompit et s'envola. Le moine revint à lui et, avec stupeur, constata que le soleil était déjà bas sur l'horizon. Qu'allaient dire ses frères? Il s'élança mais avec difficulté, probablement, pensa-t-il, parce que ses jambes étaient engourdies. Après

quelques pas, il se trouva hors de la forêt. Il s'était donc trompé de chemin? Mais non, là-bas, au bout d'une large route qu'il ne connaissait point, parmi les champs de blé, il reconnaissait bien l'entrée et le clocher du couvent. Rêvait-il? Ou quel miracle avait en un jour supprimé taillis et futaies, percé cette large route, bâti ces chaumières, semé et fait croître ce blé? Il renonça à comprendre, hâta sa marche de plus en plus pénible, sonna et, de plus en plus stupéfait, lorsque la porte fut ouverte, se trouva devant un nouveau portier.

«Que désire-vous, mon père? demanda poliment celui-ci

– Mais je rentre, après être sorti ce matin.»

Le frère portier eut l'air extraordinairement surpris.

«Mon père, si vous ne vous raillez pas de moi, vous êtes dans l'erreur. Voilà dix ans que je suis ici et je ne vous ai jamais vu.»

Il dit et, un peu inquiet, fit mine de refermer la porte sur l'intrus. Cependant, comme celui-ci, éploré, ne quittait pas le seuil et persistait dans ses affirmations, il alla chercher le prieur. Encore une nouvelle figure! Notre moine abasourdi raconta son histoire ; on fit venir le frère lecteur, le frère sonneur, le frère trésorier, le frère cuisinier, tous les frères, l'un après l'autre : personne ne le reconnut et il ne reconnut personne. Qu'est-ce que cela signifiait? Enfin arriva un dernier frère, courbé, chauve, à moitié paralysé et plus qu'octogénaire. D'une voix chevrotante et cassée, il demanda : « Comment vous appelez-vous?

– On m'appelait frère Eusèbe, dit le malheureux qui, tremblait, éperdu, ne savait plus lui-même que croire.

– Frère Eusèbe! Frère Eusèbe! Attendez... Jadis, dans ma jeunesse, on m'en a parlé... Il partit un matin et ne revint plus... On le regretta, car il chantait bien au

lutrin... Voilà, oui, cent ans de cela, au moins. » Cent ans ! Frère Eusèbe poussa un cri. Il baissa les yeux et vit qu'une barbe blanche inondait sa poitrine, que ses mains étaient décharnées comme celles d'un squelette. Il comprit que ses doutes d'autrefois étaient une offense à la toute-puissance divine et que Dieu le lui avait prouvé en lui faisant prendre un siècle pour une journée. Il tomba sur ses genoux débiles, joignit ses vieilles mains et murmura en pleurant son acte de contrition. Alors sur le mur, dans sa niche, la statue de la Vierge sembla sourire maternellement ; une invisible main fit tinter la cloche de l'angélus ; des parfums délicieux se répandirent dans l'air ; les derniers rayons du soleil couchant formèrent au-dessus du vieillard une auréole. Tous les moines se prosternèrent et lui, au milieu d'eux, transfiguré par une joie céleste, se renversa sur le pavé et mourut doucement.

L'humilité — Louis Cattiaux[72]

Cet homme étrange était l'ami de tous les moines qui le recevaient à tour de rôle pendant ses pérégrinations secrètes.

Un jour qu'il était l'hôte d'une grande communauté, il remarqua parmi les moines un abbé décoré de la Légion d'honneur. S'avançant aussitôt vers lui, il s'agenouilla et pria les frères d'en faire autant.

Puis après avoir adoré par trois fois, il parla ainsi :

«Ô puissant Seigneur, ô généreux, ô vaillant, ô Saint, nous reconnaissons grâce à ton signe, ta force, ton amour, ton courage et ta foi. Dieu soit loué de nous avoir donné un maître tel que toi. Nous nous reconnaissons volontiers comme des lâches et comme des idiots, nous tous qui ne portons pas la Légion d'honneur, et nous nous humilions devant toi, ô vaillant parmi les

[72] Tiré de Louis Cattiaux, *Art et Hermétisme [Œuvres Complètes]*, Grez-Doiceau : Éditions Beya, 2005, p. 473. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 1 (1977), pp. 47-50.

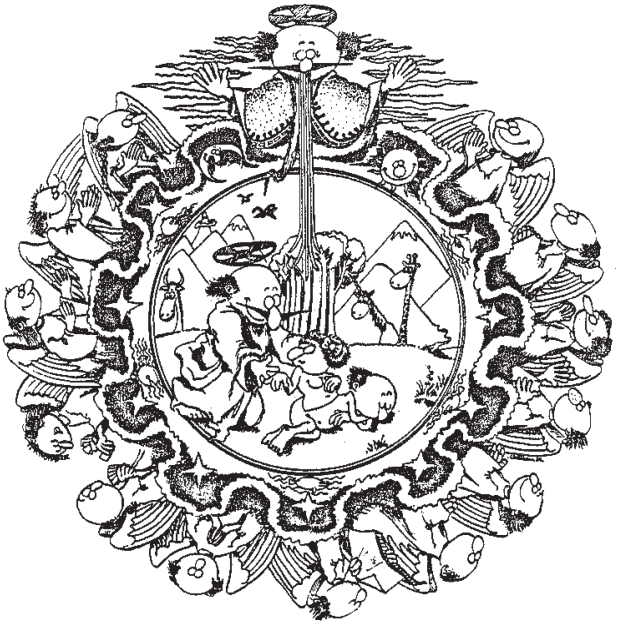
vaillants. Pardonne seulement à notre néant, ô héros, et accepte notre humble hommage. »

Ayant ainsi parlé, il se tourna vers les moines stupéfaits et continua : «Frère, je propose que chacun fasse et offre une médaille au grand maître vertueux qui consent à habiter parmi nous. Nous augmenterons ainsi certainement sa valeur et sa gloire. Pour moi, je lui offrirai une croix noire avec un ruban noir... une croix noire avec un homme cloué dessus... un homme blanc au dehors et rouge en dedans... un homme rouge coiffé d'une couronne d'épines... ».

Quand il se retourna, il ne vit plus qu'un petit tas de poussière immobile qu'il recueillit soigneusement et qu'il porta dans sa cellule sans dire mot.

Et il pleura sur la cendre et commença à pétrir en forme d'homme le limon ainsi obtenu, puis, soufflant dessus, il dit simplement «va» et l'abbé nu s'enfuit

épouvanté de la chambre de l'homme étrange dont nul n'a jamais connu le véritable nom.





Rembrandt, *Vieillard assis*.

Le vieux Simon[73]

La foi parfaite est simple et absurde ; c'est pourquoi elle est toute-puissante…

Louis Cattiaux,
Le Message Retrouvé*, XX, 73'.*

Un pasteur disait un soir, assez soucieux, au sacristain de son église : « Avez-vous remarqué le vieux aux habits râpés qui, chaque jour à midi, entre dans l'église et en ressort presque aussitôt ? Je le surveille par la fenêtre du presbytère. Cela m'inquiète un peu car, dans l'église, il y a des objets de valeur. Tâchez un peu de le questionner. »

Dès le lendemain, le sacristain attendit notre visiteur et l'accosta : « Dites donc, l'ami, qu'est-ce qui vous prend de venir ainsi dans l'église ?

– Je viens prier, dit calmement le vieillard.

[73] Tiré de la revue *Jésus, Marie et notre temps*, mai 1983. Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 23 (1984), pp. 90-92.

– Allons donc ! Vous ne restez pas assez longtemps pour cela. Vous ne faites qu'aller jusqu'à l'autel et vous repartez. Qu'est-ce que cela signifie ?

– C'est exact, répondit le pauvre vieux ; moi, je ne sais pas faire une longue prière ; pourtant je viens chaque jour à midi et je lui dis tout simplement : "Jésus ! C'est Simon." C'est une petite prière, mais je sens qu'Il m'entend. »

Peu de temps après, le vieux Simon fut renversé par un camion et soigné à l'hôpital.

« Vous avez toujours l'air heureux malgré vos malheurs, lui dit un jour une infirmière.

– Comment, ne le serai-je pas ? Mais c'est grâce à mon visiteur.

– Votre visiteur ? reprit l'infirmière avec surprise, je n'en vois guère et quand donc vient-il ?

– Tous les jours à midi, il se tient là, au pied de mon lit et il me dit : "Simon ! C'est Jésus !"»





Nicolas de Larmessin, *Figure pour l'habit de médecin*, XVIIe s.

La Panacée — Catherine d'Oultremont[74]

Il était une fois une petite ville où vivait un jeune médecin. Il était très aimé de ses malades, étant fort compétent et très compréhensif. Beaucoup de gens venaient confier leurs misères à son oreille toujours attentive. Mais il avait peu de moyens et se sentait impuissant à soulager et réconforter les gens autant qu'il l'aurait souhaité.

Depuis plusieurs années il faisait des recherches dans de vieux livres et auprès des érudits de la ville, au sujet d'une médecine universelle. Il avait la certitude qu'elle existait car, un jour, un vieil homme de passage dans la ville lui avait longuement parlé de ses effets miraculeux. Malheureusement celui-ci était reparti sans lui laisser le secret. Comment la trouver sans l'aide

[74] Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 24 (1985), pp. 79-83. Catherine d'Oultremont est l'auteur plusieurs romans, notamment aux éditions Le Cri, dont *Le Prince de la Concorde*, *Les Fruits de la solitude*, et *Sèves*.

d'en haut? Car personne, en effet, ne savait l'aider, nulle part.

Une nuit d'hiver, il eut un songe. Il rêva qu'une femme très belle lui apparaissait pour lui dire : « Si tu marches longtemps, vers l'Orient, tu me trouveras et je t'aiderai. Quand refleuriront les roses, tu seras près du but. »

Le lendemain, il partit aussitôt avec peu de bagages vers le soleil levant... Il marcha longtemps dans le froid de l'hiver, ayant l'image de la femme aperçue en rêve pour le soutenir tout au long de son voyage. Les jours passaient et il fit soudain moins froid, la neige fondit. Puis il vit apparaître les premières fleurs sur l'herbe printanière.

Un jour qu'il était en vue d'une haute montagne, alors qu'il longeait un joli jardin, il remarqua que celui-ci était rempli de roses rouges. L'une d'elles lui souffla au passage : « Va à la montagne, j'y suis. » Il se retourna

vivement, mais ne sut d'où venait la voix. Il entendit encore celle-ci lui conseiller de cueillir quelques pétales de roses qu'il donnerait au gardien du château dans lequel il devait pénétrer... il reconnut alors la voix de son guide.

Il partit donc vers la montagne qui se dressait devant lui et arriva bientôt devant le château. Mais en pénétrant dans le parc, il dut reculer devant les aboiements féroces d'un énorme chien prêt à le dévorer. Se souvenant des conseils de la voix du jardin, il lui lança prestement quelques pétales que le chien avala aussitôt. Il cessa alors d'aboyer et, devenu tout à coup doux comme un agneau, lécha les mains de l'étranger.

Notre voyageur entra dans le château et fut étonné de ne voir personne venir à sa rencontre. Il visita les nombreuses et vastes pièces de cette étrange demeure, meublée avec luxe et raffinement, mais ne vit aucune trace de vie nulle part. Il était tout seul parmi toutes

les richesses de la terre... Mais point de médecine universelle! Quand il fut sur le point de s'en retourner, il découvrit une cage où était enfermé un bel oiseau comme il n'en avait jamais vu. Sa tête et son dos étaient d'un blanc de neige, ses ailes et sa queue étaient ornées de belles plumes noires, son bec et ses pattes avaient la couleur du rubis. Quant à sa gorge, elle était d'or aussi bien par sa couleur que grâce à la qualité de son chant... Il parla alors d'une voix mélodieuse : «Délivre-moi, noble voyageur et je te conduirai là où est enfoui le trésor, car ce n'est pas dans ces belles pièces que tu trouveras ce que tu cherches, mais dans un lieu beaucoup plus secret. Ici, ce n'est que la carcasse tout au fond de laquelle est cachée la lumière.»

Il ouvrit alors la cage et l'oiseau parleur s'envola. Il le suivit et après avoir descendu une infinité d'escaliers de plus en plus étroits, ils arrivèrent devant une porte de bois. L'oiseau lui dit : «Ouvre-la et entre.» Puis il disparut. Étonné, il obéit et se retrouva dans une sorte

de crypte ronde où régnait une demi-obscurité. Seul un rayon de lumière venu d'on ne sait où éclairait une coupe posée aux pieds d'une vierge très belle et ressemblant étrangement à la femme qu'il avait vue en songe. Dans la coupe il y avait un liquide couleur de miel. Il reconnut alors la voix qui lui dit : « Prends de ce breuvage, mon fils... Il t'aidera tout au long de ta vie, car il est miraculeux et ne s'épuise jamais. Tu pourras, grâce à lui, guérir tous les maux qui affligent les hommes ici-bas. Je serai toujours auprès de toi pour te conseiller. »

Après avoir prélevé un peu de ce précieux nectar qu'il mit soigneusement dans un flacon, il s'adressa à la vierge avec ces mots : « Merci, ô vierge sainte, de m'avoir choisi parmi tous les hommes pour être le dépositaire de ce divin présent. »

Puis il s'en retourna vers sa ville natale retrouver la sérénité de sa petite maison. Il y vécut encore de

longues années, soignant les malades avec l'aide du Seigneur.



L'œuf du pêcheur — Catherine d'Oultremont[75]

> *Dieu médite sa voie dans la grande nuit de l'homme ; c'est pourquoi la foi doit accompagner jusqu'au bout celui qui accomplit son œuvre, car la purification s'accomplit premièrement au-dedans, ensuite elle paraît au-dehors et resplendit pleinement dans l'union.*
>
> *Louis Cattiaux,*
> Le Message Retrouvé, *IX, 54'.*

Il était une fois un pauvre pêcheur qui habitait avec sa vieille mère dans une petite maison au bord de la plage. Ils vivaient de peu car la pêche n'était pas fructueuse en ce temps-là. En effet, beaucoup de poissons étaient morts à cause des détritus que la grande ville, se trouvant non loin de là, déversait quotidiennement dans la mer. Un petit potager et quelques poules les aidaient à vivre.

Dans son poulailler il trouva un jour un œuf plus grand que les autres dont la coquille était très blanche...

[75] Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 29 (1986), pp. 83-86.

Il semblait être en plâtre ! Une petite poule noire qu'il n'avait jamais remarquée se mit à parler et lui dit : « Cet œuf que j'ai pondu peut te donner le bonheur et la richesse qui te manquent, mais pour cela tu dois mûrir en même temps que lui pendant trois jours à la chaleur d'un feu animal. » À peine eut-elle parlé qu'elle disparut. L'étrange volatile semblait s'être évaporé. Notre pauvre pêcheur prit l'œuf qu'il porta à sa mère en lui contant son aventure. Mais elle, pas plus que lui, ne savait comment faire ce qui leur avait été recommandé. « Allons nous coucher car la nuit porte conseil », suggéra la vieille mère. Et la nuit, il eut un rêve. Pris dans une tempête, il était avalé par un monstre marin. Puis il se voyait dans le ventre de la bête avec autour de lui beaucoup de poissons qui frétillaient. L'un d'eux lui dit : « Nous sommes condamnés, mais toi tu peux te sauver en faisant du feu. La bête toussera et te recrachera.

– Mais ne vais-je pas être digéré, demanda-t-il ?

– Pas tant que tu resteras éveillé », répondit le poisson.

Lorsqu'il s'éveilla, il comprit ce qu'il devait faire avec l'œuf. Dès l'aube, il partit en mer avec sa barque et l'œuf magique. Il avait pris soin de se munir d'une boîte d'allumettes et de quelques victuailles. Très vite, l'horizon s'obscurcit et la tempête éclata. Son bateau se mit à danser sur les vagues. Tout à coup, droit devant lui, il vit une énorme masse noire qui s'approchait... En un clin d'œil il fut englouti et la lumière disparut. Quand peu à peu ses yeux s'habituèrent aux ténèbres, il s'aperçut qu'il était dans le ventre du monstre, comme dans son rêve. Cela ressemblait à une caverne aux parois rougeâtres. De nombreux poissons, petits et grands, s'agitaient autour de sa barque. Celle-ci était un peu démantibulée par les chocs qu'elle avait reçus, mais elle tenait encore assez pour lui servir de refuge. Il fit donc ce qui lui avait été conseillé, mangeant beaucoup de poissons et tâchant de ne pas s'endormir afin de ne pas être

digéré. Après trois nuits passées dans cet antre inhospitalier, il fit un feu avec des morceaux de bois qu'il y avait dans sa barque. L'animal se mit à tousser car la fumée lui chatouillait le gosier. Notre pêcheur fut recraché et se retrouva sur une mer apaisée. Le soleil brillait et sa lumière lui fit mal aux yeux après son séjour dans l'obscurité. En examinant son œuf magique, il s'aperçut qu'il s'était transformé en or. Mais il n'eut pas aussitôt fini de s'étonner que la coquille se fendit et qu'un petit oiseau doré en sortit et s'envola.

Hélas, était-ce là tout le bonheur et la richesse espérés? Dans sa main, il ne restait que quelques morceaux d'or légers comme une coquille d'œuf. Mais en rentrant à terre, il s'aperçut qu'il avait acquis une faculté qu'il ne possédait pas avant son aventure : il voyait son âme et celle des autres. La sienne était claire et droite. Par contre, tout au long de son voyage de retour il rencontra d'autres hommes et bien des âmes lui parurent sombres et tordues, comme des arbres morts... Mais

en arrivant au bord d'un pré verdoyant, il vit une jeune bergère qui gardait ses moutons. Elle jouait de la flûte et sur son épaule se tenait le petit oiseau d'or. Son âme claire dansait au son de la musique. Notre pêcheur écouta ravi. Et puis quand elle eut fini, il lui demanda de lui donner le petit oiseau d'or...

«Je te le rendrai si tu m'emmènes avec toi, moi et mon troupeau», répondit-elle.

Étonné, il la regarda et vit qu'elle était jolie. Il pensa alors qu'il avait bien l'âge de prendre femme... Pourquoi pas cette jolie bergère et ses moutons? Il l'emmena donc avec lui jusqu'à sa petite maison. Là, sa mère l'accueillit avec joie et fut bien contente d'apprendre le mariage de son fils qu'elle souhaitait depuis si longtemps. En effet, elle devenait bien vieille pour faire toute seule tout le travail de la maison.

Quant au petit oiseau doré, il grandit très vite grâce aux bons soins de la bergère et se mit à pondre un œuf

d'or tous les jours, ce qui leur permit de ne manquer de rien tout le restant de leur vie.



Le livre mystérieux — Catherine d'Oultremont[76]

Il était une fois dans une grande ville un humble chercheur de Dieu. Il priait le Seigneur et espérait, avec l'aide d'En-Haut, pouvoir un jour échapper à cette ville cruelle et poussiéreuse. Peut-être atteindrait-il ce pays verdoyant et merveilleux dont parlent tant de livres sages?

Un jour, il trouva dans la maison paternelle un petit livre mystérieux. Il n'avait que quelques pages, mais celles-ci étaient jaunies par le temps et comportaient un texte incompréhensible. Sur la couverture il y avait l'image d'un bel oiseau aux couleurs flamboyantes. Vainement, il avait essayé de le lire, demandant à Dieu de l'éclairer. Et un jour, il reçut la visite d'un vieil homme qui lui révéla que le secret de son livre était dans le souffle. Il lui dit : « Va, prends ton livre comme unique bagage et marche jusqu'à la montagne ; là, après avoir

[76] Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 21 (1984), pp. 91-92.

respiré profondément, tu souffleras sur ton livre et tu verras des prodiges. » Ce qu'il fit.

Quand il souffla sur son livre, il vit une poussière s'élever en tourbillonnant et tout devenir de plus en plus clair. Et, tout à coup, l'oiseau peint sur la couverture prit corps devant lui. Il rayonnait d'une douce lumière. Il se mit à parler et dit à notre chercheur qu'en retournant chaque mot de son livre il comprendrait. En suivant les conseils de l'oiseau, il comprit enfin qu'il était fils de Roi en exil et que pour retourner à la maison de son Père, il lui suffisait de suivre le guide ailé qu'il lui avait envoyé. L'oiseau lui dit alors : « Comme tu m'as décrassé de la poussière qui me tenait prisonnier, je te conduirai chez ton Père. » Ils partirent donc et marchèrent longtemps. Jamais ils n'étaient dans l'obscurité car, la nuit, la lumière qui émanait de l'oiseau éclairait leur route.

Après avoir marché longuement dans le désert, ils arrivèrent au bord d'un fleuve large et tumultueux. Sur l'autre rive s'étendait un pays vert et fertile où tout avait l'air planté par la main d'un jardinier habile. Au loin, un palais magnifique scintillait.

L'oiseau dit alors à son compagnon : « Traversons et de l'autre côté je te ferai voir mon vrai visage. » Après être monté sur le dos de son compagnon, notre chercheur débarqua à pied sec sur l'autre rive. Comme il voulait remercier son guide, il se trouva en face d'une jeune fille belle comme l'aube d'un jour nouveau. Elle lui prit la main et dit : « Viens, c'est moi ton guide. Allons annoncer au Seigneur de ce lieu le retour de son fils bien-aimé. »



William Blake, The Death of the Good Old Man, 1808.

Le trésor secret — Hans van Kasteel[77]

Avant de mourir, un homme extrêmement riche enterra son immense trésor. Il dit à son fils : « Mon enfant, si jamais tu es dans le besoin, puise le nécessaire dans le trésor que j'ai caché. Tu le trouveras au plus profond de la cave, sous la dalle noire près de la porte. » Et il mourut.

Un jour, poussé par la nécessité, son fils descendit à la cave. Il retira la dalle noire qui avoisinait la porte et y trouva, conformément aux indications de son père, d'incomparables richesses. Il en prit de quoi subvenir à ses besoins pour le restant de ses jours. Plus tard, couché sur son lit de mort, il s'adressa à son propre fils en ces termes : « Mon cher enfant, il y a bien des années, ton grand-père m'a laissé un grand trésor dont il m'a révélé la cachette. Si un jour la pauvreté s'empare de toi,

[77] Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 53-54 (1994-1995), pp. 169-174. Hans van Kasteel est l'auteur de nombreux ouvrages aux éditions Beya, dont *Les Questions Homériques*, *Le Temple de Virgile* et *La Semaine philosophique* de Michaël Maïer.

va en bas dans la cave. Tu prendras, sous la dalle noire qui est derrière la porte, ce dont tu as besoin. » Et à son tour, il mourut.

Il advint que, suite à des affaires qui avaient mal tourné, son fils perdit tous ses biens. Il descendit donc l'escalier qui menait à la cave, découvrit derrière la porte une dalle obscure, la repoussa et vit une quantité incroyable de perles, de bijoux et de pièces d'or et d'argent. Il en prit ce qu'il lui fallait pour vivre tranquillement jusqu'à l'heure de sa mort. Cette heure venue, il appela son héritier et dit : « Mon fils, je vais te découvrir un secret que je tiens de mon père, et celui-ci de mon grand-père. Dans la cave de notre maison, sous la dalle sombre que tu trouveras à proximité de la porte, il y a d'inépuisables richesses dont tu tireras le nécessaire au jour où l'indigence t'accablera. » Après quoi, il mourut.

C'est ainsi que le secret se transmit de génération en génération, pendant plusieurs siècles. Nul ne sait qui,

le premier, eut l'idée de le mettre par écrit. Toujours est-il qu'à partir d'un certain moment, peut-être par crainte qu'il ne se perde, la coutume était de le confier à l'écriture. On transmettait sur un morceau de papier ou de tissu les indications indispensables pour trouver l'emplacement du trésor. Parfois, il fallut les retranscrire sur un autre morceau, quand l'ancien devint trop vétuste.

Or, il arriva qu'un lointain descendant du richissime ancêtre, sentant sa fin approcher, appela son fils. Il lui remit un vieux rouleau délabré dont le texte était à peine lisible. Il lui dit : « Voici mon testament, cher enfant. Lis-le. » Avec quelque difficulté, le fils parvint à déchiffrer les mots. Il lut : « Mon fils, je te laisse le bien le plus précieux qu'un père puisse léguer à son héritier. Ce bien, je le tiens moi-même de mon père. Celui-ci le reçut de mon grand-père. Depuis de nombreuses générations, nos pères l'ont fidèlement transmis à leur postérité. En effet, l'ancêtre le plus reculé que

nous connaissions abandonna jadis au profit de son fils un magnifique trésor. » Il lui dit : « Si la fortune t'abandonne, tu en prendras la part que tu jugeras nécessaire pour survivre. Tu le trouveras au fond de la cave, non loin de la porte, couvert par une dalle obscure. » Le père lui-même ajouta : « Mon fils, le secret du trésor s'est toujours transmis de cette manière. Et voici qu'il est parvenu à toi. Agis comme tes pères et tu ne manqueras jamais de rien, ni toi ni tes descendants. »

Cependant, ayant relu le précieux testament, le fils interrogea son père : « Mon père, sont-ce là les paroles jadis prononcées par notre ancêtre?

– Certes, mon enfant.

– Comment en es-tu si sûr?

– C'est mon père, ton grand-père, qui me l'a raconté ainsi. Il le tenait, lui, de ton arrière-grand-père.

– Mais que t'a-t-il dit exactement, ton père?

– Eh bien! que notre ancêtre avait laissé à son fils un testament écrit et que...

– Un testament écrit? Le rouleau que tu m'as donné n'en parle pas.

– C'est exact, je me trompe. Notre ancêtre, en effet, ne lui aurait révélé qu'oralement l'existence du trésor. Et voici ce qu'il aurait dit : "Si un jour tu es pauvre..."

– Le rouleau que tu m'as donné dit au contraire : "Si la fortune t'abandonne..."

– Tu as encore raison. Je m'exprime différemment, mais cela revient au même.» Il lui dit donc : «Si la fortune t'abandonne, tu iras à la cave et...

– Ah! Excuse-moi, mon père! s'écria le fils, mais le rouleau que tu m'as donné dit : "Si la fortune t'abandonne, tu en prendras la part et cetera."

– Mon enfant, que t'importent les paroles exactes de notre ancêtre? N'a-t-il pas révélé la cachette de ses

innombrables richesses? Son fils n'a-t-il pas entendu ses dires et profité de la leçon? N'a-t-il pas vécu une heureuse vieillesse jusqu'à sa mort, lui-même ainsi que ses descendants? Et n'hériteras-tu pas à ton tour, si tu le veux?»

Mais le fils refusa d'écouter. Il ne cessa d'accabler son père de questions. Comment celui-ci pouvait-il être certain des paroles de l'Ancêtre? Celles-ci avaient-elles été fidèlement transmises? Et pour commencer, son père lui-même avait-il scrupuleusement répété les mots de son grand-père? N'y avait-il pas eu altération, confusion, ajout ou oubli? Qui avait inscrit les caractères sur le vieux rouleau? Était-ce son arrière-arrière-grand-père, ou son arrière-arrière-arrière-grand- père? Ce dernier avait-il copié un texte antérieur ou avait-il cité par mémoire? Dans le dernier cas, cette mémoire avait-elle été fidèle ou défectueuse?

Déjà agonisant, le père était incapable de répondre à toutes les questions. D'ailleurs, les quelques réponses, qu'il voulut rassurantes, ne satisfirent pas le fils. Aussi celui-ci resta-t-il bientôt seul avec une multitude de questions qui en suscitaient une foule d'autres. Cependant, il réussit à développer quelques thèses intéressantes, ainsi que certaines théories susceptibles, jugea-t-il, de l'aider dans des recherches ultérieures. Par exemple, «cave» étant un mot un peu vague, il était permis de s'imaginer qu'à l'origine le trésor avait été enfoui dans quelque lieu sombre, froid et humide auquel, faute de mieux, on avait plus tard ajouté ce nom. La porte, dont il était question très tôt dans la tradition familiale, n'avait pourtant pu exister à l'origine, le bois pourrissant trop vite dans un lieu humide. La mystérieuse dalle «obscure» avait été très vraisemblablement blanche au départ ; le temps, la fumée et la poussière l'avaient noircie. Quant au trésor lui-même, si rien ne prouvait que l'ancêtre était à la source de cette légende, l'origine se perdait jusqu'ici dans

la nuit des temps, en raison de l'absence de tout texte ancien authentique.

Voilà donc les conclusions (encore provisoires) que laissa à son héritier le fils scrupuleux. Il fit promettre à son fils d'étudier les dossiers constitués à ce sujet et de pousser plus loin les recherches. Leur science parviendrait ainsi à percer un jour le mystère du trésor oublié et à apporter la lumière recherchée. Le fils obéit. Il réorganisa, mieux que l'avait fait son père, le bureau installé à l'étage de la maison et ne le quitta pour ainsi dire ni le jour ni la nuit. Les progrès de ses investigations l'amenèrent notamment à mettre en doute quelques hypothèses de son père. La dalle, par exemple, avait bien été noire au départ (et il convenait de saluer au passage la perspicacité de l'Ancêtre, encore que l'existence de celui-ci semblât de moins en moins certaine), mais il ne s'agissait pas à proprement parler d'une «dalle», mais d'une «salle» qui, noire, avait été confondue avec une cave par les générations postérieures. Cela

s'accordait parfaitement avec la mention d'une «porte». Malheureusement, les recherches ruinèrent l'enquêteur. Il dut quitter la maison de ses pères. Un étranger s'y installa. Celui-ci avait-il eu vent des savantes études du locataire précédent? Ou le hasard l'avait-il conduit à la cave? Peut-être fit-il une heureuse chute en accrochant de son pied l'anneau qui surmontait la dalle? Ce qui est certain, c'est qu'il découvrit le trésor et vécut sans encombre jusqu'à sa mort, léguant à son héritier le trésor bien enfoui. Mais ceci est une autre histoire.

*



De Sève, *Loup noir*, 1759.

« Loup ! Loup ! où es-tu ? » — Hans van Kasteel[78]

Le présent article pourrait paraître un plaidoyer pro domo, puisque j'enseigne l'histoire de l'Antiquité. Mais il serait plus juste de dire que c'est en l'enseignant – chose qui ne relève pas directement de ma formation universitaire – et en en approfondissant ma connaissance au fur et à mesure de mes lectures des grands historiens anciens, que j'en suis arrivé à cette intime conviction : priver un élève de ce passé, c'est le couper de beaucoup.

Que ceux qui en sont déjà convaincus tournent la page ; que les superficiels et les distraits fassent de même. Les autres voudront peut-être bien prêter quelques minutes d'attention et de réflexion à la question, par esprit de curiosité, par intérêt et par honnêteté intellectuelle.

Si très tôt, un enfant perd ses deux parents, personne n'a de peine à s'imaginer la portée du drame : le

[78] Déjà publié dans *Le Fil d'Ariane*, 61-62 (1997), pp. 108-111.

nourrisson est privé de ceux qui l'ont mis au monde, élevé, choyé ; le voilà soudain désemparé, déraciné, sans repères. D'autres, bien sûr, feront de leur mieux pour remplacer les disparus, mais l'enfant restera avec un sentiment de manque ; il y a eu quelque chose de difficilement réparable.

La comparaison peut paraître hardie. Pourtant n'est-il pas évident qu'il en va de même, sur un autre terrain, pour l'enfant et plus tard pour l'adulte, qui ne connaît pas son passé historique? L'homme qui ignore d'où il vient est désorienté, réellement. Ce manque, il le sent au moins confusément.

Certes, beaucoup se diront piètres connaisseurs de leur histoire et, ajouteront-ils, ne s'en portent pas plus mal. Souvent, le malheur est un malheur qui s'ignore et dont on ne prend conscience qu'avec un certain recul.

Mais d'où vient aujourd'hui cette méconnaissance, chose impensable il y a quelques décennies encore?

Pourquoi existe-t-il actuellement une tendance de plus en plus affirmée à ignorer l'Histoire, alors que depuis la plus haute Antiquité jusqu'à il y a peu, tout peuple civilisé la connaissait parfaitement? Cette connaissance est-elle, somme toute, accessoire, superflue, inutile? N'est-elle rien d'autre qu'une forme de savoir «culturel», destiné uniquement à ceux qui veulent bien prendre la peine de se parer d'un vernis intellectuel?

Il y a deux conceptions de l'histoire, fondamentalement opposées. La première a prévalu pendant des dizaines de siècles, sans évoluer, la deuxième n'est que très récente et veut peu à peu faire oublier la première. La première enseigne qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil. L'histoire des nations et des civilisations est cyclique. Ce qui fait la vertu, la force, le génie d'un peuple provient, au fond, toujours de la même source et se transmet de génération en génération. Ce qui le perd, c'est l'abandon de ces valeurs et coutumes, de cette tradition.

C'est une histoire qui se répète toujours, inlassablement, depuis des siècles. Tout historien sait cela.

Mais beaucoup de personnes aujourd'hui préfèrent ne plus le savoir. Ce sont souvent des adeptes de la seconde conception, nouvelle, récente, et qui par conséquent ne repose sur aucune tradition et qui est, par sa nature même, idéologique, car sans base concrète aucune. Cette conception enseigne que l'humanité, le monde et les sociétés sont en progrès.

On confond souvent ici deux choses. Il est indéniable que les sciences modernes, qui n'ont aucun rapport avec les anciennes, ou très peu, ainsi que les réalisations techniques ont considérablement évolué depuis un siècle, voire depuis quelques décennies. Cependant, l'expérience même de la vie de tous les jours, et les échos de l'actualité nous montrent que l'homme n'est pas meilleur, ni plus sage, ni plus heureux ; que le monde tourne toujours de la même manière, au sens propre et au sens figuré, et

est secoué régulièrement par des catastrophes de toute nature sur lesquelles l'homme n'a jamais eu la moindre emprise ; que les sociétés sont toujours en lutte avec les mêmes problèmes économiques, sociaux, militaires.

La chose est tellement évidente qu'il faut à l'homme moderne, «libéré» comme il croit l'être des dogmes et des croyances vaines, une dose formidable de mauvaise foi pour se maintenir dans la conviction que l'Homme serait en progrès. À bien y réfléchir, l'idée du Progrès est un dogme, et un dogme d'autant plus trompeur que ses adhérents ne se rendent pas compte de son caractère, puisqu'il les empêche justement de voir que, comme leurs ancêtres, ils croient, encore et toujours, même si l'objet de leur foi a changé.

C'est dans le contexte de cette croyance moderne qu'il faut situer l'attitude de plus en plus négligente vis-à-vis de l'étude de l'Histoire. Pourquoi, dira-t-on, s'intéresser à des époques révolues, à des hommes «arriérés» qui

n'ont plus rien à nous apprendre, à des idées désormais «dépassées», à ces temps «obscurs»? Nous répondons : celui qui connaît suffisamment bien l'Histoire et qui, une fois adulte, a acquis une certaine maturité dans le jugement, verra sans peine et clairement que la société actuelle – nous parlons surtout de l'occidentale – rencontre aujourd'hui les mêmes problèmes que, par exemple, l'Empire romain finissant ; que les causes des problèmes sont les mêmes ; que les solutions bonnes ou mauvaises que prétendent y apporter les responsables politiques aujourd'hui sont les mêmes ; que les effets en sont les mêmes ; que ce que ces responsables veulent que nous croyions à propos de leurs décisions et remèdes est ce que jadis ils ont voulu que les citoyens romains croient. Pour ceux qui l'ignoreraient : l'Empire romain a disparu.

Nous venons de donner un exemple très concret d'une application possible des connaissances historiques. D'autres applications sont possibles. Il en ressort que les écoles, les professeurs peuvent donner à l'élève un

outil indispensable qui le mettra à même, plus tard, d'agir en vrai citoyen, c'est-à-dire en connaissance de cause quant à l'intérêt de la société, face aux problèmes qui s'y présentent. Priver l'enfant de cet outil, dont adulte, il fera lui-même l'usage qui lui semblera le meilleur, relève, nous le répétons, de la plus pure idéologie, c'est-à-dire d'une croyance sans consistance, d'un rêve sans aboutissement concret. Celui qui ne possède pas cet outil agira au hasard, accroché à ses préjugés, et ne voyant qu'à très court terme. Chaque fois que se produit une secousse sociale, politique ou économique, que sa prudence ou prévoyance aurait pu éviter, sa seule consolation sera cette idée, vaine mais combien puissante, que le Progrès aura encore fait un pas.

«Le monde est un ennemi mortel, bien plus dangereux quand il sourit que quand il persécute.»